

2021



DÉCAPER LES ESSENCES

Recueil conçu à la suite du cours *L'art de la critique*, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, hiver 2021

Collaborateur·rice·s : Sara-Maude Bergeron, Amélie Fortin, Ophélie Dénommée Marchand, Olivier Manno, Marie-Anne Morin, Camille St-Germain

Éditrices : Ophélie Dénommée Marchand et Jeanne Mathieu-Lessard

Image de couverture : Ophélie Dénommée Marchand et Amélie Fortin, 2021

Images en pages 5, 33 et 54 : suite *Aphrodite profanée*, Ophélie Dénommée Marchand, 2021

© Décaper les sens, Montréal, Juin 2021

Pour échanger avec les collaborateur·rice·s et les éditrices :

Sara-Maude Bergeron : [sara-maude.b@outlook.com](mailto:sara-maude.b@outlook.com)

Amélie Fortin : [amelie.fortin.3@umontreal.ca](mailto:amelie.fortin.3@umontreal.ca)

Ophélie Dénommée Marchand : [dm.ophelie@outlook.com](mailto:dm.ophelie@outlook.com)

Olivier Manno : [oliviermanno45@gmail.com](mailto:oliviermanno45@gmail.com)

Jeanne Mathieu-Lessard : [jeanne.mathieu-lessard@umontreal.ca](mailto:jeanne.mathieu-lessard@umontreal.ca)

Camille St-Germain : [camillestgermain@hotmail.com](mailto:camillestgermain@hotmail.com)

## Table des matières

<b><i>Introduction</i></b>	1
Jeanne Mathieu-Lessard	
<b><i>Dire la violence</i></b>	5
<b>L'écho d'une turlute</b>	6
Olivier Manno	
<b>What is love ?</b>	10
Marie-Anne Morin	
<b>Manifeste d'une personne trans</b>	13
Ophélie Dénommée Marchand	
<b>Le poids d'un témoignage</b>	16
Olivier Manno	
<b>Dictionnaire des idées non-reçues sur la géologie ou portrait post-apocalyptique de l'écoanxiété</b>	27
Marie-Anne Morin	
<b>Dictionnaire pas trop woke des idées reçues</b>	30
Ophélie Dénommée Marchand	
<b><i>Détruire pour construire</i></b>	33
<b>La transphobie n'est pas une sexualité</b>	34
Ophélie Dénommée Marchand	
<b>C'est le ventre qui parle, mais la tête qui choisit</b>	38
Camille St-Germain	
<b>Le mythe de la bonne bibliothèque</b>	41
Olivier Manno	
<b>Le petit guide de l'étudiant·e en pandémie</b>	44
Sara-Maude Bergeron	
<b>C'est comme ça que je disparais. Mirion Malle</b>	47
Marie-Anne Morin	
<b>Le Manifeste de l'Oralité</b>	51
Olivier Manno	

<b><i>Penser la blessure</i></b>	53
<b>Le manifeste malade</b>	54
Amélie Fortin	
<b>Essai d'une dépressive ou Comment nous survivre</b>	56
Marie-Anne Morin	
<b>La faim du tyran</b>	64
Camille St-Germain	
<b>Sur l'importance des représentations queers et pourquoi l'idée d'un <i>manque de voix</i> queers au Québec est fausse</b>	68
Ophélie Dénommée Marchand	
<b>Entre Rilke et moi : la transitude occultée ou Plaidoyer pour des (re)lectures trans-affirmatives</b>	71
Ophélie Dénommée Marchand	
<b><i>Exister.</i></b>	89
<b><i>Normal People</i> ou la nouvelle éducation sentimentale ?</b>	90
Marie-Anne Morin	
<b><i>OK Human</i> de Weezer</b>	94
Olivier Manno	
<b><i>До Свидания (2020) (Au revoir)</i> de IC3PEAK</b>	97
Ophélie Dénommée Marchand	
<b>Manifeste de l'étudiante à bout</b>	100
Camille St-Germain	
<b>Un jour tu écriras</b>	103
Camille St-Germain	

# Introduction

Jeanne Mathieu-Lessard

## *La place de la critique à l'université*

Janvier 2021. La session débute à peine et les étudiant·e·s inscrit·e·s au cours de création littéraire *L'art de la critique*, offert au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, plongent déjà dans le feu de la rhétorique critique par l'écriture d'un premier texte, un manifeste dans lequel iels se positionnent frontalement sur des enjeux qui nous touchent personnellement et collectivement et qui permettent de penser les inclusions et les exclusions sociales, linguistiques et artistiques. Au fil de la session, les six types de textes à écrire<sup>1</sup> serviront de prétexte au déploiement de réflexions critiques qui montrent le profond engagement des étudiant·e·s-écrivain·e·s envers une culture littéraire qui les habite bien au-delà des salles de cours et des lectures institutionnalisées, et qui leur permet de lire le(urs) monde(s), de souligner les failles des institutions qui encadrent notre pensée, et d'oser souhaiter et revendiquer mieux, autre, ou ailleurs.

Au-delà des consignes détaillées (*votre dictionnaire d'idées reçues doit utiliser une rhétorique totalitaire pour critiquer des habitudes, conventions, opinions ou institutions*) et du savoir technique enseigné (*l'idée reçue est incarnée par l'utilisation exagérée de collocations, de taxonomies, de citations, de chiasmes et d'antithèses*), le cours est le lieu d'échanges nourris et de paroles qui s'engagent. Un lieu qui, sans démentir l'idée de Suzanne Jacob selon laquelle « [l']apprentissage de la création par des cours de lancer du javelot est plus utile au [à la] créateur[·rice] que des cours de création »<sup>2</sup>, permet de concevoir le cours comme un tartan sur lequel chacun·e pourrait prendre son élan avant de lancer. À l'issue d'un cours de la sorte, nous nous sommes demandé·e·s comment poursuivre sur cette lancée. Cette publication collective est née de notre désir de faire durer l'élan.

---

<sup>1</sup> Il s'agissait d'un manifeste ; un mini-dictionnaire des idées reçues ; une critique culturelle ; un essai visant à démystifier un phénomène contemporain, dans la lignée des *Mythologies* de Roland Barthes ; un essai souhaitant poursuivre l'entreprise du *Bal des absentes* de Julie Boulanger et Amélie Paquet en valorisant une œuvre peu souvent incluse dans les corpus littéraires étudiés à l'université ; et un essai final réflexif au sujet et à la forme libres.

<sup>2</sup> Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Boréal, 2001, p. 135.

## *Décaper les essences*

Les textes que nous vous invitons à découvrir ont été choisis par chaque étudiant·e souhaitant partager ses textes publiquement, et sont regroupés en quatre volets qui mettent en valeur des préoccupations et des approches communes aux six auteur·ice·s, soit Sara-Maude Bergeron, Amélie Fortin, Ophélie Dénommée Marchand, Olivier Manno, Marie-Anne Morin et Camille St-Germain. Plutôt que reprendre la division en types de textes qui avait structuré le cours, le recueil, *Décaper les essences*, privilégie le mélange des styles et des voix afin de souligner des éléments centraux à la construction de la critique.

Le premier volet, « Dire la violence », traite de formes de violence invisibles ou bruyantes, d'exclusions sociales et littéraires, de celles qui se manifestent dans les décisions politiques ou l'usage de notre langue. En abordant la violence transphobe, misogyne, environnementale et sociale, les textes de ce volet nomment crûment, ou par le détour de l'ironie, une violence trop souvent passée sous silence. Chaque auteur·ice, tour à tour, montre les conséquences de l'effacement d'une voix comme celle de Mary Travers de notre vision du littéraire (Olivier Manno, « L'écho d'une turlute »), critique une vision étriquée de l'amour (Marie-Anne Morin, « *What is love ?* »), y disent la souffrance que cause au quotidien la transphobie ambiante (Ophélie Dénommée Marchand, « Manifeste d'une personne trans »), pense la complexité du rôle d'allié féministe (Olivier Manno, « Le poids d'un témoignage »), met en scène les conséquences les plus désastreuses de la crise écologique (Marie-Anne Morin, « Dictionnaire des idées non-reçues sur la géologie ou portrait post-apocalyptique de l'écoanxiété ») ou incarne par l'ironie les violences quotidiennes qui affectent notre société (Ophélie Dénommée Marchand, « Dictionnaire pas trop *woke* des idées reçues »).

« Détruire pour construire », le deuxième volet, propose des textes qui mettent en œuvre l'investissement profondément double de la critique, dont l'entreprise de déconstruction et de remise en question vise à détruire des assises chambranlantes afin d'en construire de nouvelles. La section s'ouvre sur trois entreprises de démythification inspirées des *Mythologies* de Barthes, qui montrent les rouages des idéologies fondant trois mythes contemporains : la prétendue orientation sexuelle « *Super Straight* » (Ophélie Dénommée Marchand, « La transphobie n'est pas une sexualité »), la conception de pratiques nutritives basées sur la restriction et la privation comme sources de bien-être (Camille St-Germain, « C'est le ventre qui parle, mais la tête qui choisit ») et

l'idée que les livres en arrière-plan de nos vidéo-conférences permettent de juger de la validité de notre culture (Olivier Manno, « Le mythe de la bonne bibliothèque »). Les trois textes suivants explorent quant à eux trois facettes de notre vision de l'éducation : les implications de l'environnement virtuel qui nous a servi de cadre de travail dans la dernière année, et qui est mis à mal par Sara-Maude Bergeron dans son « Petit guide de l'étudiant·e en pandémie », l'invisibilisation des femmes dans l'enseignement de la bande dessinée, dans « *C'est comme ça que je disparaïs*. Mirion Malle » de Marie-Anne Morin, et la vision de la « bonne » langue véhiculée par les instances de légitimation et d'éducation, avec le « Manifeste de l'oralité » d'Olivier Manno.

Après avoir dit la violence et mis en œuvre la déconstruction, le troisième volet, « Penser la blessure », réfléchit à ce qui heurte et ce qui guérit, aux mots qui permettent de dévoiler et de panser nos blessures. Le « Manifeste malade » d'Amélie Fortin donne le coup d'envoi avec sa critique d'une vision de la santé mentale qui reconduit les exclusions, alors que l'« Essai d'une dépressive ou Comment nous survivre » de Marie-Anne Morin aborde avec un humour mordant les méandres de la dépression au quotidien et que « La faim du tyran » de Camille St-Germain dépeint comme un monstre à abattre le trouble alimentaire qui envahit corps et esprit. Enfin, Ophélie Dénommée Marchand propose deux essais complémentaires, qui traitent de l'importance de la valorisation des représentations queers dans nos corpus littéraires (« Sur l'importance des représentations queers et pourquoi l'idée d'un *manque de voix* queers au Québec est fausse »), et des dialogues féconds que la lecture trans-affirmative d'une œuvre — ici *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* — permet de générer.

Le cheminement vers l'affirmation que permet aussi la critique se clôt avec le dernier volet, « Exister. ». Les textes qui y sont regroupés s'éloignent du ton plus revendicateur des premières sections pour aller vers l'affirmation du plaisir de la rencontre avec l'art et l'écriture, et sans pour autant délaisser le regard critique qui traverse l'ensemble du recueil. Les critiques culturelles de *Normal People* par Marie-Anne Morin, de *OK Human* de Weezer par Olivier Manno, et de *До Свидания* (Au revoir) de IC3PEAK par Ophélie Dénommée Marchand mettent en lumière l'apport d'œuvres qui valorisent le *female gaze* (*Normal People*), s'interrogent sur la place de l'humanité dans un monde confiné (*OK Human*) ou développent une critique sociale par le « terrorisme audiovisuel » (IC3PEAK). Enfin, le « Manifeste de l'étudiante à bout » de Camille St-Germain pense une éducation qui saurait valoriser passion et désobéissance plutôt que réussite et compétition, alors que son essai « Un jour tu

écrivras » met en scène un dialogue intérieur sur l'empêchement à écrire et la peur du vide dans lequel chacun·e accepte de sauter par son écriture.

Tous ensemble, les textes de Sara-Maude Bergeron, Amélie Fortin, Ophélie Dénommée Marchand, Olivier Manno, Marie-Anne Morin et Camille St-Germain œuvrent à l'élaboration d'un travail critique qui *décape*, qui dévoile les joints défaillants qu'une couche de peinture fraîche chercherait à cacher, et qui ne révèle pourtant aucune « essence » mais plutôt les intrications complexes qui fondent tout phénomène, toute œuvre, toute existence.

Le *décapage* critique implique nécessairement une critique de la langue et de l'utilisation que nous en faisons. Dans le cours comme dans cette publication, nous avons opté pour l'utilisation de la langue inclusive, qui permet d'inclure les personnes non-binaires, mais qui reproduit néanmoins un découpage suggérant que le masculin et le féminin sont les deux seules modalités de genre légitimes et ultimes, et qui ne permet ainsi pas facilement, par exemple, l'inclusion des personnes agenes. Il s'agit cependant selon nous d'un outil critique fondamental pour mettre au jour une part de la violence reconduite par le langage, pour en repenser les rouages, et pour créer des espaces plus attentifs à l'expérience de tou·te·s, tout en sachant qu'il s'agit d'une tâche ardue et qui doit être toujours reconduite. Notre pratique de la langue inclusive, à l'oral comme à l'écrit, dans le *chat* comme dans les diapos, nous a conduit·e·s à varier les approches, à chercher les points médians, à nous questionner sur les écueils et les contradictions possibles — parfois, par exemple, l'utilisation ironique d'une écriture non-inclusive peut elle aussi devenir un outil critique percutant — et sur les meilleurs moyens d'*inclusifier*<sup>3</sup> la langue que nous parlons et que nous écrivons. Nous avons cheminé ensemble pour défiger nos habitudes et en prendre de nouvelles, gardant en tête que les tâtonnements au long du chemin valent mieux que le *statu quo* d'une langue qui ne mènerait nulle part.

\*Nous souhaitons remercier le Département des littératures de langue française, et particulièrement Francis Gingras, pour son appui à notre projet et pour la chance de le publier sur le blogue *Lettres ouvertes*.

---

<sup>3</sup> Le néologisme est d'Ophélie Dénommée Marchand.

## Dire la violence



# L'écho d'une turlute

*Olivier Manno*

Si on dit aux gens le nom de Mary-Rose-Anna Travers, on aura probablement droit à des regards vides. Au contraire, si on dit La Bolduc, on aura des sourires et, sans doute, des tentatives de turlutage. C'est bien le signe que l'Histoire n'aura retenu qu'une partie du personnage au détriment de la femme. D'ailleurs, Mary n'aimait pas le surnom de La Bolduc qui la réduisait à une simple extension de son mari, Édouard Bolduc. Elle avait ses propres choses à dire, à chanter, mais aussi à écrire.

Mary Travers est la première autrice-compositrice-interprète du Québec. Son œuvre a su rejoindre toute sa nation, toutes les salles de spectacle, mais pas les salles de classe. Déjà à son époque, quelques stations de radio ne voulaient pas la diffuser parce qu'elle avait un français populaire qui n'était pas le bon. J'imagine que des raisons similaires ont refroidi le milieu littéraire. En fait, soit il s'agit de son registre de langue inadéquat ou bien c'est parce qu'elle était la Céline Dion de son époque et l'art, le *vrai*, ne peut pas être aussi accessible. Travers prêtait sa voix à la classe ouvrière de Montréal. Elle la donnait à entendre bien avant que Michel Tremblay ne nous la donne à lire. Si le jocal provient des femmes d'ouvriers qui entendaient à droite et à gauche des mots anglais qu'elles ont francisés et se sont réappropriés pour les transmettre à leurs enfants, Mary-Rose-Anna Travers en est un symbole fort. C'est elle qu'on devrait d'abord étudier.

Y'en a qui sont jaloux, y veulent m'mettre des bois dans les roues  
Je vous dis tant que j'vivrai, j'dirai toujours moé pis toé  
Je parle comme l'ancien temps, j'ai pas honte de mes vieux parents  
Pourvu que j'mets pas d'anglais, j'nuis pas au bon parler français  
— *Chanson du bavard*

Avant même de savoir lire, mon premier contact avec la poésie et la littérature est passé par les textes de chansons que j'écoutais, ou plutôt celles que mes parents écoutaient. J'ai entendu des voix s'élever, comme celles de Félix Leclerc, Robert Charlebois, Harmonium... Mais si Félix est considéré comme le père de la chanson québécoise, ce n'est pas lui qui l'a portée, qui l'a allaitée, qui l'a sortie de ses entrailles pour l'offrir au monde. Bien avant la mode des chansonniers·ières, avant même celle des crooners, au tout début de l'industrie

du spectacle et en pleine crise économique, la voix d'une femme s'est élevée, celle de Mary. Ces voix qui m'ont conduit à être passionné par les textes, je ne les ai pas entendues de nouveau dans mon parcours scolaire. À la place, j'avais douze ans et on me présentait la poésie comme quelque chose de compliqué qu'il fallait décrypter. La seule poésie québécoise était celle de Nelligan et plus tard, Miron.

À travers son personnage de La Bolduc, Mary parlait de son époque comme personne d'autre. Elle abordait des enjeux graves dans ses textes tout en y incluant une part d'espoir souvent portée par sa turlute unique et pleine de vie. Bien entendu, on se souvient de la chanson *Ça va venir, découragez-vous pas* dans laquelle elle offre une vision de la crise économique des années 1930, tout comme d'autres de ses chansons plus tard, telles que *Le nouveau gouvernement* qui témoigne de l'arrivée de Duplessis au pouvoir en promettant des emplois ou bien *Sans travail* qui nous livre la dure réalité populaire d'un Québec en crise. Mais le reflet de son époque dans ses textes ne s'arrête pas là. À l'approche de la Seconde Guerre mondiale, une de ses chansons qui ne sera jamais enregistrée en raison de son contenu polémique, *Si je pouvais tenir Hitler*, raconte ce que l'autrice ferait au fasciste si elle le pouvait, bien que le gouvernement canadien n'ait pas encore pris position sur l'enjeu à ce moment. Ainsi, elle utilisait sa tribune pour critiquer, revendiquer, dénoncer.

Depuis quelqu' temps c'est effrayant, on se plaint du gouvernement  
On nous promet plus d'beurre que d'pain, avec ça on n'avance à rien  
Nos députés sont assemblés afin de pouvoir discuter  
Alors au lieu de nous aider, ils ne font que se chamailler  
Mais dans tout ça les plus affreux, ce sont les chers p'tits malheureux  
Pas d'argent pour les faire soigner, on finit par les enterrer  
— *Sans travail*

Pour moi, toute la force de l'écriture de Mary-Rose-Anna Travers réside dans sa capacité à ne pas se compromettre, à ne pas édulcorer sa réalité. Elle écrivait son quotidien, celui des gens qu'elle côtoyait, celui des femmes. À l'époque où les historien·ne·s considèrent que la radio a participé à l'émancipation des femmes, on pouvait y entendre *La cuisinière*. Cette chanson, supposément écrite en quelques minutes par Travers, présentait la condition féminine avec un ton humoristique. Cette chanson se trouvait là où les femmes écoutaient la radio : dans leur salon, leur cuisine, leur intimité. Une femme avec autant d'influence que Travers était trop dangereuse pour être prise au sérieux par les institutions patriarcales au pouvoir, par la littérature. On se rappellera de ses mélodies, pas de ses idées. Après tout, si la plupart des classiques, comme

ceux de Flaubert, Maupassant, Balzac, Saint-Denys Garneau et tant d'autres, sont écrits par des messieurs à moustache, ce n'est pas parce que les moustaches sont le signe d'un génie littéraire, mais bien parce qu'on a jugé la valeur même de la littérature à partir de ce que pensaient ces chers messieurs moustachus. Comment pourrait-on retenir les idées divergentes qui ne sont pas portées par la pilosité masculine ?

Mary Travers n'était pas La Bolduc, la propriété de son mari, elle était assurément et inévitablement féministe, notamment par ses actes. Son entrepreneuriat artistique a su être un modèle d'émancipation financière pour bien d'autres femmes dans les décennies à venir et pour une grande partie de l'industrie du spectacle. Ses textes dénonçaient la violence du patriarcat et le manque d'empathie flagrant de ces figures au pouvoir. Selon moi, priver nos corpus littéraires de cette figure, c'est renier notre mère. La mère de la chanson québécoise, certes, mais aussi la mère négligée par l'Histoire, par nos pères. S'il m'est possible de vulgariser à outrance un principe féministe, je dirais qu'on ne peut être une société qui progresse si on tait la majorité des personnes qui la composent (parce que les femmes, les personnes non-binaires et non-blanches sont plus nombreuses que les pâles moustaches patriarcales). Il me semble impossible d'avancer sans être sensible aux expériences qui nous entourent et agir en conséquence, autant sur le plan universel que particulier. J'avais quinze ans quand j'ai pris conscience d'une partie de la violence de mon père. Il avait une façon de traiter ma mère et ma sœur sans les considérer, alors que moi, au contraire, j'étais de son côté, son prolongement. Ce que j'étais et ce que je disais avaient une valeur. Mais je n'ai pas acheté ses idées, je tâche de les remettre en question. Je savais ma mère et ma sœur intelligentes et je n'ai jamais cessé de les écouter, de les considérer. Si ce n'est pas nécessairement mon rôle d'être une voix féministe, je me donne le droit, le devoir, d'énoncer notre besoin criant d'en entendre davantage, de lire Mary Travers.

Non seulement Mary donnait une voix au quotidien de bien des gens, mais elle savait aussi soulever des enjeux assez puissants pour qu'ils soient encore d'actualité. Le corps féminin policé est dénoncé dans plusieurs de ses textes, par des allusions plus ou moins directes. Je pense encore à la *Chanson du bavard* dans laquelle elle fait part des critiques à l'égard de son apparence, comme pour réduire son corps à sa sexualité ou à toutes sortes d'injonctions, auxquelles elle répond avec sa fierté d'être elle-même. En s'affirmant et en s'affichant contre la violence du contrôle des corps, Mary me semble une source d'inspiration forte, d'autant plus à notre époque où ces enjeux éclatent (enfin). Passant par les

troubles alimentaires, le fantasme du corps hollywoodien, le culte des muscles virils, des courbes féminines et de la minceur, les débats sur le voile, tant d'éléments de notre époque qui nous affectent tou·te·s ne sont pas si loin des réflexions de Mary. Peut-être que si on avait retenu les propos de ses textes et ce qu'ils impliquaient, tout ceci n'aurait pas à être encore d'actualité...

Y'en a d'autres de leur côté qui m'trouvent pas assez décolletée  
Essayer d'plaire à tout l'monde, j'vous dis que c'est dur en scie ronde  
Je m'habille modestement, pis mes chansons sont d'l'ancien temps  
Mais partout où j'vais turluter, j'ai pas honte de me présenter  
— *Chanson du bavard*

C'est d'ailleurs pourquoi je pense qu'une telle autrice a sa place dans nos études littéraires les plus actuelles, on ne devrait pas seulement se souvenir d'elle partiellement, en tant que personnage ayant marqué l'Histoire. L'impact de son œuvre devrait être considéré bien au-delà du simple public québécois des années 1930. Ce n'est pas parce qu'un texte est chanté qu'il n'a pas de valeur littéraire. Sans ma mère, je ne deviendrais pas la meilleure version de moi-même que j'aspire à être. Je serais comme mon père et même tous les pères avant lui. Il est temps que nos modèles issus des hommes à moustache changent. La mère de la chanson québécoise doit être lue et entendue.

# What is love ?

Marie-Anne Morin

*What is love, hein Canada-baby ? Love is not tourism so, qu'est-ce que c'est ?*

Nous sommes les amant·e·s dispersé·e·s

Nous sommes Roméo ou Juliette ou les deux

Nous sommes la femme de Raif Badawi

Nous sommes un·e nouveau·elle·né·e qui n'a jamais vu papa

Nous sommes Tristan ou Iseult ou les deux

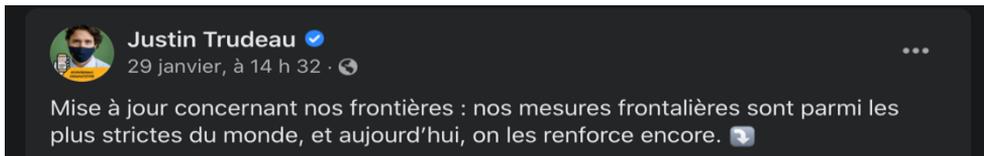
Nous sommes en deuil et n'avons aucune épaule, aucunes obsèques

Nous avons été patient·e·s

Mais maintenant, nous sommes des milliers en colère, en crise, en beau ciboire, en putain de sa mère, en cazzo... en... en tabarnak, en beau fucking shit, etc.

Nous sommes des couples binationaux séparés depuis le début de la pandémie et nous voulons vous poser une question : *What is love ?*

Nous nous adressons à notre beau Trudeau qui a l'importance de la famille au creux des veines. Nous nous adressons aux obscènes cartes postales qu'il nous envoie ou bien à son joyeux calendrier aux photos d'une famille très complète. Mais nous, nos cartes de Noël, on les a photoshopées. Parce que depuis des mois, un an pour certain·e·s, nous n'avons pu prendre l'avion via l'aéroport qui porte le nom de ton père pour voir notre *Sophie*.



Nous nous adressons aux bureaucrates qui ont probablement comme barème de sélection la toune de Céline, *D'amour ou d'amitié*. Pendant qu'ils jouissent encore et encore sur les mêmes mots depuis des décennies : *conjoint·e·s de fait, marié·e·s*. Oh Canada, terre où les romances meurent à grandes flammes.

Parce qu'il paraît que nous devons être marié·e·s pour valider la véracité de notre amour. Parce qu'il paraît que le modèle de la famille et du couple en 2021 est encore ainsi : papa, maman, mariage ou *accotage*, maison,

(chien), bébé, etc. Parfois, il y a deux mamans ou deux papas, mais on ne peut pas leur demander d'aller plus loin. Il faut arrêter de penser que le Canada est l'Eldorado. Que si ton amoureux·se ne naît pas en terre canadienne, iel t'aime parce qu'iel veut ton passeport. Vraiment, Canada-baby, tu es si imbu de toi-même ? Nos amant·e·s italien·ne·s ne sont pas bandé·e·s sur la poutine. Personne trippe à -40. Personne ne fantasme sur ton réseau de santé, sur ton ignorance du racisme systémique, sur le génocide ayant fondé la brillante nation canadienne, sur tes oléoducs, sur ta belle eau douce devenue bleue d'algues, sur tes ventes d'armement...

*So what is love, hein Canada-baby ?*

Nous nous adressons à toi Canada, l'amour n'est pas changeant, le cadre où il évolue, oui. Il faut arrêter de penser que l'amour se meurt contre les frontières, que le critère premier de nos phéromones est la nationalité canadienne. Il n'y a rien de moins sexy. De nos jours, les gens travaillent, étudient, voyagent à l'étranger, et ce, plus que jamais et, comble de la surprise, iels rencontrent des gens formidables. Ces amours sont-elles moins véridiques puisqu'elles ne sont pas pancanadiennes ? Je vais vous raconter une courte histoire : Jacinthe et Claude s'aiment. Iels se connaissent depuis toujours, vous voyez, iels grandissent dans le même village. Ce n'est qu'après trois mariages lamentables et pas mal d'écorchures qu'iels se revoient. Iels décident de commencer une histoire d'amour simple et réaliste. Iels décident de faire maison à part. Fin de l'histoire. Qu'est-ce que nos bureaucrates, ces fantassins des temps modernes, penseraient de Jacinthe et Claude ? *D'amour ou d'amitié* ? Pourtant, l'amour de Jacinthe et Claude est 100% local, mais Canada-baby dit qu'iels sont des ami·e·s, de bon·ne·s ami·e·s. Vous allez nous dire : mais on s'en crisse un peu de Jacinthe et Claude. En effet. Nous devenons si fou·olle·s à force d'endurer cette déchirure que nous en oublions notre rhétorique...

Nous ne voulons plus négocier notre droit d'aimer. Nous sommes des milliers à souffrir. Pourquoi négocier avec toi, Canada-baby ? Pas d'anneau, pas de rapport d'impôt, pas de réunification familiale. De quelles preuves as-tu besoin ? Nous sommes même prêt·e·s à t'envoyer nos *sex tapes*, anyway ils sont déjà *released* sur nos OnlyFans.

Qu'importe le colis, aucune partie de moi ne s'acheminera (frontières ou vice et versa)

notre histoire semblable à un nœud

tandis que je veux rejoindre ton île trigone (là, où dans la méditerranée les requins s'entremêlent, aussi terrifiés que moi)

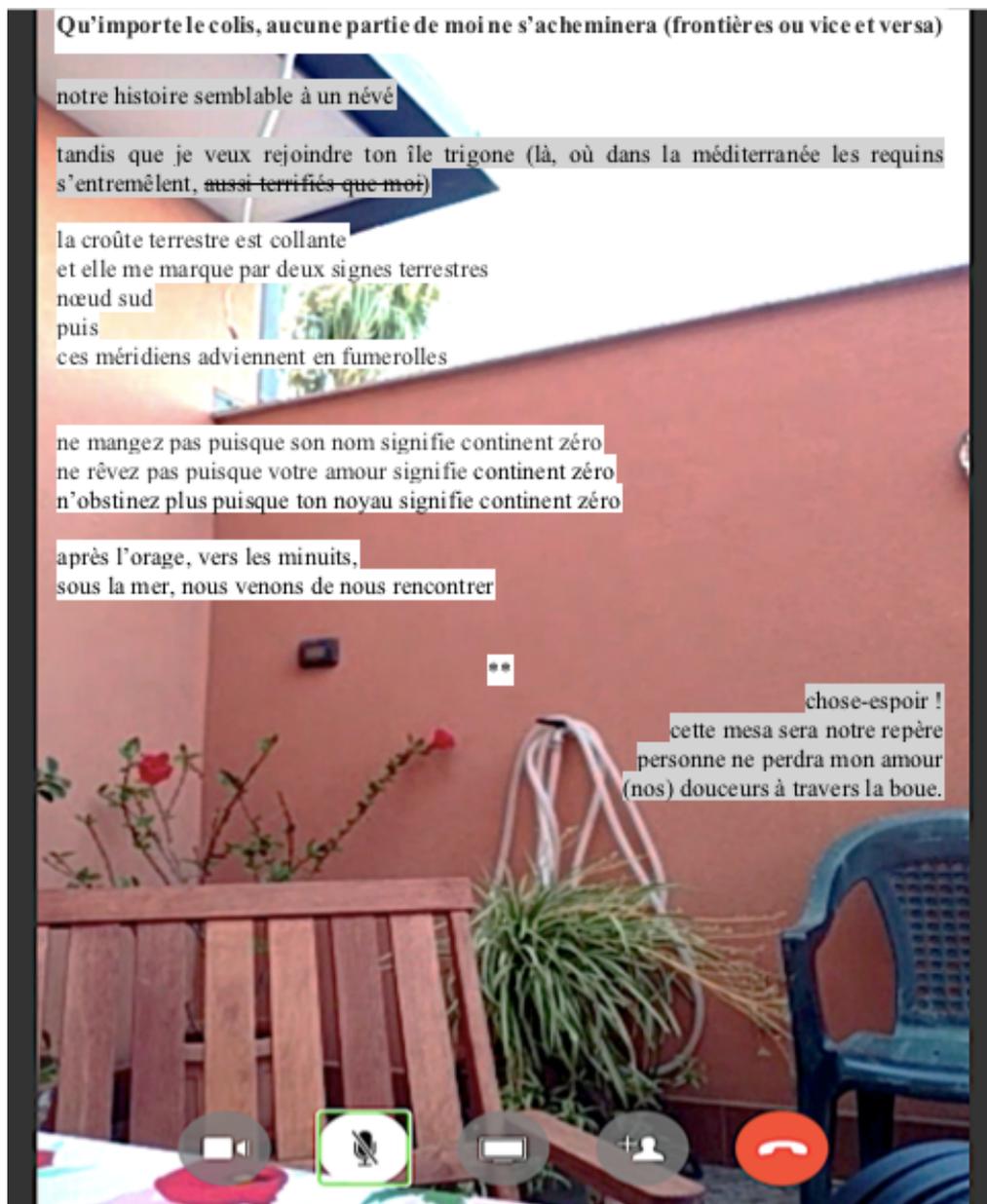
la croûte terrestre est collante  
et elle me marque par deux signes terrestres  
nœud sud  
puis  
ces méridiens adviennent en fumerolles

ne mangez pas puisque son nom signifie continent zéro  
ne rêvez pas puisque votre amour signifie continent zéro  
n'obstinez plus puisque ton noyau signifie continent zéro

après l'orage, vers les minuits,  
sous la mer, nous venons de nous rencontrer

..

chose-espoir !  
cette mesa sera notre repère  
personne ne perdra mon amour  
(nos) douceurs à travers la boue.



# Manifeste d'une personne trans

*Ophélie Dénommée Marchand*

Je suis une personne transféminine et non-binaire. Ici à Montréal, réputé un des meilleurs endroits où vivre au Canada pour les personnes queers, je ne peux pas m'habiller et me maquiller comme bon me semble sans me faire harceler. Soit on me mégenre et on me menace de violence, soit on m'harcèle sexuellement. Je ne peux pas non plus promener mon chien sans me faire harceler. Sur les plateformes numériques c'est pareil. Dans les couloirs de l'UdeM, j'ai vécu de la transphobie, de la part d'étudiant·e·s et de professeur·e·s, et même lors de mon stage, ou encore des corrections d'examens bafouées que j'ai dû faire réviser (si j'avais le courage d'affronter cette situation déshumanisante et traumatique). Ma simple présence dérange, et c'est vraisemblablement surtout les hommes cisgenres que ça dérange. C'est surtout de la transmisogynie que je subis, même pas de la queerphobie.

J'ai souvent entendu dire que les femmes trans ne sont pas les bienvenues dans le Village et je ne tiens pas à en faire le test : c'est un lieu qui n'est pas exempt de l'hégémonie patriarcale et de la transphobie. Je ne peux pas dire que je me sens en sécurité où que ce soit, la plupart du temps, en particulier après avoir été presque agressée physiquement en prenant une marche sur l'Avenue du Mont-Royal avec ma mère l'été dernier. Et je vois régulièrement de la transphobie dans les productions culturelles québécoises. Et je vois régulièrement dans les journaux que mes adelphe·s se font assassiner ou pousser au suicide. Un jour ce pourrait être moi que vous verrez dans les journaux. Si vous saviez à quel point c'est lourd à supporter, et malgré tout je continue de mener ma vie en affichant ma transidentité. Aussi bien être morte que de ne pas vivre authentiquement.

Les gens qui viennent d'ailleurs trouvent que le Canada est génial, que c'est le paradis LGBTQ+, etc. C'est sûr qu'en comparaison avec bien d'autres endroits, le Canada a l'air d'un lieu très convenable pour nous. Il ne s'agit bien évidemment que d'une façade fabriquée sans bons fondements pour se donner une belle image, et les gens tombent trop facilement dans le panneau. Détrompez-vous immédiatement : il n'y a pas de *safe space* si grand qu'un pays, ni même un quartier. On se contentera de l'appeler au mieux un *safer space*, qui n'est pas véritablement *safe* pour autant. Le 25 janvier 2021, l'organisme PDF Québec, subventionné par la CAQ, vient de signer la *Déclaration des Droits de la Femme*

*fondés sur le sexe biologique*, une offensive anti-trans d'envergure mondiale menée par la Grande-Bretagne. Il va sans dire que nos prédecesseur·e·s féministes se sont déjà battu·e·s pour que nous ne soyons pas réduit·e·s à notre sexe. Nous devons tous·te·s élever nos voix pour leur faire comprendre que ces idéologies ne sont pas les bienvenues dans nos sociétés. La haine et la peur ne briseront pas nos genoux, nous resterons debout !

La transphobie connaît présentement un grand essor à travers le monde : les discours transphobes prennent beaucoup d'espace dans les médias, et sont de plus en plus virulents. Féminisme et transphobie sont deux entités qui ne peuvent pas être conjointes, l'une annulant forcément l'autre, et inversement, le féminisme ne peut exister s'il n'est pas pro-trans. Pourtant, un grand nombre des personnes anti-trans se posent en tant que féministes. En tant que personne subissant la transphobie, je ne peux que constater le silence des personnes cisgenres. Si vous êtes cis, vous avez le devoir de vous éduquer, de nettoyer votre langage et votre bonne conscience tachés de notre sang. Si vous êtes cis, vous avez le devoir d'utiliser votre privilège et le pouvoir de votre parole pour nous défendre. Votre silence est complice. La transphobie et votre silence nous mènent à nous cacher. La transphobie et votre silence incitent les employeur·euse·s à ne pas nous engager. La transphobie et votre silence incitent le harcèlement envers nous sur les réseaux sociaux, sur les sites de rencontre, dans la rue, dans les magasins, sur les campus, partout. La transphobie et votre silence incitent nos meurtres et nos suicides. Cessez le silence, cessez la violence envers les personnes trans !

La liberté d'expression n'a pas été instaurée pour donner place aux discours haineux. Comme le philosophe Karl Popper a si bien formulé le paradoxe : l'intolérance ne doit pas être tolérée. Nous ne voulons pas qu'être toléré·e·s, nous voulons être accepté·e·s totalement, à tous les niveaux : que nous soyons *cis-passing* ou non, que nous choissions d'avoir recours à des procédures médicales d'affirmation de genre ou non, que cela vous plaise ou non. Les personnes tenant des discours haineux crieront qu'elles se font réduire au silence, plaideront que la *cancel culture* est néfaste et qu'il faut s'en débarrasser, etc., mais il ne s'agit que d'un vil stratagème pour leur permettre de continuer à propager leur haine, pour nous opprimer. Les discours anti-trans encouragent toujours de manière incontestablement implicite, si elle n'est pas déjà explicite, la violence envers nous. Les médias qui traitent de sujets touchant les transidentités sans inviter des personnes trans à prendre la parole et qui donnent

de l'espace aux discours anti-trans également. Les personnes et les standards cis ne sont pas nos maîtres ! Aucune complaisance envers les transphobes !

Le système binaire masculin/féminin et homme/femme est à l'origine un instrument du colonialisme qui permettait de différencier les individus civilisés des « sauvages », donc de les hiérarchiser, et surtout de déshumaniser ceux qui n'y correspondent pas. Cette stratégie de déshumanisation, rappelons-le, est employée dans la rhétorique nazie. Ce système d'oppression est malheureusement toujours présent dans nos sociétés, et il contribue à perpétuer l'hégémonie du patriarcat, les inégalités genrées et la violence. Aux ordures le cishétéropatriarcat !

Notre humanité et nos droits humains ne sont pas objets de débats. Les personnes trans sont avant tout des personnes, et nos transidentités ne font pas moins de nous des personnes. Nous ne méritons pas moins de droits. Nous ne méritons pas moins non plus de respect. Une femme trans est une femme. Un homme trans est un homme. Une personne non-binaire est non-binaire. Nous voulons mener des vies prospères !

# Le poids d'un témoignage

Olivier Manno

*L'essai présenté dans ce recueil était initialement accompagné d'un récit épistolaire d'autofiction, « Lettre à la mère », et de la réponse manuscrite de ma mère qui offre une trace de sa parole réelle au sujet des enjeux abordés, notamment de la dénonciation. Dans le récit, je témoigne de mon vécu et de celui de ma mère, de la manière avec laquelle ils se font écho. Le témoignage est guidé par l'aveu progressif de mon sentiment de culpabilité éprouvé après l'avoir laissée seule à se reconstruire. Dans sa réponse, ma mère me fait part, entre autres, de l'importance qu'elle accorde à mon processus littéraire de transcription de nos expériences, de dénonciation. Cette version finale de l'essai que vous allez lire a été enrichie par la contribution d'Ophélie Dénommée Marchand, activiste trans, dans son rôle d'éditrice.*

Avant toute chose, je dois préciser que ce texte abordera des enjeux sensibles, notamment les objets des grandes luttes féministes récentes et actuelles, et que la personne qui l'écrit s'identifie comme étant un homme blanc cisgenre hétérosexuel. Si cela est suffisant pour couper votre envie de lecture, mais que vous poursuivez toujours jusqu'à ces mots, je vous propose humblement de préserver la même ouverture qui vous pousse à ne pas arrêter en plein milieu de cette phrase trop longue, et ce, jusqu'à la dernière page, après laquelle vous pourrez me sanctionner dans un sens comme dans l'autre. Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de débattre la légitimité de ces enjeux, au contraire. Je reconnais mon privilège. Je ne prétends pas être le porte-étendard du féminisme, je cherche à ce que mes actions soient le meilleur reflet de mes valeurs et de mes convictions. Je ne crois pas non plus représenter universellement les hommes, bien que vous puissiez, et de façon très légitime, trouver chez moi tout ce qu'il y a de plus identique à tous les hommes — mes catégories sociales relevant de mon identité étant à peu près tout ce que vous connaissez jusqu'à présent. Mais permettez-moi de désessentialiser mes étiquettes le temps d'une réflexion. Fondamentalement, je suis d'abord une conscience, une expérience subjective, un monde en mouvement tel que je le crée malgré moi. Un monde qui doit en rencontrer d'autres pour avancer hors de lui-

même. Et c'est justement cette subjectivité qui se pose des questions sur ce qu'elle peut offrir dans ses textes, ce qu'elle a qui vaille la peine d'être échangé avec d'autres consciences, d'autres semblables. Parce que ce texte ne pourra jamais tout englober de ses aspirations, peut-être qu'au moment de ma sanction, pour que rien ne se fige trop hâtivement, vous accepterez de faire de ce soliloque un dialogue.

Il y a quelque temps, j'écrivais un récit autofictionnel à propos des souffrances et des violences vécues par ma mère et moi-même, à la base de toute la réflexion ci-présente. Il s'agit d'une lettre adressée à ma mère qui a été présentée dans le cadre d'un cours de création littéraire. Rapidement, j'ai perçu la difficulté de m'approprier la parole d'une personne qui n'est pas moi, d'une femme qui est survivante, du monde qui a fait grandir le mien. C'est pourquoi au moment de la rédaction du récit, ma mère avait un droit de veto sur tout ce qui était révélé à propos d'elle et la manière avec laquelle c'était écrit. Ma mère m'a ainsi prêté sa voix. Loin de moi l'idée de faire de cette appropriation une parole volée, l'intention était de permettre une fois de plus à mon monde de rejoindre le sien, de participer à sa dénonciation en la transposant au domaine littéraire et peut-être aussi, lui offrir une reconnaissance de son vécu. Toutefois, les intentions, aussi nobles soient-elles, n'engendrent pas toujours des résultats à leur hauteur.

Et si ma mère m'a témoigné avoir reçu ma lettre comme un cadeau, une reconnaissance, qu'en est-il du reste du lectorat ? Des personnes qui ressentent tout de même un malaise à la lecture de mon récit, qui y perçoivent une trahison bien plus qu'une guérison ? Je reste ouvert et sensible aux répercussions possibles, d'autant plus après les mouvements #MeToo qui témoignent de la difficile prise de paroles de survivant·e·s qu'on ne peut pas ignorer. Je ne peux pas, alors, m'empêcher d'examiner certains questionnements que je juge nécessaires issus du malaise. Est-ce que ma présence d'homme, ou l'appropriation de traumatismes qui ne sont pas miens, perturbe cet espace de dénonciation ? Surtout, est-ce que mon récit serait une entrave aux luttes pour lesquelles il tend à militer et alors, une entrave au féminisme ?

Déjà, la question du féminisme en est une complexe qui doit être quelque peu développée. Pour proposer une définition sommaire, le féminisme a beaucoup évolué depuis son origine et se décline aujourd'hui en plusieurs conceptions. On s'entend généralement pour lutter contre les sociétés patriarcales et leurs rapports de pouvoir et de domination issus de la construction des genres et même d'autres contextes de discrimination depuis les réflexions

intersectionnelles. Du moins, c'est ce que j'en comprends au fil de mes lectures. Ici, je ne veux pas pénispliquer le féminisme, mais bien explorer une idée qui m'habite. L'élément qui ne fait pas l'unanimité, mais qui semble au centre de la réflexion éthique autour de mon œuvre, serait celui de la place des hommes cisgenres dans le féminisme. Certaines théories offrent à ces hommes la possibilité, ou même le devoir, d'être féministes. D'autres pensent plutôt que cette participation masculine au mouvement devrait être une position d'allié.

L'allié en est un parce que tous les hommes cis tirent inévitablement un certain profit du patriarcat et en ce sens, ne pourraient pas comprendre pleinement les expériences qui ne sont pas les leurs. Il est important que ces alliés n'aillent pas reproduire les dynamiques de domination dans les espaces féministes et ce, même si c'est de façon plus ou moins consciente en raison de leur travail de déconstruction qui est toujours en marche. D'autant plus que ces hommes profitent de leur engagement, aussi faible soit-il, pour gagner en respect, en notoriété. C'est pourquoi je comprends très bien la réticence avec laquelle on peut accepter ou non les hommes cis dans ces groupes, notamment en leur imposant la position d'allié qui les empêche de parler au nom des femmes avec les mêmes rapports de domination masculine et d'invalidation de leur expérience. Mais le rôle se joue discrètement, comme dans un silence actif. Alors qu'un échange sincère, une rencontre, me semble difficile mais nécessaire. Si l'apprentissage passe généralement par de la participation, il faut pratiquement que celui de l'allié ne se fasse pas remarquer. Une telle conception de la participation d'un homme cisgenre le restreint comme s'il ne pouvait rien apporter au dialogue et qu'il devait seulement écouter et, dans certaines circonstances, répéter ce qu'on lui offre. L'homme cis doit être autorisé par les féministes, les personnes affectées par la misogynie qui travaillent à démanteler le patriarcat. Si j'aborde la prise de conscience, c'est bien parce qu'on ne peut nier l'importance de l'intersectionnalité qui nous rappelle que nos sources de biais sont multiples et que les formes de discrimination s'entrecroisent : il faut être conscient de sa position, de ce qu'on subit et peut faire subir. L'allié devrait être presque discret dans sa réflexion, surtout s'il veut aborder une expérience qu'il n'a pas vécue. Il ne peut s'afficher en figure d'autorité sur le féminisme puisque ses idées originales ne peuvent pas être légitimes sans qu'elles ne soient approuvées, validées, par d'autres féministes.

Je ne veux aucunement m'attirer le titre de féministe si c'est uniquement pour l'arborer comme un trophée faisant de moi l'homme bon dans cette marre d'hommes mauvais, la confirmation du *not all men*. Si c'était mon but, je ne

tenterais pas d'appuyer la cause féministe comme mes valeurs me l'indiquent. Vous pourrez donc me qualifier de féministe ou d'allié, comme il vous semblera le plus juste ; peut-être me verrez-vous uniquement comme une personne en apprentissage (ce qui est constamment le cas) si vous décelez dans mon discours quelque chose qui m'aurait échappé et que je devrais apprendre à déconstruire. Si le féminisme constitue également une sorte de sororité, un *safe space* à l'écart des hommes cisgenres et de leur violence, je ne crois effectivement pas y avoir ma place directement. Je suis conscient des répercussions de mon identité sociale et je ne veux pas participer aux rapports contre lesquels je milite. Mais si le féminisme correspond à l'opposition au patriarcat dans le but de renverser entre autres la conception figée des genres à la base de plusieurs oppressions, je crois pouvoir m'y inscrire.

Je ne tiens pas à faire l'apologie de ma personne vis-à-vis cette lutte, mais bien celle de mon écriture comme un témoignage valide et peut-être même féministe. On pensera probablement que je veux le trophée féministe pour mon art et donc pour moi-même par procuration directe, mais ce n'est pas aussi simple. Puisque mon texte aborde directement des enjeux féministes, il doit prendre position inévitablement dans la sphère politique de sa réception. Seulement, on ne peut pas lui accorder le rôle d'allié, puisque l'allié ne peut essentiellement pas comprendre, parler pour et parler de cette expérience féminine. Le texte n'a que deux effets possibles : soit il est féministe dans sa manière d'aborder ses enjeux, ou bien il va à l'encontre de cette lutte. Il ne peut pas être neutre, sans prise de position. Étant donné que je pense mon texte pertinent, je vais tenter de vous présenter la première option.

Quand on m'a expliqué, il y a quelques années, la position d'allié dans le féminisme, j'étais surpris, voire choqué. C'était comme si, pour ma première fois, la société, ou du moins une partie de celle-ci, refusait ma prise de parole sur la base de mon identité de genre. Mais la parole des personnes affectées par la misogynie est reçue de la sorte dans la grande majorité des contextes, notamment ceux dans lesquels je suis privilégié. Si je me renseignais sur le féminisme, c'était d'abord pour comprendre et aider, voire entraider. Comprendre les souffrances issues du patriarcat, dont celles de ma mère, et aider les personnes affectées, aider la société. J'apprends le privilège de la parole. J'ai donc pris ce rôle d'allié et je travaille, depuis, à l'habiter avec tout mon être. J'en comprends de plus en plus la complexité et les ramifications. Étant donné ma position d'homme cisgenre, je travaille surtout à déconstruire la conception principale de la masculinité qui ressort de mes expériences de socialisation, plus précisément la masculinité

toxique. Après tout, c'est l'expérience qui m'est la plus proche. Tous les hommes cis posent des gestes sexistes et misogynes, pas de façon inhérente, dans l'essence de leur être, mais rapidement, leur socialisation les forme, les construit ainsi. C'est pourquoi je mentionne souvent le travail de déconstruction. Mais ce travail bien souvent introspectif, dans le cas de mon expérience subjective, passe inévitablement par mon histoire. Peu importe ce que je lis ou ce qu'on me dit, il faut qu'une révolution féministe interne s'opère en moi, il faut que le monde tel que je le crée change en lui-même.

Je pense d'ailleurs qu'une telle révolution interne doit avoir lieu en tout le monde étant donné les effets pervers de la socialisation qui reconduit constamment la conception figée des genres (leur binarité et ce qui les définit : le cisgenrisme) et il me semble qu'il y a également beaucoup de violence symbolique internalisée. Ainsi, toute personne née dans ce monde et à cette époque se doit de déconstruire cette société et ses biais inconscients. Ça ne veut pas dire que nous en avons tou·te·s de manière équivalente, mais plutôt que toutes nos expériences subjectives peuvent se rejoindre en ce point de déconstruction qui passe inévitablement par les échanges. Et c'est pourquoi, à tort ou à raison, j'aime penser davantage ces discussions politiques comme des échanges justement où les erreurs sont possibles et acceptées dans la plus grande ouverture possible. Si les révolutions féministes ont lieu seulement à l'intérieur de nous, de notre subjectivité, elles ne peuvent avoir lieu que lorsque nos mondes se rencontrent et résonnent les uns avec les autres. Dans cette perspective, je me permets davantage d'engager le dialogue et d'aborder toutes sortes d'enjeux dans le respect, l'humilité et l'espace propice. Du moins, j'essaie. Bien entendu, il y a probablement des biais inconscients qui perdurent et qui suffisent, selon certaines personnes, à m'empêcher d'être cohérent et de vivre en accord avec mes valeurs féministes. Pour l'instant, j'ose croire qu'il y a la possibilité d'échanger adéquatement en dépit des maux issus de notre époque. Aussi cliché que cela puisse paraître, nous sommes tou·te·s issu·e·s du problème, mais pouvons collectivement créer la solution.

Il est important de se questionner à savoir si mon récit autofictionnel participe de façon légitime à un tel dialogue, s'il constitue une prise de parole effectuée dans le respect et l'espace propice. Qu'en est-il de l'accusation de parole volée ? Bien entendu, il est essentiel pour que l'espace soit le bon d'avertir, au début du texte, des enjeux abordés et de l'autorisation de la personne concernée, comme une preuve de parole prêtée. Malgré tout, cette parole figée sur le papier n'est pas celle de ma mère et n'est même plus la mienne, elle est une

prise de parole à un moment précis dans laquelle je partageais une vision de mon témoignage à travers le filtre du récit littéraire. Mon propre récit est une parole figée du moment précis auquel je la concevais. Qu'est-ce qui fait qu'une parole est volée, qu'il y a trahison ? Je conçois très bien que la liberté artistique a ses limites. Je ne pourrais pas lire dans le journal le récit d'une survivante, ou pire encore, d'une femme qui n'a pas survécu à la misogynie, et me l'approprier gratuitement pour en faire l'objet de ma curiosité littéraire. Je n'aurais aucun rapport légitime avec son expérience. Mais il s'agit ici du récit de ma mère, celui avec lequel j'ai grandi et qui est en quelque sorte profondément lié au mien. À qui appartient le témoignage et quel est son rôle ? S'il revient uniquement à ma mère, elle pourrait le traiter comme elle l'entend et me prêter sa parole pour que nous dénoncions conjointement certains abus du patriarcat. Après tout, le témoignage ne doit-il pas dénoncer, offrir le plus possible une expérience subjective pour que d'autres s'y ouvrent et avancent au moment de leur rencontre ? Il me semble que tout témoignage dénonciateur cherche une reconnaissance.

Si sa parole m'est prêtée, elle ne m'appartient pas. J'y porte une attention particulière et un respect énorme, mais je ne pourrais effectivement jamais lui rendre complètement justice dans un récit littéraire. Alors que le témoignage de ma mère, tel que je le connais, est vivant et évolue avec elle dans son processus de guérison de stress post-traumatique, je ne peux qu'en offrir une version figée, morte et exposée dans son cercueil, pour reprendre la formule de Suzanne Jacob dans son essai *La bulle d'encre*. Déjà chez Platon, on retrouve l'idée écrite qui est dénuée du logos de la parole : personne n'est là pour la défendre, elle est de la matière morte. Ce témoignage dans l'impossibilité de changer relève pourtant de tous nos récits plus moins réels, ceux qui jonglent entre la fiction et la réalité. Pourtant, je ne crois pas que toute autofiction soit moralement répréhensible. Si on ne peut parler de soi sans parler des autres et que, dans tous les cas, on offre seulement une parole morte, il me semble que le consentement des personnes concernées soit un des seuls vecteurs de moralité.

Puisqu'ici il s'agit d'enjeux féministes et que je m'identifie pour le moment en tant qu'homme cisgenre, la question est plus complexe. Si ma sœur avait écrit ce texte, je suppose qu'elle n'aurait pas reçu les mêmes réactions, d'une part, parce qu'elle aurait une connaissance directe de l'expérience féminine universelle qui aurait pu transparaître bien plus que je ne saurais le faire et, d'autre part, parce que l'identité de la personne qui signe un texte a inévitablement un impact sur sa réception et qu'il s'agit d'une femme dans ce

cas-ci. De façon très légitime, le féminisme tend notamment à revaloriser la parole des femmes. Pourtant, le témoignage de notre mère ne serait pas plus vivant, il serait encore une parole morte qui ne lui appartient pas, une parole réappropriée par ma sœur. Alors, est-ce vraiment « l'expérience féminine universelle » ou bien sa signature authentique qui rend un témoignage légitime et digne d'être partagé ?

Pour ce qui est de l'universalité de l'expérience des femmes, je laisserai le soin à d'autres personnes mieux placées que moi de débattre de son exactitude. Admettant qu'elle existe, je ne pourrais pas en faire partie. Il m'est impossible de la falsifier. Tout ce qui m'est possible d'interroger serait la question de la fluidité de l'identité de genre alors inadmissible. Ces limites de la conception de l'expérience féminine universelle se révèlent d'ailleurs dans les débats sur l'inclusion des personnes non-binaires et trans au sein du féminisme alors traitées sensiblement comme les hommes cisgenres, à l'écart de cette vision du féminisme, bien qu'ils soient aussi systématiquement opprimé·e·s par le patriarcat. Selon les discours anti-trans, les hommes trans seraient des traîtres de la féminité et les femmes trans ne seraient pas de vraies femmes. L'identité de ces personnes est alors présentée comme une mascarade, une fourberie. De tels débats ne me paraissent pas légitimes. Une approche plutôt constructiviste et intersectionnelle du féminisme pense plutôt les catégories relevant de l'identité de genre comme des catégories politiques. Il ne s'agirait pas d'une seule « expérience féminine » sans différences internes. En ce sens, des femmes ayant des expériences diversifiées de leur condition, toutes aussi diversifiées que leurs subjectivités respectives, peuvent être féministes. Il me semble y avoir un pont au-delà d'une même expérience universelle, une sorte de mise en commun, d'expériences partagées. C'est d'ailleurs pour cette raison, qu'en tant qu'homme cisgenre, je tente de plaider ma place dans la lutte. Un tel pont ne me semble pas si inaccessible.

Je suis conscient qu'il y aura tout de même toujours une part de l'expérience de l'autre qu'on ne pourra jamais comprendre ni intelligibiliser. Bien qu'une autre conscience s'ouvre à nous, nous ne pouvons que la comprendre en dehors d'elle-même, dans notre propre monde sans jamais accéder au sien. Je voulais comprendre et aider, mais il est surtout possible de comprendre comment aider. Si toutes nos expériences diffèrent, mais peuvent se rejoindre en un lieu qui permet une cohérence et une cohésion féministes, je pense que ce lieu est celui de l'empathie. Déjà, dans le nom du mouvement #MeToo, on retrouve l'idée d'une expérience partagée, on pourrait y voir en quelque sorte une

empathie où les expériences différentes se rejoignent de façon à créer un pont entre les témoignages. C'est le sujet (Me) qui se reconnaît en l'autre (Too). Ce mouvement m'a permis de me décomplexer, d'être plus à l'aise à discuter de mon expérience d'agression sexuelle qui ne correspond pourtant pas à la plupart des autres témoignages. Si les agressions sexuelles surgissent de la culture du viol elle-même issue de notre conception fictive des genres, c'est bien souvent parce que l'homme cisgenre (statistiquement le principal agresseur) incarne et manifeste les caractéristiques de la masculinité toxique. Parmi ces caractéristiques, on retrouve les besoins sexuels incessants auxquels on devrait répondre sur le champ en dépit de tout consentement extérieur et, généralement, dans une position de pouvoir, de domination. Pour moi, c'était en quelque sorte mon incapacité à les actualiser et les injonctions qu'elles impliquent qui m'ont mis dans une position vulnérable. On m'a imposé ces caractéristiques en ne voulant pas écouter mon refus. On m'a dit quelque chose du genre « tu es bandé, tu ne peux pas vraiment dire non ». Alors non, mon expérience ne peut pas être essentiellement équivalente à celle d'une femme en raison de l'absence de rapports de dominations systémiques. Toutefois, les deux découlent des répercussions du patriarcat. Sans que cela implique que j'aurais alors la capacité cognitive à intellectualiser l'expérience opprimée, je crois qu'il est tout de même possible d'établir un pont en ce lieu. La conception des genres, cette fabulation collective et coercitive, nous affecte tou·te·s, nous devons alors l'aborder de toutes nos manières pour lutter contre elle, et pas seulement dans le cadre d'agressions sexuelles. Nous devons dénoncer ensemble.

Les hommes sont moins victimes d'agression sexuelle, et ceux qui le sont se sont généralement fait agresser par d'autres hommes. En ce sens, mon expérience demeure assez marginalisée et mérite un témoignage. Seulement, est-ce que ce témoignage est suffisant pour se joindre à celui de ma mère ? Dans la réalité vivante, en dehors de lettres mortes sur un papier, je traverse mes traumatismes de façon marquée par la présence de ma mère et de son histoire, d'une telle manière que son histoire est étroitement liée à la mienne, ou plutôt la mienne à la sienne. Leur lien est tel qu'elles ne peuvent être complètement dissociées, On ne peut parler de soi sans l'autre. Nous nous apprenons et apprenons bien des choses ensemble. Nous avons passé des moments d'acceptation ensemble. Si on peut accuser mon récit de cacher mon expérience derrière celle de ma mère, de la dévoiler plus que je ne l'ose moi-même, c'est bien parce que je voulais faire honneur à tout ce qui avait chez elle résonné en moi sans pour autant feindre d'équivalence entre son expérience et la mienne.

J'ai d'ailleurs indiqué textuellement qu'il ne s'agissait pas du même type d'expérience pour ce qui est des agressions sexuelles.

Selon moi, l'empathie, qui est nécessaire à ce pont et à ce dialogue féministe, réside justement dans cette capacité à faire résonner en nous cette expérience extérieure à notre propre conscience de façon à la reconnaître. Il ne s'agit d'une empathie pouvant être décortiquée cognitivement, on ne s'imagine pas de façon abstraite l'expérience de l'autre, surtout pas en la mesurant à notre propre expérience. Cette empathie est le seul moyen de permettre à une subjectivité d'avoir un échange en dehors de son monde. Il ne faut pas se voir dans les autres, mais les laisser résonner en nous pour accéder à un savoir affectif bien plus que cognitif. L'empathie la plus concrète et sincère nécessite, de surcroît, une distance par rapport à soi pour qu'il y ait une véritable reconnaissance. Et si mon histoire est tant liée à celle de ma mère, c'est bien parce qu'une partie de nos souffrances multiples a résonné entre nous et que nous nous sommes reconnues sans avoir à mesurer ou à tout intellectualiser de l'expérience de l'autre.

Le fait que ma mère consente et qu'elle m'encourage à m'approprier sa parole, même si je ne peux en offrir qu'un récit figé, témoigne peut-être de cette reconnaissance mutuelle qui nous a permis d'établir un pont entre nos mondes, un savoir affectif qui ne pourrait pas se résumer à une identité de genre ou à une intellectualisation plus ou moins abstraite. Si on ne peut pas comprendre rationnellement, peut-on tout de même aider ? D'emblée, la réponse est oui, nous pouvons participer, mais la manière dont on s'y prend peut poser problème. En fait, je reconnais tirer profit du patriarcat dans bien des occasions et en subir les horreurs à d'autres moments systématiquement moins nombreux, mais il faut savoir si en prenant la parole et en la dénaturant, je reproduis des dynamiques de pouvoir et de domination patriarcales. Je dois tâcher de ne pas laisser des biais plus ou moins conscients filtrer mon traitement de la parole prêtée. Je pense que le veto de la personne concernée est minimalement requis pour s'en rassurer.

Il y a bien sûr une partie de la chose qui est complètement hors de mon contrôle. Il suffit de penser à l'exemple très actuel de David Goudreault et de son slam s'adressant aux Ti-gars qui dénonce des violences faites aux femmes. Dans celui-ci, il ne prend même pas la parole pour une femme en particulier et malgré tout, c'est comme s'il prenait l'espace médiatique qui ne devrait pas tout à fait lui revenir selon certaines personnes. Plus exactement, ses dénonciations sont mises de l'avant et même louangées, alors que des mêmes propos tenus depuis des années par des groupes féministes n'ont pas la même réception positive et ne

produisent pas le même sensationnalisme. Mais cet écart de traitement est-il la responsabilité de Goudreault ? Bien sûr, il doit tâcher d'en être le plus conscient possible, mais il ne peut quand même pas prédire dans les moindres détails la réception de ses œuvres. Devrait-il refuser de prendre la parole à ce sujet et rester passif quand se présentent ces enjeux ? Nous pouvons aussi interpréter son traitement favorable comme une manière d'atteindre davantage de personnes pour qui les biais sont trop forts pour que le message d'une femme passe, par exemple. Cela va de soi que ce n'est pas un avantage souhaitable de cette prise de parole, on ne peut pas pour autant le nier. Sa parole offre tout de même des ponts entre des expériences, mais entre hommes puisqu'il s'adresse aux garçons. Il aurait toutefois pu mettre de l'avant de qui proviennent ces idées féministes qu'il fait ressortir tout en proposant aux ti-gars d'autres modèles de femmes. C'est aussi ça reconnaître son privilège, nul besoin de se taire. Dans le cas de mon projet littéraire, j'ai plutôt tenté un dialogue avec ma mère, une ouverture à l'autre à travers mon expérience subjective. N'oublions pas que pour lutter contre le patriarcat, il faut sans cesse le dénoncer et ce, de plusieurs façons. On peut aussi dénoncer la culture médiatique qui survalorise systématiquement la parole des hommes, mais leur parole n'en est pas moins légitime a priori.

La question persiste : est-ce que l'appropriation d'un récit extérieur au mien dans le but d'une dénonciation va à l'encontre de la déconstruction du patriarcat dans toutes ses manifestations possibles ? Le mouvement #MeToo a bien démontré qu'il n'y a pas une seule façon univoque de dénoncer les rouages du patriarcat. Les dénonciations peuvent se faire dans l'anonymat, en groupe, dans le journal et par bien d'autres moyens. Et si on pouvait dénoncer par le biais d'une autre personne, d'une autre conscience avec qui il y aurait eu une rencontre sincère ? Et si ma mère avait décidé qu'il était important pour elle de retrouver une partie de sa dénonciation à travers mon récit, est-ce que celui-ci serait une parole volée ? Certainement pas la parole de ma mère comme il a été abordé à plusieurs reprises dans le texte, mais je ne crois pas non plus qu'il s'agisse d'une autre parole de femme sur laquelle j'empiéterais. La scène littéraire n'est pas un jeu à somme nulle et plus on dénonce, plus on s'attaque aux dynamiques de domination malsaines. Les institutions juridiques imposent un énorme fardeau de preuve aux survivant·e·s et protègent les hommes au détriment de la justice. Il me semble que l'aboutissement de nos révolutions féministes internes devrait être une dénonciation collective qui ne repose pas uniquement sur les survivant·e·s, pour enfin repenser notre société. Bien sûr, il ne s'agit pas de dénoncer à la place des autres comme on aurait tendance à le faire pour un·e enfant, probablement

incapable de réaliser tout le processus seul·e. Il ne faut pas réduire les survivant·e·s. Il est plutôt question d'offrir une voix qui supporte et qui résonne avec leur expérience et dans ce cas-ci, des paroles mortes dont la pérennité est matérielle, figée.

Si un récit littéraire, peu importe la personne qui le signe, emprunte une voix, qui lui est extérieure et autorisée par la personne dont elle est issue, autrement dit légitime par le lien empathique qui les unit, et ce, dans le but de dénoncer et de déconstruire des assises patriarcales, je ne crois pas qu'on puisse le considérer comme un opposant du féminisme. La fiction littéraire offre un cadre alternatif de dénonciation accessible par la résonance sincère de deux expériences subjectives qui s'étend au lectorat. La conscience extérieure est alors déposée dans la matière, elle est exposée en tentant d'y préserver une résonance fidèle, d'offrir une connexion affective supplémentaire par la littérature. L'expérience alors transformée et transposée est aussi reconnue.

Si mon récit ne peut être considéré féministe parce que la personne qui le signe n'est politiquement pas dans la possibilité légitime de s'y inscrire, j'ose croire tout de même que ma réflexion permettra de repenser le rôle d'allié. Peut-être pourrait-on le reconfigurer pour accepter la proposition selon laquelle il peut apporter au dialogue une autre expérience valide et une compréhension affective de certains enjeux. Maintenant que le moment de ma sanction approche avec la mort de ma parole que je laisse à votre merci, permettez-moi de vous proposer, si cela vous convient, de poursuivre cette réflexion par une discussion, un échange. Vous trouverez en page ii de ce recueil mon adresse courriel pour me contacter. Je pourrais vous faire parvenir mon récit d'autofiction, si vous le désirez, ainsi qu'un dernier élément de la parole figée de ma mère. Il s'agirait d'images de sa parole retranscrite par elle-même sur papier (sa réponse mentionnée en avant-propos) et offerte à vous avec son consentement. Bien sûr, cette parole est tout aussi morte, ce n'est qu'une image de la matière réelle qu'elle a manipulée, mais j'espère que ses traits de stylo vous rapprocheront encore un peu plus d'elle, de sa parole vivante. Plus que mes récits fictionnels ne sauraient le faire.

# Dictionnaire des idées non-reçues sur la géologie ou portrait post-apocalyptique de l'écoanxiété

Marie-Anne Morin

**Acier** : Solide. Vraiment solide ?

**Adventif** : « Petit volcan apparaissant sur le flanc d'un plus grand et alimenté par la même cheminée ». Même les volcans auront eu des bébés volcans. Et moi ? Je n'ai pu mettre au monde des enfants condamnés.

**Amiante** : Les minéraux ont aussi causé notre perte. Les toussotements de milliers d'humains se font encore entendre sur Pluton.

**Appareilleur** : Ancien métier. Certains l'appelaient le 10<sup>ème</sup> art.

**Argile** : *Colosse aux pieds d'argile* : « [...] tu regardais, et tu voyais une grande statue ; cette statue était immense, et d'une splendeur extraordinaire ; elle était debout devant toi, et son aspect était terrible [...]. Tu regardais, lorsqu'une pierre se détacha sans le secours d'aucune main, frappa les pieds de fer et d'argile de la statue, et les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, furent brisés ensemble, et devinrent comme la balle qui s'échappe d'une aire en été ; le vent les emporta, et nulle trace n'en fut retrouvée. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre. »

**Archéologie** : Cette discipline est très en demande.

**Autruche** : « Digère les pierres », supposément.

**Béton** : Armé ou pas, tout s'écroule.

**Boucharder** : Mon avenir. Notre avenir.

**Brique** : Les climatosceptiques. Nous les attendons avec une brique et un fanal.

**Calcaire** : Dans les canalisations. Le moindre de nos soucis.

**Carrier** : Ne restera qu'un flou souvenir ; telle la carcasse nostalgique d'une ancienne station-service qui accumule la poussière d'un boulevard désert.

**Conglomérat** : Les minéraux aiment aussi se rassembler, pas seulement à Noël.

**Crapaud** : « Habite les pierres ». Ainsi, nous devons réviser la hiérarchisation du règne animal. Puisque, clairement, nous avons tort. Flaubert avait raison.

Oublions : les primates, les dauphins, la mémoire des éléphants, la fidélité de certains oiseaux, l'intelligence se cache derrière quelques verrues. Les crapaud·e·s raisonnent comme de vrai·e·s génies, le meilleur habitacle est la pierre.

**Craie** : Poudre microscopique sous les ruines d'une salle de classe en Oregon, au Caire, à Montréal, etc.

**Dégauchir** : Nos habitudes de vie, de consommation, etc. Trop tard.

**Fossile** : Je ne pensais jamais me rendre là. L'incinération c'est *out*.

**Galet** : 17. Mon record de ricochet au Lac Rond en Chaudière-Appalaches.

**Garnotte** : Petite roche sans importance, comme nous tou·te·s.

**Gemme** : Tant d'émoi pour de rondes choses aux couleurs vulgaires.

**Globe** : Intermède émotif.

**Gouffre** : De compost inutile.

**Granite** : Voir marbre.

**Grès** : Érosion de mes larmes, de nos larmes. La planète pleure désormais des cailloux.

**Grotte** : Premier et dernier refuge des homo sapiens.

**Gypse** : Ancienne cloison de maison (nord-américaine). Dorénavant détruite.

**Lapider** : Les pétrolières.

**Magma** : Couverture chaude qui recouvrira nos corps inertes.

**Marbre** : Maintenant toutes les sculptures ressemblent à *La Victoire de Samothrace*.

**L'or des fous (pyrite)** : Souvenir d'enfance : trouver de l'or des fous sur un terrain de baseball abandonné.

**Obélisque** : Voir stèle.

**Pétrifier** : Tout.

**Pierre (tombale)** : Aucune ne sera assez grande pour inscrire l'ampleur de la destruction (écologique).

**Planète** : Deuxième intermède émotif. R.I.P.

**Rocher (percé)** : À la dérive.

**Rocaille** : La plus belle, celle de ma mère. Ma mère, la plus belle. Et moi qui ne le sera jamais, ni belle, ni mère.

**Ruine** : Voir craie.

**Sables mouvants** : Métaphore adéquate et parfaite pour l'écoanxiété.

**Sédiment** : Nous n'étions que cela, prétendre pire est risible.

**Silex** : « *Feu, feu, joli feu ! / Ton ardeur nous réjouit / Feu, feu, joli feu !* »

**Stèle** : Graffitis sur ciment gris, stèle des temps modernes.

**Tailler** : La pierre ; creuser sa tombe ; épier le gouffre...

**Tectonique (plaque)** : Fracas immense : la cerise sur le sundae.

**Terracotta** : Bon nom de projet environnemental. Ironique et parfait. Terracotta, terre cuite, Kyoto ou Paris peuvent aller se rhabiller.

**Vitre** : Cheap. Probablement, maintenant éclatée. Surtout celle de mon vieil appart de Montréal.

**Volcanique** : Ma colère. Notre colère.

# Dictionnaire pas trop *woke* des idées reçues

*Ophélie Dénommée Marchand*

## Société, politique et religion

**Boomer** : Doté·e par l'épreuve du temps de sagesse irrévocable.

**Black Lives Matter** : Idéologie mettant en péril le bon fonctionnement de la société, la paix et l'ordre public.

**Capitalisme** : Les riches font vivre les pauvres, et les pauvres font mourir les riches.

**Communisme** : Les travaillant·e·s font vivre les paresseux·se·s.

**Démocratie** : Mettons.

**Économie** : Système complexe, insaisissable qui détermine efficacement la dignité et la valeur d'une vie humaine.

**Environnementalisme** : Complot idéologique terroriste, qui vise à ruiner l'économie mondiale.

**Étudiant·e** : A la vie facile : les parents paient, sinon le gouvernement. Sinon la succession. Aux yeux de l'institution : client·e docile.

**Fake news** : Fausses vérités et mensonges vrais.

**Fascisme** : Anti-antifascisme.

**Féminisme** : Peut exclure certain·e·s femmes. Peut donner de mauvaises idées.

**Grossophobie** : Dissimule grossièrement un véritable souci pour l'autre.

**Histoire** : Preuve de la supériorité de l'homme.

**Inclusion** : Oppression de la majorité par les minorités.

**Itinérant·e** : Mérite toujours sa condition de vie.

**Laïcité** : Non applicable en défaveur à la chrétienté.

**Liberté d'expression** : Ne s'arrête pas là où celle des autres commence. Liberté d'oppression.

**Lobby** : Corruption légale.

**Milléniaux** : Ruinent l'économie car ils sont sans le sou.

**Racisme** : N'est en aucun cas systémique.

**Religion** : L'Église est séparée de l'État, mais l'État n'est pas séparé de l'Église.

**Pourboire** : Optionnel mais obligatoire.

**Santé mentale** : On en parle une fois par an.

**Socialisme** : Voir communisme.

**Travail du sexe** : La seule instance d'effet du ruissellement qui a fait ses preuves de manière irréfutablement rigoureuse. Doit rester illégal pour protéger les travailleuse·s.

**Tolérance** : Synonyme de respect et d'acceptation.

**Véganisme** : Religion dangereuse. Donne la diarrhée.

**Woke** : Conscience sensibilisée et bienveillante à l'effet des enjeux de justice sociale.

## Genre et sexualité

**Asexualité** : « On ne naît pas *horny*, on le devient. » Emmanuelle Riendeau, *Désinhibée*, de l'Écrou, 2014.

**Binarité** : Si la bible le dit, alors c'est vrai.

**Cis** : Insulte toujours utilisée par des individu·e·s privilégié·e·s.

**Fuck zone** : Antonyme de la *friend zone*. Pas d'amitié, pas d'amour, seulement pour baiser.

**Gay** : Impose sa sexualité à tout le monde.

**Genre** : Vaine tentative de cafouiller les droits des personnes dont le sexe est biologique.

**Hétérosexualité** : Par défaut. N'impose pas sa sexualité à tout le monde.

**Homme** : « *Men are trash* ».

**LGBTQ+** : Un culte qui propage la pédophilie et dirige l'espèce humaine vers les dix calamités.

**Licorne** : On s'en sert pour mettre du piquant.

**Non-binarité** : Une nouvelle mode, plaît particulièrement aux flocons de neige.  
Ne précède pas la binarité.

**Transphobie** : Ne serait pas nécessaire si les personnes trans n'existaient pas.

## **Pandémie**

**Ange-gardien·ne / Travailleur·euse essentiel·le** : Qu'on applaudit à coups de klaxons, sous-payé·e et dont on peut aisément disposer.

**COVID-19** : Plan du Parti Communiste Chinois dont le but ultime est de dominer le monde. Virus créé en laboratoire.

**Covidiot·e·s** : Individu·e·s fort critiques des mesures sanitaires concernant la pandémie de COVID-19.

**Confinement** : Unanimement démocratique.

**Couvre-feu** : Sauf si on a un chien.

**Humain·e** : Moralement admissible de sacrifier pour l'économie.

**Masque** : Un chat sait mieux le porter. Optionnel pour les détenteur·rice·s de l'autorité et les riches.

**Savon à main** : On en distribue et on en utilise à base d'alcool, sans s'inquiéter, même si le virus a une couche externe adipeuse.

**Vaccin** : Viol très grave des droits humains si

- on refuse de le recevoir.
- on accepte de l'administrer.
- on l'oblige à tout le monde.
- on l'interdit à tout le monde.
- on l'autorise seulement pour certain·e·s.

## Détruire pour construire



# La transphobie n'est pas une sexualité

*Ophélie Dénommée Marchand*

Qu'est-ce que ça signifie, être *Super Straight* ? En bref, c'est une prétendue nouvelle orientation sexuelle qui signifie n'être attiré·e que par les hommes ou femmes cisgenres de manière respectivement hétérosexuelle. Cette idée a fait son chemin avec ses discours transphobes au sein même de la communauté 2SLGBTQIA+, de cela émane *Super Gay*, *Super Lesbian*, *Super Bisexual*, etc., dont l'objectif est toujours de s'identifier comme n'étant pas attiré·e par les personnes trans. C'est un mouvement créé en opposition à l'idée que les femmes trans et les hommes trans sont inclu·e·s dans l'hétérosexualité, et toute sexualité, et qu'il est transphobe de les exclure. Cela s'inscrit ainsi en inadéquation avec l'idée que les femmes trans sont des femmes, que les hommes trans sont des hommes et que les personnes non-binaires peuvent se sentir en adéquation avec une orientation sexuelle comme bon leur semble. Selon cette vision du monde, les personnes trans sont considérées comme « fausses », alors que les personnes cis sont « vraies ». *Super Straight* invalide et refuse de reconnaître l'identité profonde des personnes trans, notamment en suggérant que les femmes trans ne sont pas de vraies femmes car elles ne peuvent pas porter d'enfant. Par ce type d'élucubration pour justifier ses discours haineux et s'imposer en tant que norme toute naturelle et unique garante de vérité, le groupe ne fait que répandre des idées transphobes dangereuses en opérant sournoisement une déshumanisation des personnes trans et non-binaires en suggérant qu'iels sont anormal·e·s et défient l'ordre naturel et désirable des choses.

Pourtant, c'est là un argumentaire que le féminisme a historiquement défait, et qui ne concorde pas avec la science actuelle. Il est légitime pour les personnes trans et non-binaires d'être hétérosexuel·le·s, gai·e·s, lesbien·ne·s, et d'être en adéquation avec une orientation sexuelle ou une autre. Les thuriféraires de cette mouvance idéologique haineuse brandissent un drapeau portant les couleurs de Pornhub, noir et orange. C'est un choix qui n'est ni surprenant ni insignifiant de la part d'individu·e·s qui réduisent leurs partenaires à leurs organes reproducteurs. Les individu·e·s se revendiquant de ce groupe prétendent faire l'objet de discrimination face à la pression grandissante de la société à valider les transidentités au sein de l'hétérosexualité, se justifiant ainsi une place au sein de la communauté 2SLGBTQIA+, en adoptant le sigle SSLGBTQIA+ et en décrivant la *superphobie*. Cela efface délibérément la communauté autochtone,

que le 2S représente, en le remplaçant par SS pour *Super Straight*, qui fait allusion à *Schutzstaffel*, soit un emblème nazi, que l'on peut parfois retrouver apposé sur le drapeau noir et orange. Le mouvement s'affiche ouvertement de cette façon comme participant à la suprématie nazie. Être cisgenre et hétérosexuel·le, donc être issu·e de la norme, de la démographie dominante, n'a aucune légitimité de s'inscrire dans une communauté qui regroupe des identités marginalisées et opprimées, encore moins lorsque la supposée discrimination de celle-ci est fondée en discriminant des groupes vulnérables.

La superphobie, c'est un néologisme qui reprend sensiblement les mêmes fondements que, disons, l'homophobie, mais qui s'applique à la phobie des *Super Straights* et compagnie, autrement dit le terme s'attaque à la phobie des transphobes, ou alors pour le portraiturer d'une manière davantage ridicule, mais tout de même juste : c'est l'anti-antitransphobie. Cela ne vise qu'à se moquer de l'activisme 2SLGBTQIA+.

Refuser de *dater* les personnes trans, pour la simple raison qu'iels sont trans, ne constitue pas une sexualité ni une préférence. De fait, cela affiche des biais basés sur de faux stéréotypes, des croyances irrationnelles et donc de la transphobie. La transphobie n'est pas une sexualité. Il n'est pas possible de déterminer si une personne est trans ou cis simplement en la regardant. Chaque personne trans est différente et a un parcours unique. Ainsi, il n'est pas possible de déterminer si on a déjà été attiré·e par une personne trans ou non. En 2011 en Suède, et il ne s'agit pas d'un cas isolé, une femme cisgenre a été tuée car elle a été méprise pour une femme trans. La transphobie encourage la transphobie, et elle a des conséquences concrètes sur le réel. Il n'y a pas de quoi être fier·ère à se proclamer *Super Straight/Gay/Lesbian/Bisexual/etc.*

Si la capacité d'enfanter était un véritable facteur pouvant justifier le refus de *dater* une personne trans pour ces gens, iels seraient au courant que des alternatives sont disponibles pour permettre à ceux-ci d'enfanter, notamment en préservant les gamètes avant d'entreprendre la transition médicale. Il est tout à fait raisonnable d'avoir des préférences romantiques et sexuelles, et pour des organes génitaux, mais on n'en fait pas des orientations à part entière. Il est possible d'être hétérosexuel·le et d'avoir une préférence pour les pénis ou les vagins, et il est possible d'aimer une femme trans peu importe ses organes génitaux en tant qu'homme cis et hétérosexuel. Croire le contraire serait de ne pas voir la femme trans comme une femme, et c'est de la transphobie. L'argument des organes génitaux (« vrais »), et incidemment de l'incapacité à enfanter, n'est pas valide pour exclure toutes les personnes trans, puisque

plusieurs personnes trans ont recours à des opérations chirurgicales à cet effet, et qu'il est impossible de différencier des organes étant le fruit d'opérations chirurgicales ou non. De plus, des hommes trans sont capables d'enfanter, et des chirurgiens sont capables de transplanter des utérus chez les femmes leur permettant ainsi de porter des enfants. C'est une procédure qui a déjà fait ses preuves chez les femmes cisgenres et rien n'indique que cela ne fonctionnerait pas avec les femmes trans. Il y a aussi des cas comme celui de Mikey Chanel, une femme trans et intersexe assignée garçon à naissance et ayant été élevée en tant que garçon, née avec des organes internes féminins fertiles et des organes externes masculins infertiles. Elle est actuellement enceinte. Ses organes féminins internes n'étaient pas connus, car non visibles, jusqu'à l'âge de 18 ans lors d'une découverte fortuite, comme les médecins ne font pas ce genre de vérification à la naissance.

À la base, le *dating* est fondé sur l'attrance et la chimie. Le sexe et la procréation ne sont pas d'habitude des points de départ au développement d'une relation, imposant ainsi un standard différent aux personnes trans dans le but de les exclure. Les personnes trans ne sont pas des organes génitaux ambulants, iels sont des humain·e·s. Les réalités cis ne sont pas plus valides que les réalités trans, et ne devraient jamais servir à invalider ces dernières.

Les points de vue des personnes trans sont très largement ignorés dans ce topos, tant par les (soi-disant) allié·e·s que les tenants de discours anti-trans, et il importe de s'y intéresser et de les mettre de l'avant. Cela s'explique par l'imaginaire collectif qui portaiture les réalités trans comme des corps sans vérité et sans existence, sinon par des clichés qui nous portaiturent à travers le *cis gaze*. Les personnes transidentitaires ont aussi leurs préférences. Bien souvent, iels préfèrent se *dater* entre elleux, ce qui permet d'éviter de devoir tenir le rôle de transéducateur·ice et le labeur émotionnel qu'implique le fait de fréquenter des personnes cis, dans le but de se faire reconnaître et valider pour qui iels sont. Entre personnes trans, on évite le plus souvent ces gymnastiques intellectuelles, la base de respect et de compréhension que requièrent les relations saines est déjà là. Le *dating* T4T (*trans for trans*) ne prétend pas, comme le fait *Super Straight*, être une nouvelle orientation sexuelle à part entière et fondée sur une préférence discriminatoire, et n'encourage pas des discours ou des gestes haineux. C'est en fait un résultat du transantagonisme historique, encore perpétué aujourd'hui. Être T4T n'exclut pas totalement les personnes cisgenres de ses intérêts, la plupart des personnes ayant la préférence T4T sont quand même intéressé·e·s par les personnes cis. C'est une question de préférence qui permet surtout d'éviter des

traumatismes, de s'affirmer et d'être reconnu·e en tant qu'individu·e total·e et véritable avant d'être nécessairement romantique ou sexuel·le. Plusieurs plateformes existent à cet effet, dédiées uniquement aux personnes trans. Sont-ils cisphobes pour cela ? Absolument pas. D'ailleurs, la cisphobie n'existe pas. Ce serait aussi absurde que de parler de racisme anti-blanc ou de sexisme envers les hommes : les minorités n'ont pas le pouvoir d'opprimer la majorité. Les lieux de *dating* cis-dominés (et même queers) en tant que personne trans sont ardues, les personnes trans sont trop souvent vues comme des raretés à expérimenter, objectifié·e·s sans consentement, jugé·e·s selon le *cis gaze*, etc. Les personnes trans ne veulent pas forcément avoir l'air cis, beaucoup n'ont pas recours à des procédures médicales, ce qui ne fait pas moins d'elles des personnes, des hommes ou des femmes trans.

Les *Super Straights* et cie ne sont même pas concrètement un problème pour les personnes trans en termes de *dating*, c'est plutôt la transphobie subtile ou involontaire qui est un problème. Certain·e·s feront semblant de valider l'identité d'une personne trans simplement pour avoir accès à sa sexualité, par exemple. Et face au rejet de la personne trans, les personnes cisgenres se mettront parfois à l'insulter et la dégrader par des propos transphobes, voire la menacer d'actes violents.

Plutôt que de simplement s'en prendre aux transphobes, les allié·e·s devraient aussi donner voix aux personnes trans et faire valoir leurs expériences, tant positives que négatives. Il est le devoir des personnes cis de s'éduquer, de payer réparations et de se lever contre les violences, sous toutes leurs formes, faites aux communautés trans et d'assurer une meilleure inclusion dans toutes les sphères de nos sociétés.

# C'est le ventre qui parle, mais la tête qui choisit

Camille St-Germain

Tout récemment, Gwyneth Paltrow utilisait l'influence qu'elle a sur ses milliers d'abonné·e·s Instagram pour faire la promotion d'un livre intitulé *Intuitive Fasting*<sup>4</sup>. Le livre consiste à guider les lecteur·ice·s à travers un plan sur quatre semaines, qui allie l'alimentation intuitive, le jeûne intermittent et un régime cétotarien<sup>5</sup>. Le concept de ce livre sonne déjà plusieurs alertes. L'alimentation intuitive consiste à manger selon les besoins et les signaux de son corps, et sans être influencé·e par des éléments extérieurs à celui-ci. Cette méthode ne peut s'allier au jeûne et au régime cétotarien, puisque ceux-ci comportent déjà dans leur concept de base l'idée de restriction et de privation, complètement contraires à ce que promeut l'alimentation intuitive. Or, est-il possible d'envisager, aujourd'hui, de se nourrir convenablement, en n'écoutant que son corps et ses signaux, sans se restreindre, et sans penser aux milliers de facteurs capables d'influencer notre alimentation ? La réponse est non.

S'alimenter, depuis bien longtemps déjà, n'est plus du tout conçu comme un besoin simple et naturel. Personne ne se questionne sur sa façon d'inspirer et d'expirer, et personne ne remet en cause son envie d'aller à la salle de bain. Or, la majorité de la société est incapable d'en faire autant pour l'alimentation. Pourtant, au Moyen Âge, la question de manger ne se posait même pas. Ceux qui vivaient dans la pauvreté mangeaient dès qu'ils le pouvaient, dans le seul but de survivre. Les personnes robustes et rondes étaient d'ailleurs valorisées, car elles paraissaient puissantes, riches, et capables de donner naissance à des enfants fort·e·s. Avec l'apparition de la médecine moderne, les mentalités ont changé, et se sont dirigées tranquillement vers un mépris vis-à-vis l'obésité. Le surpoids devient synonyme d'un déséquilibre, d'une perte de contrôle et d'une mauvaise santé. Encore aujourd'hui, malgré les avancées scientifiques, le tour de taille, comme il l'était au XVII<sup>e</sup> siècle, influence grandement la vision de tou·te·s sur la santé. Les chiffres occupent une place primordiale dans l'évaluation de la santé des individu·e·s. Le tour de taille et le nombre qui s'affiche sur la balance importent plus que la quantité d'activité physique, l'alimentation et la physionomie naturelle. Si l'on suit la logique des chiffres, une jeune fille qui ne

---

<sup>4</sup> Will Cole, *Intuitive Fasting*, 2021.

<sup>5</sup> Voici un lien expliquant clairement en quoi consiste cette diète : <https://www.healthline.com/nutrition/ketotarian-diet>.

se permet qu'un repas par jour est en bonne santé, puisqu'elle pèse 100 livres. Or, une autre jeune fille, robuste de nature, qui s'alimente bien et qui bouge plusieurs fois par semaine, n'est pas en bonne santé, car elle pèse plus de 140 livres. Les chiffres sont biaisés ; et la société, malmenée.

De plus, l'exemple de Gwyneth Paltrow illustre très bien comment le déguisement et les faux-semblants sont particulièrement en vogue à notre époque. Il est fréquent de voir que les régimes et les diètes sont camouflés sous de fausses bonnes intentions et de fausses impressions de santé. Une fois la méthode du régime brièvement introduite, la liste exhaustive de ses bienfaits est mise de l'avant. Plusieurs diètes sont reconnues pour améliorer la santé digestive, réduire la pression sanguine et le cholestérol, et améliorer la santé du cœur, en diminuant la présence de mauvais gras dans le sang. Quelques sites, livres ou autres influences choisissent de mettre en garde certaines personnes contre ces méthodes radicales, celles-ci n'étant pas adéquates pour tout le monde. En d'autres mots, se restreindre dans son alimentation sans ressentir d'effets négatifs sur l'humeur, l'énergie et le corps n'est pas possible pour tout le monde. Ces mêmes sites spécifient aussi très souvent que les diètes, jeûnes ou régimes ne sont pas recommandés pour des personnes vivant avec des troubles de l'alimentation. Par cette mise en garde, il est clair que ces méthodes utilisées n'ont rien pour aider ceux qui tentent de se défaire de mauvaises habitudes alimentaires. Par les déguisements que prennent les régimes, qui donnent l'impression de prendre soin de soi, la société présente l'idée qu'il est primordial de contrôler son alimentation et son poids. Un·e individu·e qui mange comme cela lui plaît paraît donc ne pas se soucier de sa santé, alors qu'au contraire, c'est ce·tte même individu·e qui a tout compris de l'alimentation intuitive.

C'est donc considéré très normal de se faire dire « T'as pris du poids ? » par un·e proche que l'on retrouve après quelques semaines sans le·la voir. C'est aussi bien banal de se dire avant d'entamer sa pointe de tarte, que celle-là, « on l'a bien méritée », comme si s'alimenter se méritait, et que seule une séance de sport permettait d'avoir du plaisir à manger quelque chose qu'on aime. Ainsi, la fameuse phrase « j'irai perdre ma part de gâteau en allant au gym » va de soi, puisque certains aliments n'ont tout simplement pas leur place dans le corps humain. Ce fameux plaisir de manger des aliments perçus comme complètement inutiles au maintien de la santé se voit contraint d'être toujours accompagné d'une activité qui vient effacer toute trace du péché. Il est également très anodin de se faire demander: « Qu'est-ce que tu manges pour être belle de même ? ». Parce qu'évidemment, la nourriture tient une énorme place dans le maintien

d'une belle apparence physique. Il survient donc un glissement très sournois du rôle de l'alimentation. L'action de surveiller et de contrôler sa façon de se nourrir passe d'une préoccupation de sa santé, à une préoccupation sociale. L'être humain·e ne se prive pas de son plaisir de manger pour rien, non, iel le fait pour les autres. Iel le fait pour bien paraître aux yeux de tou·te·s.

Si l'on revient sur la question de départ, il est possible de s'alimenter en ne se fiant qu'à ses instincts et aux signaux de son corps. Pour réussir, par contre, il faut faire abstraction du regard des autres, et des remarques désobligeantes. Il faut se détacher de l'idée qu'une personnalité connue a son mot à dire sur ce qu'est une bonne alimentation. Il faut fermer les yeux à la vue d'une publicité et d'un livre encourageant des pratiques nutritives douteuses. Il faut résister à contempler la liste de bienfaits qu'offrent les régimes, les jeûnes et diètes. Surtout, il faut se contenter de son corps, de ses besoins, et faire fi des pensées incessantes qui influent sur notre manière de nous nourrir. Comme la nutritionniste Annie Ferland le dit si bien, « [si] les diètes n'existaient pas, ce serait franchement simple<sup>6</sup> ».

---

<sup>6</sup> Annie Ferland est une nutritionniste qui publie des recettes et des messages qui encouragent « les bonnes habitudes de vie », et qui démystifient les régimes, les diètes et la perte de poids à tout prix. La citation est tirée d'une publication sur le compte Instagram de la nutritionniste, @sciencefourchette, datant du 6 mai 2021.

# Le mythe de la bonne bibliothèque

*Olivier Manno*

Celleux qui regardent l'émission *Infoman* auront remarqué que depuis près d'un an, le duo de Jean-René Dufort et de Chantal Lamarre scrute les décors des député·e·s et des célébrités pendant leurs rencontres officielles en vidéodiffusion depuis leurs maisons. La démarche se veut bonne enfant. On commente les décorations au mur, les casse-têtes sur la table à manger, mais aussi les bibliothèques et leur contenu. Guillaume Latendresse, l'ancien joueur de hockey, se fait pointer du doigt pour ne pas avoir de livre dans la section de sa bibliothèque visible à l'écran, mais bien des bibelots à la place. Après tout, les sportif·ve·s ne sont pas des intellectuel·le·s. Il faut choisir son rang. Les livres sont pour les personnes intelligentes. Quand on s'attarde aux vrais intellos du Québec comme Paul Journet, le chroniqueur politique et éditorialiste, « [celui-ci] est stratégiquement placé devant sa bibliothèque » selon Chantal. Après avoir relevé le titre des ouvrages les plus sérieux et visibles de sa bibliothèque, Jean-René pense « qu'il veut qu'on sache qu'il a étudié en philosophie ».

Une bonne bibliothèque est donc un outil stratégique. Elle assure notre statut social, notre capital culturel. Elle peut permettre d'obtenir un emploi lorsque notre entrevue se déroule à distance. Après tout, la bonne bibliothèque témoigne de la somme de nos connaissances. L'article scientifique lu en ligne ne laisse pas de trace. Le livre, lui, n'a même pas besoin d'être lu pour laisser son impact. Il faut toutefois faire attention et s'assurer d'avoir la bonne bibliothèque pour la bonne occasion. Le sociologue aura du Pierre Bourdieu et l'économiste, *L'Art de la guerre* de Sun Tzu ou la biographie d'un homme riche. Si on doute, il est toujours préférable d'opter pour des classiques de la littérature, cela donne un côté plus humain. En tout cas, les livres de recettes et les *Batman* n'ont pas leur place dans la bonne bibliothèque.

Paradoxalement, nous n'avons jamais reçu autant de personnes étrangères dans notre maison, notre intimité, que depuis le début de la pandémie. Ça fait beaucoup d'yeux pour juger notre bibliothèque. Mais la distinction entre l'élite et les petites gens s'opère par la bibliothèque depuis bien plus longtemps. Avant, c'était plus simple. La lecture n'était pas possible pour tout le monde, mais bien pour les gens avec assez de pouvoir pour assurer leur accès à une éducation de « qualité » dans laquelle on enseigne les classiques de la littérature. Du moins, juste assez pour que tout le monde ait la même opinion sur Racine et toute la

bande. Si on était propriétaire, on n'avait pas à travailler la terre. Ça donne du temps pour la lecture et de l'argent pour les livres qu'on entrepose bien quelque part.

La classe sociale dominante s'est toujours prêtée au jeu de démontrer sa supériorité par tous les moyens possibles. On apprenait les rudiments de tout ce qu'on considérait comme noble : l'équitation, l'art du combat, les sciences et la culture. Les gens importants ont toujours suivi le modèle de Léonard De Vinci. On se reconnaissait entre personnes intelligentes capables de discuter des mêmes livres et des mêmes sujets. Bien entendu, la culture a aussi été l'objet d'un impérialisme. C'est pour ça que lorsqu'il était temps d'éduquer le peuple pour avoir accès à une main d'œuvre de plus en plus éduquée, il a fallu leur apprendre ce qu'était la bonne culture ainsi que les bons modes de pensée et de consommation. Il en est bien sûr de même pour notre traitement de la langue volontairement inaccessible et de la littérature dont le canon a été formé dans le mépris des dominés. En cela réside la distinction entre la vraie littérature, celle qui est noble et enseignée, et la paralittérature, la culture populaire laissée dans la rue. Les deux littératures sont présentées comme incompatibles de façon à assurer l'étanchéité de la frontière entre les classes sociales.

On a accepté que la hiérarchie sociale soit reflétée dans l'élitisme culturel de nos bibliothèques. On a laissé la bonne bibliothèque envahir notre imaginaire collectif. Mais ce n'est bien souvent qu'une bibliothèque artificielle. Combien de livres ont été achetés pour leur prestige, leur titre, l'auteur·ice et ce, sans être lus ? Des livres qui ne sont pas si différents, au fond, des bibelots de Guillaume Latendresse. La bonne bibliothèque a un manque cruel de profondeur, en ce sens qu'elle ne tend qu'à présenter une identité superficielle. Les livres sont réduits à une déclaration de mode, on les affiche comme un vêtement chic. Ils peuvent être tellement davantage. Regardons les vêtements et les accessoires de mode affichant des couvertures d'œuvres littéraires sans même qu'on ait à considérer leur contenu comme synonyme de valeur. Il faut aussi noter que les œuvres représentées sur les robes et les sacs à main sont généralement des romans : pas d'essai ni de traités, mais des romans, soit le genre littéraire associé à la consommation féminine selon l'élite. On n'y verra jamais de philosophie. C'est pour les hommes brillants. Qu'on essaie de se convaincre soi-même de notre distinction ou de convaincre les autres de notre intelligence, de notre appartenance à une classe particulière, on efface une portion de notre identité et de la culture dans son sens le plus large au profit du cadre traditionnel de la bonne bibliothèque, du mépris du peuple. Il suffit de s'attarder à la personne dans le

métre qui enfile la jaquette d'un livre prestigieux à son livre sur le point de révéler une partie de son intimité, de ses intérêts.

Les livres doivent entretenir tout autant de relations uniques qu'il y a de personnes dans leur lectorat. Nous n'avons pas à adopter le même rapport que les autres ni à craindre le regard des puissants vis-à-vis de nos livres. Il est tout à fait légitime de revendiquer le droit de ne pas exposer sa bibliothèque à une comparaison à celles des autres. Notre intimité n'a pas à être soumise aux prétentions élitistes. Ce n'est pas parce qu'on affiche du Proust sur une étagère qu'on a pris le temps de le lire. Il ne faut pas tomber dans le même panneau qu'*Infoman*. Même la lecture d'un livre de Stephen Hawking ne fait pas de nous quelqu'un de plus intelligent, mais surtout, un livre de Ricardo n'idiotise pas. Il n'est pas nécessaire de limiter l'étendue de sa culture à celle de la classe dominante. Les bandes dessinées ont leur place à côté des recueils de poésie et des bibelots de toutes sortes.

Le contenu des bibliothèques doit être le reflet d'une culture diverse et non l'outil avec lequel on évalue la valeur d'une personne ou de ses connaissances. Tout ne s'apprend pas que par les livres. Il n'existe pas de bonne bibliothèque.

# Le petit guide de l'étudiant·e en pandémie

*Sara-Maude Bergeron*

**Ami·e·s de classe :** Un mythe.

**Automne 2021 :** La session sera-t-elle en présentiel ? L'espoir de toute une génération.

**Bourrage de crâne en cours asynchrone :** Regarder toutes les capsules préenregistrées en vitesse doublée la veille en se jurant de ne plus jamais le refaire. Le refaire.

**Caméra :** Enfin une vraie raison de mettre un *Post-it* dessus !

**Chat :** En cette période de confinement, ils passent plus de temps devant les caméras que les acteur·ice·s.

**Chat :** Toujours se demander si celui qui a envoyé le message est indifférent·e, en colère ou sarcastique.

**Colocataire ou membre de la famille :** Entre toujours dans la chambre en plein milieu d'un examen.

**Confinement :** Dire « mon mode de vie m'a préparé au confinement » pour blaguer ou dire « je ne sortais pas plus avant ».

**Cours asynchrone :** Empêche les étudiant·e·s de maintenir un rythme constant. Un cours synchrone serait bien mieux.

**Cours synchrone :** Empêche les étudiant·e·s d'aller à leur rythme. Un cours asynchrone serait bien mieux.

**Cours virtuel :** Une chose géniale (vieilli). Une chose horrible.

**Deux cours ou plus la même journée :** Une excellente idée ; non aucune migraine n'est liée à ça.

**Étudiant·e en littérature :** Toujours lui demander ce qu'il ou elle va faire avec ça.

**Examen :** Ce dont Socrate parlait lorsqu'il a dit : « Une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue. »

**Étude :** Toujours suivie d'un examen : il n'y a aucune autre raison d'étudier.

**Frais scolaires :** Moins les étudiant·e·s fréquentent le campus, plus ils sont élevés.

**Interactions entre professeur·e et étudiant·e :** Ne jamais répondre à un·e professeur·e, mais toujours hocher de la tête devant la caméra fermée.

**Matériel requis pour les cours en présentiel :** Un crayon, une gomme à effacer, un stylo, des surligneurs, un cahier de notes, un étui à crayons et un sac.

**Matériel requis pour les cours virtuels :** Un ordinateur ou une tablette avec une caméra, des écouteurs avec un microphone, une surface de travail, une chaise confortable, une pièce séparée, un réseau internet fiable et rapide et une excuse pour sortir la famille ou les colocataires du logement.

**Microphone :** S'allume quand on ne le veut pas, reste fermé quand on le veut.

**Ordinateur :** Ne jamais se dire qu'il ne faut pas qu'il cesse de fonctionner maintenant, cela porte malheur.

**Plan de cours :** Vient toujours avec la même section plagiat. Copier la section plagiat de la page web de l'UdeM dans son plan de cours sans y faire référence constitue-t-il du plagiat ?

**Points de participation :** Ne jamais oser participer et regretter sa note ou oser augmenter sa note et regretter d'avoir participé.

**Problèmes techniques :** Éteindre les caméras aide toujours.

**Professeur·e de cours asynchrone sans vidéo :** Qui ?

**Réseau internet :** Lent pour les réunions Zoom importantes, rapide pour tout ce qui distrait de la réunion Zoom.

**Réunion Zoom :** Jamais on n'aurait cru devoir ranger sa chambre pour un·e professeur·e.

**Semaine de lecture :** Lumière au bout du tunnel. Suivie par un autre tunnel.

**Studium :** Un outil infaillible toujours utilisé au maximum de ses capacités.

**Synchro avant la mise à jour :** Outil mal adapté et compliqué où il est impossible de trouver quoi que ce soit.

**Synchro après la mise à jour :** Après s'être habitué·e à l'ancienne version, il est maintenant impossible de retrouver quoi que ce soit.

**Un jour par semaine en présentiel :** Convient à tout le monde.

**Vie sociale :** Concept archaïque dont le sens a été perdu à jamais.

# C'est comme ça que je disparaissais. Mirion Malle

Marie-Anne Morin

*There's things that I have done*

*You never should ever know*

*[...]*

*And without you, is how I disappear*

*And live my life alone, forever now*

— **My Chemical Romance, *This Is How I Disappear***

Il était une fois moi, allongée sur mon lit simple Ikea, qui vient de découvrir Rodenbach. Bruges-la-Morte imposait un froid supplémentaire dans ma chambre liégeoise. La pluie venait de s'y remettre, encore. Scénographie parfaite pour revivre mes années *emo* du secondaire, à l'époque de mes premières idées suicidaires. Malheureusement pour mon penchant mélancolique, la journée vibrait la joie. Un peu en retard pour mon cours sur la bande dessinée, ça m'obligeait à interrompre l'intrigue symbolique de la « Venise du Nord ».

Au rythme de Caballero & JeanJass ou de Damso<sup>7</sup>, je rejoins d'un pas-plus-que-rapide ma classe sur la BD dans le pavillon rue Place du Vingt-Août. Prof-en-retard, qui ressemble au prototype de la phobie sociale, nous invite à « prendre place s'il vous plaît ».

Les raisons de la Belgique pour mon échange étudiant avaient été hasardeuses. Dans ma lettre de motivation, je m'étais permis cette blague qui pouvait facilement plaire à un doyen d'université<sup>8</sup> : « Ce pays réunit deux de mes grandes nécessités de vie : la BD et le chocolat ». Une fois prise pour l'échange, le visa complété et l'argent ramassé, je m'excitais d'avance des connaissances que j'allais acquérir en terres belges, surtout sur le neuvième art ! Il faut dire que je ne m'attendais pas à un cours de PowerPoint imagé, sans contenu écrit durant cinq mois avec un prof-en-retard qui m'a fait découvrir mon problème de surdité précoce. Durant tout le trimestre, nous avons vu une seule femme dans ses diapos : Claire Bretécher, « première femme à rencontrer un succès » en parlant de sujets à saveur politique. Ah, c'est pas vrai ! Il a aussi parlé de Julie Doucet, « cette célèbre États-Unienne<sup>9</sup> », dont les albums *Dirty Plotte* et *Ciboire de*

---

<sup>7</sup> Pas besoin de m'avertir du sexisme latent de l'artiste, je sais... Nous sommes d'horribles contradictions. Je voulais vivre le rêve belge au maximum et devenir un cliché.

<sup>8</sup> Quelle modestie !

<sup>9</sup> Une simple recherche Google ou la lecture attentive de ses titres nous indiquent qu'elle est bel et bien née au Québec.

*Criss !* sont complètement décadents. Vu que mon budget me serrait déjà la poitrine, je n'avais pas l'opportunité d'acheter des BD pour compenser ce cours décevant, j'ai donc découvert les médiathèques de la ville de Liège. Honte à moi ! Je finis par louer une bande dessinée de Guy Delisle<sup>10</sup> qu'au final je ne lis pas parce que je passe trop de temps au Carré<sup>11</sup>. Cette anecdote exprime bien<sup>12</sup> comment nous avons tendance à nous diriger vers ce que l'on connaît, comme les erasmus-qubécois·e·s<sup>13</sup> que j'ai rencontré·e·s durant mon échange. Iels étaient toujours ensemble, s'ouvraient peu aux autres erasmus, comme une belle gang serrée de *Watatatow* et étrangement, ou pas, c'étaient les seul·e·s à ne pas me saluer.

En expédition à Bruxelles, j'étais à la recherche d'un objet significatif, un souvenir pour mon retour au Québec, ma madeleine de Proust ! En marchant dans le quartier gai, je croise une librairie seconde main et j'y entre. En ressortant, j'avais un exemplaire miniature des *Aventures de Tintin* pour le romantisme de la chose. Je n'ai jamais aimé Tintin. Jusqu'à ma vingtaine, je croyais détester la bande dessinée à cause de Tintin. Autant dire que le romantisme de la chose avait avalé mon discernement. J'étais devenue un cliché qui lit un cliché. Et je n'avais toujours pas trouvé une résolution personnelle au manque de femmes qui m'avait tant choquée dans mon cours.

Les études littéraires nous apprennent à discourir sur les mots, à s'appropriier le langage, mais on fait quoi quand on n'est pas capable de décrire intelligemment une image ? À ce jour, les mots me manquent pour analyser une BD et à ma grande déception je ne les ai pas trouvés en Belgique...

\*\*

J'étais loin de me douter que deux ans après Bruges, Rodenbach, Liège, Bruxelles, ce prof-en-retard, Tintin, les Erasmus, l'amour... la dépression allait m'engloutir.

---

<sup>10</sup> Je saisis l'opportunité de louer des BD qui sont souvent sous réservation au Québec à cause de leur grande popularité.

<sup>11</sup> Endroit digne d'un roman de Patrick Sénécal qui rassemble une vingtaine de bars qui sentent la pisse et la krikik aux cerises.

<sup>12</sup> Quelle modestie !

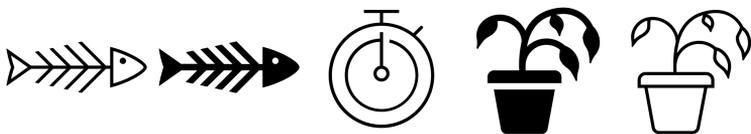
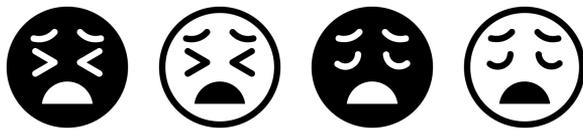
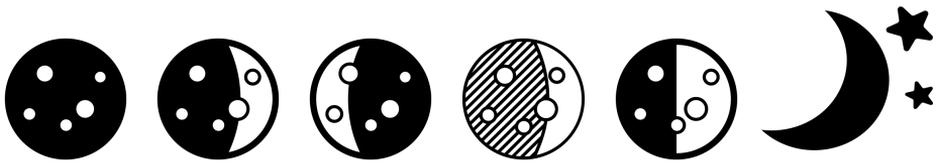
<sup>13</sup> L'étudiant·e universitaire qui participe à un échange en Europe se nomme et se fait nommer Erasmus, d'où le célèbre penseur de la Renaissance. Quelle modestie !



14

---

<sup>14</sup> NDÉ : La version originale de ce texte intégrait des images tirées de *C'est comme ça que je disparaiss*, commentées à l'aide de symboles, afin d'établir un dialogue visuel avec l'œuvre de Mirion Malle.



# Le Manifeste de l'Oralité

*Olivier Manno*

Aucune autorité langagière n'a de pouvoir légitime sur nous.

Nous revendiquons notre oralité.

Parce qu'une langue n'a de sens que si elle est exprimée.

Parce que la leur a été trop longtemps un moyen réducteur d'évaluer nos classes sociales.

Parce que nous sommes déjà trop complexé·e·s par notre langue qui ne leur serait pas assez française.

Laissons tomber leur approche prescriptive et embrassons nos tournures de phrase. Depuis la Conquête, nous n'avons jamais parlé correctement. De *frogs* à ceux dont on ne peut comprendre la prononciation du « beurre », notre langue n'est jamais la bonne. Ouain, pis.

Si c'est pour parler une langue avec des règles construites à machine par une Académie pour pointer du doigt les gens pas éduqués, pour affirmer une domination masculine, pis pour limiter ce qui fait partie de notre culture, nous, on en veut pas. On les a déjà laissé rouler sur notre « r » apico-dental, mais ça s'arrête là. L'égalité des chances devrait pas passer par la maîtrise d'un français standard.

La langue française est belle et nous, on croit pas l'enlaidir. Au contraire. Le génie d'une langue vient des gens qui la parlent. On baisse pas son niveau, on l'élève ! On la multiplie. Il y a pas qu'une seule langue française. Il y a celle d'hier, celle de demain et celle d'aujourd'hui. Avec elle seulement, on en a assez pour tout le monde.

Les bonnes prononciations sont celles qu'on entend et qu'on va donner à lire. Nos mots existent sans avoir à se trouver dans un dictionnaire. Nos règles sont pas des erreurs. Notre langue sera pas policée. Elle doit être partagée, mélangée par ceux qui la parlent.

On nous répète que « Ça ne se dit pas », qu'on parle seulement « québécois », « joual », « franglais ». On est francophones. Humain·e·s avant tout. On partage nos vies pis nos idées bien plus que leurs normes archaïsantes. Qu'iels nous traitent de jovialistes ! Notre français est de tradition orale et il se transforme sous nos langues, d'oreille à oreille et de bouche en bouche jour après jour. On peut-tu employer la particule interrogative qu'on veut ?

Pour que notre voix soit entendue,  
Pour qu'elle soit pas oubliée,  
Pour pas donner une version cheap du réel,  
Pour empêcher l'élite de contrôler nos mots,  
On donnera à lire comme on l'entend.

Que notre expérience dépasse nos individualités. Notre langue se pliera pas à leur norme. Elle résonnera d'autant de façons qu'on a de choses à se dire. Nos accents sont des trésors et les histoires qu'ils cachent en sont les pièces d'or. De patrimoine et de matrimoine, notre langue est démocratique. Notre utilisation supplante leur règle. L'élitisme aura pas raison de nos livres ni de nos voix. On doit s'écrire sans compromis. Notre défaut, c'est l'insécurité linguistique. Faut qu'on ait confiance en nos mots ! En nous.

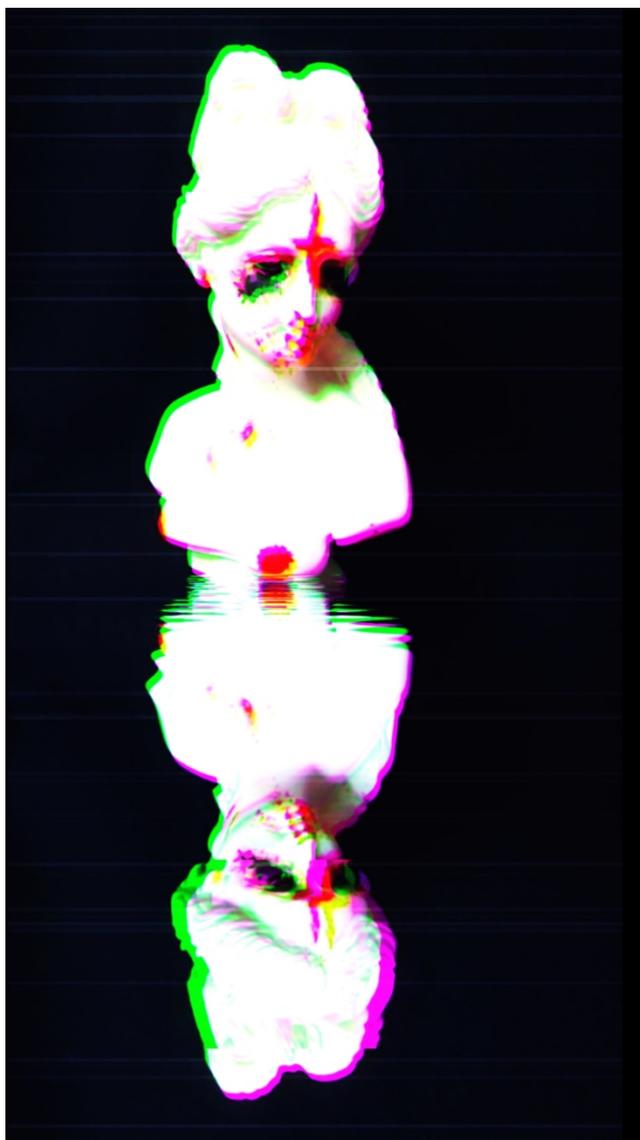
Que notre art soit mimétique et créatif. Reproduire nos échanges autour d'un café, dans le tumulte d'un terminus, dans la plus secrète intimité ou dans le chat d'un live. Arrêter de penser qu'y'a juste leurs normes qui sont compréhensibles ! On peut créer et emprunter nos mots. Ils ont leur place autant par écrit que dans nos vies. On se raconte aussi nos journées en stories et dans la prose d'un texto.

Y disent qu'on a pas de vocabulaire, qu'on est des enfants sans éducation. Y traitent nos t-shirts de gaminets ! Y a-tu plus réducteur ? Y comprennent pas. Nos mots sont modelés par le souffle de nos journées. C'est elleux qui veulent pas les entendre. Qui limitent leur vocabulaire. Le nôtre est sans frontière et demande à être entendu.

Les problèmes d'inégalités méritent beaucoup plus d'attention et d'acharnement que les « si j'aurais ». Une cohésion sociale et nationale vient pas de l'établissement d'une série de règles. Mais d'un dialogue. Parlons-nous en nos mots, aussi nombreux soient-ils.

La langue est toujours parlée avant d'être écrite. Nos discours, nos jasettes et nos textes seront dans notre langue. Dans nos parlers.

## Penser la blessure



# Le manifeste malade

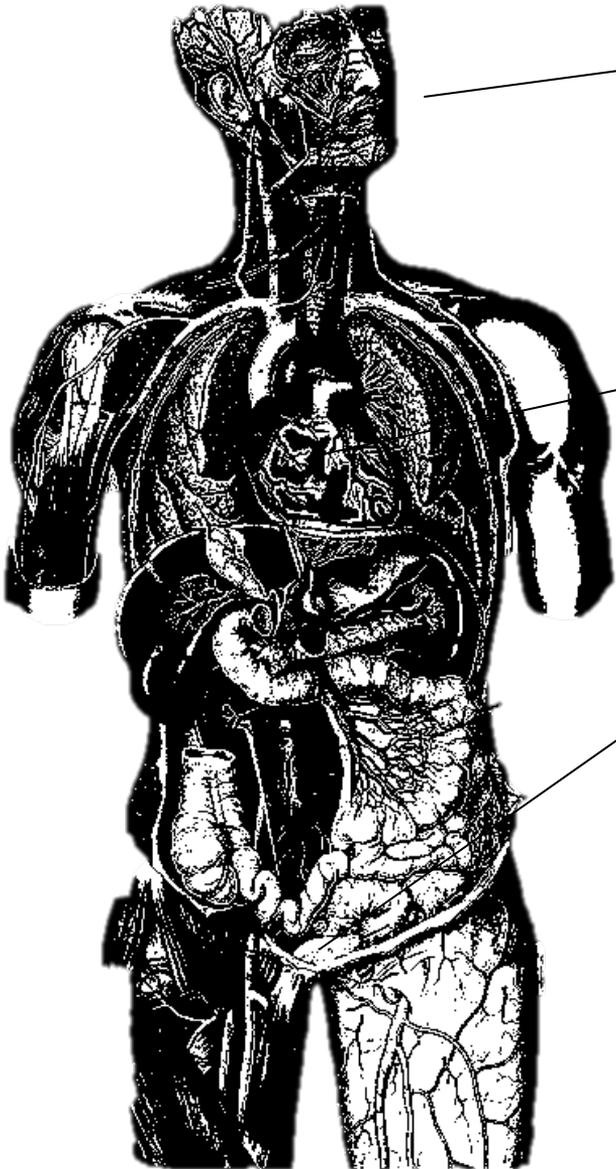
Amélie Fortin

D'ABORD, nous avons été sacs sous vide  
peaux de lettres attachées, collagène italique  
avec le sceau officiel :  
best before forty

Je suis charismatique (*sic*)  
avoir essayé (*bis*)

de sortir de ma tête de mon lit  
choisir le simple pour sa petitesse rassurante  
qui contient (plein d'affaires déplacées)  
comme la mère ou le chalet que j'aurai pas  
se dandiner – mimésis chronique  
aucun problème jamais  
le lundi : treize heures  
choses partagées restent secrètes  
sauf suicide

PAR LA SUITE, nous avons compris  
la logique de l'offre et la demande  
dans la salle d'attente – le *bean bag*  
le ridicule de se penser seul·e  
à ruminer/ressasser/plaindre/médire/  
se haïr  
alors que les thérapeutes (*bis*)  
pullulent l'omniscience  
qui reçoit les prières (?)



À l'image du néant

CHAIR MALADE, refusons

Que l'entière de sa personne intime, mes traumas, nos malaises

les flashes

qui s'échappent

appartiennent à une autorité autre que nous-mêmes

CHAIR MALADE refusons que la validité ne tienne qu'à l'expertise d'une classe privilégiée instruite par agave contingenté du complexe de réussite, réjection, de notre validité objet confidentiel la confesse les bouches cousues des proches

CHAIR MALADE sommes de l'espace public, nous sommes aimables, embauchables

Nous sommes la norme — celle qui affectera huit adultes sur dix, de son vivant.

Nous sommes

une dis·simulation éparpillé·e·s par·tout nos membres  
qui lâchent la honte l'échappent, nous sommes en taille  
et n'endosserons plus cet air de contention

cette formule donnée des cieux ; la définition du monde en une semaine

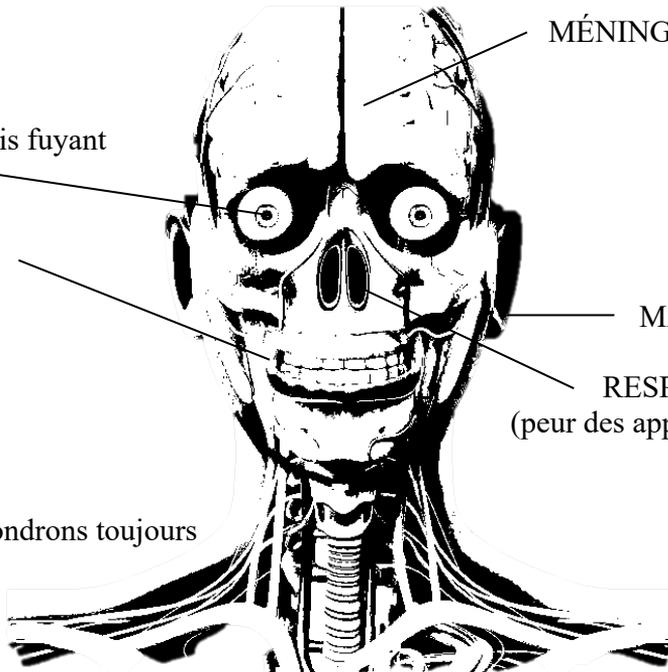
CHAIR MALADE, nos angoisses, nos délires, nos troubles, nos hallucinations, désillusions, mutilations, nos dépendances, notre crainte du rejet, de l'amour, notre manque d'amour propre, notre mauvaise alimentation, nos sentiments démesurés, incapables, grandioses, sont d'une banalité que nous revendiquons, porterons en guise de politesse, néomimique accueillante plus salvatrice que l'habituel  
fake smile

REGARD fixe, mais fuyant  
plutôt absent

RIRE NERVEUX  
(trop)

ET PUIS nous répondrons toujours  
Bras ouverts

Ça va mal.



MÉNINGES sans concentration  
idées sordides  
incessantes

MANQUE D'ÉCOUTE.

RESPIRATION inexistante  
(peur des applications qui inspirent

expirent)

# Essai d'une dépressive ou Comment nous survivre

Marie-Anne Morin

## *A Correction*

*Cats walk on little cat feet  
and fogs walk on little fog feet,  
Carl.*

— **Richard Brautigan**

\*\*

*Le long des peupliers impairs  
Combien de fois suis-je passé !  
Tous tes voisins me connaissaient,  
Il n'y a que toi qui m'ignorais*

— **Mihai Eminescu**

\*\*

What are the leaves saying? *you ask.*

*I am not allowed to repeat it.*

*There are rules about this.*

[...]

*They are girls. Green girls.*

*Death and life is their daily work.*

*Death seams up and down the leaf.*

*I call the leaves my death girls.*

*The death girls turn at the raggedy edge*

*and swim another length down the veins*

*to the raggedy heart.*

— **Anne Sexton**

Je me fais penser au livre de Kenzaburō Ōe que je ne connaissais pas avant maintenant. Une recherche Google pour comprendre que mon titre n'est pas pris par quelqu'un·e d'autre ou d'une merde que Guillaume Musso aurait déjà écrit, et bien non j'ai simplement lu la meilleure question de tous les temps, celle qui aurait fait blanchir d'incapacité n'importe quel philosophe de la Grèce

Antique. Je n'ai pas envie de féminiser ce métier parce que je sais très bien que n'importe quel philosophe grec qui vous vient en tête est masculin et que c'est triste et que je ne peux rien y faire et... donc, pour en revenir au titre de Kenzaburō Ōe ou plutôt à la question de Kenzaburō Ōe : *Dites-nous comment survivre à notre folie*. Je ne sais pas. Comment trouver meilleure question à se poser après celle-ci. Voici donc mon dernier travail en littératures de langue française. Je ne sais pas s'il sera dépourvu de fautes, de contenu critique ou, bien simplement, de pertinence. On m'a souvent reproché mon hermétisme ou mes références bancales. Ce n'est pas de ma faute si mes blagues passent mieux en présentiel ; dans les textes, ou sur Zoom, elles dérangent. Parfois, on doute sérieusement qu'il s'agisse bien de blagounettes. Et me voilà repartie avec cette anxiété sociale qui me guette depuis le coin de mon salon. Ce qui est vrai, c'est que pour cet essai final, pour ce dernier texte en littérature, en création, je ne sais pas quoi faire. Rien de viscéral ne m'occupe. Aucune revendication ne m'habite. Je suis comme ma sérotonine : à un point mort. Ça non plus ce n'est pas si vrai, mon point mort était l'automne dernier. Quand le baseball et les antidépresseurs habitaient mes soirées. J'ai longtemps eu trop de choses à dire, râler de la merde était une spécialité. Avec la dépression, moins de mots. En ce moment, écrire est un peu un retour en arrière. Une bénite, une sainte bénite d'introspection.

Je n'ai jamais eu de gêne à m'avouer dépressive. J'en parle trop, comme d'une bonne excuse, comme d'un chalet d'été. La plupart du temps ça fige le monde, ça passe dans l'beurre, ça coupe sec la gorgée. La vérité est que nous ne sommes pas dans les frères Scott et que l'amour du basket-ball ne va pas me sauver.

Mais regarder une équipe de baseball entièrement composée de jeunes femmes de 16 ans littéralement clancher une équipe de p'tits gars (parce qu'ils ont la croissance lente) au parc Beaubien en fumant des topes, ça l'aide. En criant « *good eye* », je me sentais aller mieux. Mais ce n'était pas tout à fait ça.

La vérité s'amuse à me jouer des tours, des crises de tours, la vérité est que je déteste tous les avions qui passent dans le corridor au-dessus de mon appartement. Je ne sais pas quand je serai guérie complètement. Pendant ce temps-là, ben des affaires terribles arrivent, mais je me sens comme un canard à qui ça glisse sur le duvet. Même les mots cachés m'épuisent et me démoralisent. Faudrait voir les dernières catégories du cahier que j'ai acheté au Dollarama : pandémie, Hydro-Québec, désinvolture, mathématiques, etc. *What the fuck* pour vrai ! La réalité est que les mots sauvent les gens, même si nous avons tendance parfois à croire que certains sont morts d'eux. Parce que personne n'a répondu à

la question de Kenzaburō Ōe : *Dites-nous comment survivre à notre folie ?* Parce que peu importe ce que tu avoues à ton psychologue, la terreur, la destruction-suicide, ne nous est absente que rarement.

La vérité c'est qu'il n'y a personne qui va te dire que tu utilises mal ta sauce hoisin. C'est vrai, personne ! Iels seront tou·te·s là à t'épier du coin de ta cuisine psychique et à se moquer de toi doucement avec l'œil gris. Et là, tu vas te méfier, te questionner : Est-ce que d'la hoisin c'est une sauce précuisson ou postcuisson ?

La dépression n'évolue pas comme tu le souhaiterais, elle ne s'immobilise pas, elle ne finit pas selon les règles. Plusieurs se suicident, iels souhaitent peut-être contrôler leur moment de grâce ? Celui qu'iels attendent depuis longtemps. Le moment où la disparition quittera leur chambre. La musique de mon anxiété de performance m'a sifflé un jour que si je voulais je pouvais, que je serais la première femme à me sortir de la dépression en moins de cinq mois. Un record Guinness. C'est qui ça, Guinness... La bière ou ben le gars du record Guinness sont-ils cousins ? Je ne peux féminiser ce dernier nom, c'est impossible que deux femmes de même famille atteignent un si brillant futur et que c'est triste et que je ne peux rien y faire et que je ne sais plus quoi vous dire. Et me voilà perdue pour vingt minutes dans des pages Wikipédia inutiles qui ne prouveront pas mon point. Quel est mon point au fait ? Aucun point ne se prouve de nos jours, ils s'imposent féroce­ment et moi je me sens seule, au milieu des voix qui s'écorchent, et moi je suis encore le canard du début. Je vous le dis ! Des choses terribles arrivent et moi je m'exclus du discours. La dernière fois que j'ai voulu m'inscrire dans le langage, je ne savais plus. Tout devenait choses, trucs, bidules, pinouches... c'était quand Georges Floyd.

Entendre encore son nom me traumatise et l'écrire me *buzz* ben raide. Longtemps je me suis obstinée avec mon ex-amoureux que ce n'était pas sa faute si j'avais une dépression, que notre relation à distance et ses répercussions n'en étaient pas la cause. Plusieurs vous diront que tu ne peux fixer le début exact d'une grossesse d'un squelette d'il y a 600 ans ni celui de ta dépression. Et moi, sans être franchement exceptionnelle, je sais. C'était le 25 mai 2020. Je ne sais pas si la vidéo de 8 minutes 46 secondes<sup>15</sup> a été le déclencheur, mais en fait j'en suis presque certaine.

---

<sup>15</sup> Je tiens à préciser ma méthodologie qui prouve mon angoisse et démontre notre choc collectif face aux images de la mort de Georges Floyd. J'ai dû aller sur la page Wikipédia de Dave Chappelle pour voir la référence temporelle qu'il avait utilisé dans son célèbre *special* qu'il avait fait en juin suivant la tragédie et qu'il a publié sur YouTube.

Donc, vous voyez maintenant de quelle ampleur ce texte se broie dans lui-même. Ma syntaxe vous agace ? Continuez, elle persistera. Parce que je suis complètement défoncée sur le *Lemon Haze* un mercredi à la veille d'une trentaine qui n'est pas encore la mienne. Que je ne suis qu'une *looseure*. Et que je me fais cuire une bavette du veau de mon père à trois heures de l'après-midi. Et que je suis nulle et que je suis ridicule.

*Non que tu sois abondance et que tu attires la joie et things keep getting better and better et les pensées négatives envers moi-même n'ont pas leur place dans ma vie et I find gratitude for everything in life, big or small.*<sup>16</sup>

Et que ce steak est bon et que je ferme les yeux pour savourer chaque bouchée pleinement parce que l'on se rappelle : je suis défoncée, mais bien. Et quand la dépression se lèvera de moi ? Je ne sais pas, je mange. Cela me rappelle que la plupart de mes ami·e·s sont véganes, végétalien·ne·s ou bien « juste pas des mangeur·euse·s de viande » ! Et que je me sens mal et pas du tout à la fois. Et que je redeviens ce canard. Cela me rappelle que j'ai aussi une boulimie nerveuse qui s'est empirée avec la dépression et maintenant, j'ai un double menton. Et nous sommes dans le maintenant. Et que j'ai envie de me parler seule ou peut-être de parler à ce voisin, Gérald-à-la-queue-de-cheval, que je vois par la fenêtre de ma cuisine. Peut-être que la vie se console à travers ces fenêtres. Ce Gérald-à-la-queue-de-cheval se sentirait-il à l'aise de me jaser ça ? Sûrement que je lui ferais une fleur. Où irions-nous avec toutes ces conversations ? Probablement pas plus loin qu'un film de Godard, de Stéphane Lafleur ou bien de... Et puis là je me demande si Gérald-à-la-queue-de-cheval a voté oui au premier référendum et non au deuxième, si son « avis avait changé » ? Et je me demande, si pour sa femme Isabelle-à-la-teinture-plus-que-due, le contraire s'était produit. Mais mon regard est finalement attiré vers ce gars étrange dans la ruelle qui me sépare d'un building communiste. Il a fallu que je me torde la cheville pour que je passe pour la première fois dans la ruelle du bloc. Celui qui est comme un fin mélange entre le motel voyageur de Saint-Georges-de-Beauce avant les rénovations et un appartement de l'ex-URSS. Cela me fait penser que lorsque j'avais 19 ans j'ai loué une chambre de motel avec mes amies et nous étions beaucoup trop maquillées et nous voulions célébrer le Nouvel An et que nous ne voulions pas retourner à la maison le soir même, après la sortie des bars,

---

<sup>16</sup> Provenant d'une des mille notifications de mon application *I am*.

« un peu saoules », et que nos parents allaient nous disputer. Mais nous avons fini par revenir dans nos villes de pauvres parce que je vomissais tout le gaz d'avion que j'avais bu et me dégoûtais, mais quand les amies rient, nous sommes au bon endroit. Parce que c'était le mythe beauceron. Une jeune fille trop maquillée pouvait péter la balloune et avoir la meilleure soirée de sa vie.

Et donc voici. Mais avant...je suis désolée de toujours commencer mes phrases par Et, c'est parce que, quand j'étais au primaire, j'ai vécu le traumatisme le plus insignifiant de ma jeunesse : ma prof de première année nous avait dit que nous ne pouvions J.A.M.A.I.S. utiliser le *Et* pour débiter une phrase. C'était interdit. Et moi je ne comprenais pas, vous voyez ? Et aujourd'hui DMX est mort et moi je parle d'un traumatisme risible, de mon steak *fancy* et de ma souffrance qui ne se compare pas...

Et qu'est-ce que j'en retire de ce baccalauréat qui est presque fini, qui ne me perche vers rien ? Pour ce dernier essai final dans le cadre de ce cours sur la critique, je n'ai eu que des bribes d'idées, comme celle de faire un collage de toutes les plus belles choses que j'ai produites et dont je suis fière. De l'analyse textuelle à un commentaire critique, au devoir de grammaire ou du cours de création ; extirper toutes les p'tites beautés que j'ai su créer. Parce que ça serait important pour mon cheminement de fille dépressive. Mais selon les règles de l'université concernant le plagiat : je ne peux réutiliser des mots qui étaient d'un autre travail dans un postérieur à celui-ci (OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA, JE PARAPHRASE ICI) ! Suis-je Hélène Boudreau ? Devrais-je montrer mes plus beaux atouts pour revaloriser mes études ? Devrions-nous affronter l'institution ?

\*\*

Un jour dans un cours qui se nommait *Écriture et nouveaux médias*, nous avons traduit un texte quelconque sur Google traduction, c'était bien. Je vais le refaire dans le maintenant avec un texte que j'invente ici :

Les douches froides en Patagonie : l'idylle des vaincus  
siroter des plantes au vitamix  
puisque réciter des vers c'est tout ce qu'il me reste

\*\*

La douche en Patagonie, l'idylle de la plante vitamix vaincue en sirotant *depuis que la prononciation des vers m'a été laissée.*

\*\*

*Il y avait une agitation en Patagonie*, et l'usine de vitamines n'a pas réussi à absorber lorsque la prononciation de l'Idyl Worm m'a été laissée.

\*\*

Il y a eu une rébellion en Patagonie et *le reste de l'usine de vitamines m'a absorbé* et n'a pas prononcé Idyll Worm.

\*\*

Il y a eu un soulèvement en Patagonie et le reste des usines de vitamines m'a absorbée et *Idyll Worm n'a pas parlé.*

\*\*

*Il y a le chaos en Patagonie* et dans d'autres communautés de vitamines qui m'emmène avec idylle vers, sans parler.

\*\*

Il y avait le chaos en Patagonie et dans d'autres régions vitaminiques qui *m'ont affectée, moi et les vers, sans parler.*

\*\*

*Le patagonien n'a pas de base d'images qui sont le mausolée, le champ de l'empereur.*

\*\*

*Depuis que la prononciation des vers m'a été laissée : il y avait une agitation en Patagonie, le reste de l'usine de vitamines m'a absorbée et n'a pas prononcé Idyll Worm. Idyll Worm n'a pas parlé. Il y a le chaos en Patagonie et qui m'a affectée, moi et les vers, sans parler. Le patagonien n'a pas de base d'images : le mausolée, le champ de l'empereur.*

La gradation du chaos patagonien sublime le texte. Les roches vont nous survivre comme le mausolée d'Halicarnasse. Qu'elles soient travaillées ou brutes, elles nous survivent. Elles sont survivance, les roches. Et que dire du champ de l'empereur et de son absence de banque d'images dans des villages remplis de vitamines. Mais qui est Idyll Worm ?

\*\*

J'ai péché la corde à linge, j'ai voulu jouer trop fort avec elle et mes jambes ne sont que de longues pâtes al dente. J'imité les ruches et j'attends solennellement la confiture des arbres. Que la confiture se tartine sur moi, sur mon corps que j'aime, car je finis toujours par me demander quel est le plus beau verbe de la langue française.

Puis toute la culture à la rescousse de ma dépression et les maquillages qui fondent sous les projecteurs et les derrières de caméras bien sales qui font tousser n'importe qui surtout ceux qui écoutent très fort de la bossa nova les soirs de canicule dans des appartements de pauvres. Les pauvres, c'est moi.

Malgré le transfuge de classe, les billets d'avion, les diplômes, les dettes d'études, le plus important est que ça nous prend cinq minutes minimalement, à ma grand-mère et à moi, avant de nous comprendre. Un jour elle m'a dit avoir repris sa douzième année deux fois même si elle avait tout compris, simplement pour étirer un peu son temps. Pour gagner quelques mots de plus. Elle voulait devenir professeuse. Elle aurait été drôle parce qu'elle exagère toujours, un peu comme moi, comme nous, les histoires sont meilleures ainsi. Et elle est la treizième enfant d'une famille de treize. Elle a fait une fausse couche d'une personne qui aurait pu s'appeler Stéphane ou Stéphanie. Quand j'étais jeune, je devais aller à l'église tous les dimanches et/ou les vendredis ou les mercredis ou du moins deux fois par semaine. Si nous refusions, moi et mon frère, elle nous faisait sentir mal, très mal. Et je ne sais plus quoi faire de ma vie maintenant, elle semble tournée de tous les côtés et je sens que le vent m'absorbe.

\*\*

**rêverie (sans nom 2)**  
**ou**  
**effet secondaire d'effexor**

j'étais une jeune promise à un quadriplégique juif

*(moi = catholique)*

plusieurs quartiers bien définis hantaient la population  
des murs, des remparts, des enclaves, des rochers immenses

la religion délimitait nos vies

donc, les parents de — appelons-le jacob — voulaient à tout prix freiner le mariage, mais jacob voulait me donner son héritage puisqu'il se savait mourant  
*(et il avait sûrement pitié de moi)*

ainsi, j'héritais de son nom, de son argent et de sa religion qui me permettrait d'aller dans la majorité des enceintes de la ville.

me mariant dans la palestine de mon école primaire, jacob meurt peu de temps après la cérémonie

ses parents furieux me poursuivent et réussissent à m'affliger de la pire  
malédiction de cet univers dystopique

iels me mettent enceinte

je fuis par télétransportation et deviens nounou dans une famille où le mari me  
prend pour amante  
nous nous télétransportons en nous appuyant fort, l'un et l'autre, sur l'avant-  
bras

je m'exile vers l'actuelle Russie  
en laissant des traces de lumières mauves et vertes derrière moi.

\*\*

Le marché aux puces des objets culturels qui me sauvent la vie

- Les boîtes à livres
- Les mots cachés
- Les jokes de suicides
- Les voisins
- Les *podcasts*
- Les *book tubes*
- Les éditions bilingues
- Les séries : *Legendary*, *Normal People*, *RuPaul*, *Bojack Horseman*, *Girls*, *Schitt's Creek*...
- Les thés nordiques
- Toutes les *playlists* contenant du Lana Del Rey, la chanson *Texas Sun*, ou l'intro de The xx
- Les nouveaux albums de tap de Caballero et JeanJass
- Les films de Wes Anderson
- La trilogie de *Before* de Linklater
- Les vidéos de loutres qui se lavent ou qui ouvrent des oursins à l'aide d'une roche, mes deux plus grandes passions réunies.
- Les poèmes de Maude Veilleux
- Les meilleurs romans de Jacques Poulin
- Les livres audio
- Les livres de Simenon
- Rodenbach, tout Rodenbach
- Le tarot

# La faim du tyran

Camille St-Germain

*J'ai écrit ce texte dans le but de mieux cerner et dépeindre la réalité de ceux qui vivent avec un trouble alimentaire. À travers cette courte nouvelle, j'ai tenté d'imaginer mon propre trouble alimentaire prendre de l'ampleur si je le laissais me contrôler, au lieu de l'inverse. En rédigeant cette histoire qui ne m'appartient pas, mais qui rejoindra forcément certaines personnes, j'espère pouvoir montrer comment la maladie peut parfois être insidieuse et très sournoise, et peut demeurer invisible aux proches de la victime. Par-dessus tout, je souhaite montrer comment les standards de beauté, la culture des diètes et les normes sociales poussent une grande partie de la population à développer de mauvaises habitudes alimentaires, sans même s'en rendre compte, puisque se restreindre a été normalisé.*

En entrant dans ma chambre, il m'attend déjà. Couché à plat ventre sur mon lit, il fixe son écran de cellulaire. Je m'assois fébrilement au bout du matelas, et attends qu'il s'adresse à moi. À nous regarder, lui, étendu de tout son long, et moi, me faisant toute petite, on dirait plutôt que c'est sa chambre, et que je ne suis qu'une timide invitée.

As-tu vu sa nouvelle photo sur la plage de Cayo Coco ? Elle a un corps de rêve, on dirait qu'il est fait pour ne porter que des bikinis, s'exclame-t-il en riant. Comment fait-elle pour être aussi mince ? À voir sa silhouette, on croirait qu'elle ne mange rien de la journée ! me dit-il, me portant soudainement attention.

Je me force à rire, ignorant mon ventre qui se tord comme une guenille dont on tente de retirer l'eau.

Peut-être a-t-elle un métabolisme hyper rapide ? dis-je en haussant les épaules, feignant de ne pas m'y intéresser davantage.

Sûrement plus rapide que le nôtre, me dit-il en me jetant un regard exaspéré, avant de retourner sur Instagram.

Je baisse les yeux, et je remarque qu'à mesure que je serre les poings, mes jointures deviennent toutes blanches. Je les desserre aussitôt et inspire un bon

coup. Je ferme les yeux, et me lance dans la conversation qui risque de nous briser.

L'autre jour, j'ai eu une idée, je débute, prudente. Il ne décolle pas ses yeux de son téléphone. Si je ne le dis pas tout de suite, j'ai peur de ne jamais en être capable.

J'ai pensé que je pourrais en parler, lui dis-je. Cette fois, il détache son regard de son écran pour rencontrer le mien. Son gros visage boursoufflé demeure de glace. Ses tout petits yeux perçants me scrutent, tentant de comprendre où je veux en venir.

Je veux dire, j'aimerais parler de ce que je vis, à mes amis, ma famille... Tu comprends ? lui dis-je.

Ses joues s'empourprent, et je sens la colère monter en lui. Pourquoi voudrais-tu cela ? me crache-t-il.

Je ne sais pas... Je crois que ça me ferait du bien que mes proches soient au courant de cette partie de moi que je leur cache.

Iels n'ont pas besoin de savoir ! me dit-il. Ses traits se sont étirés, et, comme s'il s'en rendait compte en voyant son reflet dans mes yeux, il s'adoucit et tente de sourire.

On vit bien à deux, tu ne trouves pas ? continue-t-il.

Je n'ose pas répondre, ni le regarder. Je tremble de manière incontrôlable, effrayée par l'idée de perdre la bataille, encore une fois. Il se lève brusquement, et me confronte dans toute sa grandeur. Sa silhouette corpulente me place complètement dans l'ombre.

Écoute, je suis bien avec toi, mais des fois, c'est difficile de cacher cet énorme secret, surtout quand ça empiète sur toutes les sphères de ma vie... Si ça se trouve, mes parents ont déjà remarqué que quelque chose n'allait pas, je bredouille.

Il se met à faire les cent pas, comme incapable de contenir sa fébrilité face à ce que je lui dis. Il marche si vite que je peine à suivre le trajet de ses pas, et ne distingue presque plus ses jambes, qui se déplacent à une vitesse ahurissante.

Qu'est-ce qu'iels vont penser de nous ? Iels vont nous juger, c'est certain ! Iels vont nous dire que ce qu'on fait, c'est mal, très mal ! me dit-il, complètement paniqué.

Déjà tout essoufflé, il continue sa course effrénée dans ma chambre.

Si tu dis que c'est mal, pourquoi alors on ne fait rien pour changer ? On ne devrait pas demander de l'aide ? je lui propose, la validité de mon argument

rendant ma voix plus sûre. Mon cœur continue sa vitesse folle, mais cette fois, poussé par l'espoir et la révolte.

Il pince les lèvres, les yeux hagards. Soudain, je remarque que ceux-ci semblent beaucoup trop grands pour son visage tout blême. Ses joues sont plus creuses que je ne l'aurais cru.

Tu fais peur à voir, lui dis-je, en tentant de rire et de ralentir mon rythme cardiaque.

Lorsqu'il vient se planter devant moi, il me semble si frêle et fragile, fragile à un point où je m'imagine le serrer entre mes doigts et le casser aisément, comme une vulgaire brindille.

Tu ne peux pas nous faire ça, me dit-il.

*Nous ?* je lui demande, incrédule.

On vit ensemble depuis si longtemps, on est bien nous deux, on fait une belle équipe ! Je t'ai tellement aidée à devenir une meilleure version de toi-même ! Je veux rester à tes côtés pour continuer de te voir progresser ! Qu'est-ce que je suis, moi, sans toi ? Sa voix sonne comme s'il était désespéré.

Plus je le regarde, plus mon cœur se serre. Ses cuisses, qui avaient l'habitude de se frotter l'une contre l'autre lorsqu'il marchait, semblent maintenant ne plus pouvoir se rejoindre. Ses épaules sont droites et pointues, comme dépourvues de chair. Sa mâchoire, que je n'avais jamais vue avant, se montre très prononcée, aussi tranchante que la lame d'un couteau, donnant un aspect étrange à son visage. À force de l'observer, son corps me donne l'impression d'être étiré et amaigri à son paroxysme, et pouvant se briser à la moindre éraflure.

Mon dieu ! je m'exclame. Je n'avais pas remarqué que toi aussi, tu avais maigri.

Il ignore ma remarque, et vient poser ses toutes petites mains sur mes joues. De grosses larmes viennent se loger au coin de ses yeux. Il sourit malgré tout. Son sourire s'étire, et je me mets à avoir peur que ses lèvres, toutes pâles et sèches, ne se fendent. Mon cœur chavire, j'ai remporté la bataille, me dis-je.

Tu es certaine de ce que tu t'apprêtes à faire ? me demande-t-il, si doucement que les larmes me viennent aussi. J'hésite un instant, comme si le fait d'avoir gagné la guerre m'amenait soudainement à me questionner sur les répercussions de cette victoire tant attendue.

À vrai dire, je n'en sais plus rien... J'ai peur d'avoir l'air faible. J'ai honte de moi. Je murmure la dernière phrase, car ma voix se brise.

Je respire à petit coup, puis me laisse tomber sur le lit, réalisant à l'instant même où mes jambes se dérobent, que moi aussi, je m'étais levée pour faire les cent pas. Je pleure un bon coup, laissant libre cours à toutes les émotions que je gardais en moi : la honte, la culpabilité, le dégoût, l'angoisse, la colère. Peu à peu, je me calme pour enfin retrouver une respiration normale. Je suis vidée, mais sereine. Je sais qu'il y a longtemps que j'aurais dû en parler, parce qu'il est évident qu'on m'aurait aidée. On m'aurait aidée à le faire sortir de ma tête, et à apprendre à ne plus me fier à lui pour devenir une autre version de moi-même, une version qui ne me ressemble plus du tout.

En passant mes mains sur mon corps, je tressaille en sentant mes côtes, qui semblent vouloir sortir de ma poitrine. J'ai l'air d'un monstre, me dis-je. Je mords l'intérieur de mes joues en regardant mes frêles membres, qui semblent si petits, et si fragiles. Mes doigts squelettiques me sautent aux yeux, et je détourne le regard, incapable de m'observer davantage. Je me lève et me force à me contempler une dernière fois dans le miroir. Je remarque, comme pour la première fois, l'immense espace entre mes cuisses, ma mâchoire exagérément sculptée et mes épaules pointues. Puis, mon regard croise le reflet de mes yeux. Je me promets de ne plus jamais me laisser bercer par cette voix insidieuse. Cette voix m'ayant poussée à ne plus manger, à maudire mes courbes, à mentir à mes proches, et à me détester pour ce que j'étais. Cette voix m'ayant fait croire que c'était moi le monstre, et pas lui.

Je quitte la chambre, et laisse crever de faim mon trouble alimentaire.

# Sur l'importance des représentations queers et pourquoi l'idée d'un *manque de voix* queers au Québec est fausse

*Ophélie Dénommée Marchand*

Pendant un certain temps au Québec, la littérature queer était uniquement réservée aux voix d'hommes cis homosexuels et de femmes cis hétérosexuelles. Désormais, le lieu littéraire québécois est, semble-t-il, beaucoup plus diversifié, mais manque toujours de voix. J'ai assisté à des conférences d'auteur·ice·s queers (qui ont le privilège d'être publié·e·s) récemment et il a été convenu par ceux-ci qu'il n'y a pas beaucoup d'auteur·ice·s queers au Québec, et à mon sens cela est faux, ces dernier·ère·s ne sont tout simplement pas connu·e·s. On ne manque pas de voix, on manque d'écoute. C'est une réalité qui trouve principalement son explication par l'ostracisation systémique des personnes queers, et par le fait que les personnes queers ont été délibérément effacées de l'Histoire et de la littérature. En Occident, grâce à l'activisme LGBTQIA2S+, depuis Stonewall en 1969, les identités queers ont pu se tailler une place au sein de la société. Le développement des technologies numériques a beaucoup contribué à la démocratisation de la littérature queer, ainsi que des autres formes d'art, notamment en libérant de contraintes matérielles et économiques : il a rendu possible l'impossible. Le numérique a facilité l'autopublication ainsi que la distribution de masse à faible coût et instantanée, et donc a permis de contourner la censure. On peut aisément deviner que le nouveau programme caquiste de lectures obligatoires pour tou·te·s les étudiant·e·s du primaire et du secondaire ne valorisera pas les œuvres queers, puisque la CAQ est fondamentalement un parti national-identitaire de droite et a affiché son désir de renforcer une identité québécoise par l'entremise de ce projet (sans définir ce qu'elle peut bien être et ce qu'elle représente au juste, cette soi-disant identité québécoise), et que les identités queers sont *de facto* antagonisées par rapport à celle-ci, car elles la mettent en danger.

À mon sens, l'art queer<sup>17</sup> doit être décolonial, puisque la binarité est un instrument du colonialisme cishétéropatriarcal, et ce encore aujourd'hui. Soyons clair·e·s, je ne défends pas l'idée qu'il soit inadmissible d'être binaire et queer,

---

<sup>17</sup> Notez que plusieurs artistes queers refusent l'étiquette d'art queer, et que des artistes non queers se font parfois attribuer cela sans leur accord.

seulement qu'il ne faut pas participer du colonialisme. Le queer implique, selon moi, la subversion directe du modèle cishétéropatriarcal monogame de l'Occident, prescrit par l'Église au XII<sup>e</sup> siècle en Europe, puis répandu par les entreprises colonialistes, et contribue à perturber, voire à renverser, son hégémonie et ses systèmes de valeurs néfastes à l'épanouissement humain et au foisonnement de l'art. Bien que, paradoxalement, une dialectique à l'antipode de cette hégémonie permette de nourrir l'art, ce n'est pas grâce à cette dernière, mais bien en dépit de celle-ci qu'elle doit s'effectuer. C'est essentiellement de cette dynamique qu'a émané le rejet des arts queers tout au long de l'histoire : les arts queers représentent un danger pour l'ordre cishétéropatriarcal, et il faut les étouffer. Combien d'œuvres n'ont jamais vu le jour par les exactions du cishétéropatriarcat, et autres caprices ? Combien d'artistes queers ne pourrais-je jamais découvrir ? Combien ma vie serait-elle différente si, en particulier dans mon enfance, la représentation queer avait été accessible ? Si la queerphobie n'était pas aussi immense ? À y réfléchir, j'en ai le vertige. Je dois dire que l'absence de voix de femmes cis dans les représentations a aussi contribué à la difficulté d'explorer mon identité en tant que femme trans non-binaire.

Les réalités touchant les arts queers partagent beaucoup de similarités avec l'effacement des femmes de l'histoire de l'art (et de l'Histoire). Les personnes cisgenres, et le plus souvent hétéros, croient que leurs opinions sur les enjeux queers sont primordiales et consubstantielles, au même titre que les hommes croient que leurs opinions sur les enjeux des femmes sont primordiales et consubstantielles (par exemple, sur le droit à l'avortement). Toutes sortes de croyances irrationnelles de la part des hommes pouvaient justifier de silencier toutes les femmes. On observe le même rapport de pouvoir de la part des cishétéros sur les queers. Par exemple, il y a la croyance irrationnelle que « s'il y a des gays à la télé, mon enfant va devenir gay, alors on ne veut pas de gays à la télé », posant ainsi l'homosexualité comme négative, indésirable, contagieuse et justifiant l'interdiction de sa représentation, et, de plus, l'idée rageuse que « les gays nous imposent leur sexualité ». Et la cishétéronormativité, n'est-elle pas imposée aux personnes queers, à tout le monde, elle ? C'est un processus similaire qui a été appliqué aux œuvres des femmes et aux œuvres queers pour les censurer à travers l'histoire par les institutions qui détiennent l'autorité, tant par l'Église que l'État ou d'autres instances. Puisque les personnes queers ont été ostracisées de la vie sociale (et c'est toujours le cas), et n'ont que difficilement disposé des ressources pour poser leurs existences comme légitimes, il a été rendu impossible pour les arts explicitement queers de foisonner. Il est ainsi nécessaire

d'effectuer des relectures queers d'œuvres qui n'ont pas été reconnues en tant que telles, car il aura fallu aux artistes dissimuler leur queeritude.

Heureusement, se dissimuler n'est plus vraiment nécessaire, car les artistes queers ont dorénavant une panoplie de ressources s'offrant à elleux pour publier et faire valoir leur art en dehors des institutions. Malheureusement, l'art queer est toujours marginalisé et négligé de toute part. Il me semble que toute œuvre queer mérite plus d'attention, et je préférerais ne pas devoir choisir une œuvre ou un·e artiste au-delà d'un·e autre, comme ce serait injuste pour celles qui sont innommables et introuvables, et donnerait inévitablement une fausse idée de ce qu'est la littérature queer et la queeritude. Puisque les·es écrivain·e·s queer qui sont publié·e·s le sont très souvent car iels correspondent aux attentes cishétéronormatives de ce que devrait être la bonne queeritude, je refuse d'énumérer des œuvres queers accessibles, comme il est d'usage de le faire dans une entreprise qui a pour objectif de repenser les corpus.

# Entre Rilke et moi : la transitude occultée ou Plaidoyer pour des (re)lectures trans- affirmatives

*Ophélie Dénommée Marchand*

*Traumavertissement : contenu sensible pouvant déclencher des réactions indésirables relatives à l'idéation suicidaire, transphobie, dysphorie, meurtre, usage de drogues, maltraitance, automutilation, et potentiellement plus.*

*Les cahiers de Malte Laurids Brigge* est acclamé par la critique comme l'une des plus grandes œuvres littéraires du XX<sup>e</sup> siècle. Je ne peux m'empêcher de remarquer que la critique ne fait jamais mention de l'identité de genre de le·a personnage-narrateur·rice, qui se présente sous le nom de Sophie dans le roman, ce qui me porte à me questionner sur l'appréciation juste et véritable tant de l'œuvre que de Rilke. Bien évidemment, on ne peut parler de Rilke qu'en des termes valéryens, et donc de l'idée qu'on peut se faire de Rilke grâce à ce dont on a accès d'ellui, et non pas de Rilke ellui-même. Je me suis rendue compte en écrivant cet essai que j'éprouve un grand malaise à me référer à Rilke au masculin, et je considère préférable d'utiliser une écriture inclusive permettant de montrer l'ambiguïté dans le genre suggérée par l'auteur·rice<sup>18</sup> afin de respecter cette impossibilité de savoir comment iel aurait voulu qu'on se réfère à ellui, et incidemment à son·sa personnage-narrateur·rice. Je me donne donc cette autorité en tant que personne transféminine et non-binaire (iel/elle — accords féminins de préférence, neutres ou inclusifs), j'ai par ailleurs demandé à une autre personne trans et non-binaire, Ash Paré (iel — accords neutres de préférence ou inclusifs), expert·e des questions qui touchent à la langue française neutre et inclusive au parlé et à l'écrit, si ce choix pouvait convenir, et j'ai reçu son approbation. J'ai de Rilke lu toute sa prose, sa poésie, ainsi qu'une bonne partie de ses correspondances publiées et traduites en français. Comme je ne suis ni

---

<sup>18</sup> Il faut savoir que le langage genré ne reflète pas forcément l'identité de genre, comme la présentation de genre ne correspond pas forcément à l'identité de genre. Je suis une personne non-binaire et j'utilise le féminin, issu de la tradition binaire cissexiste, même si je ne suis pas une femme trans binaire. Une personne cisgenre peut aussi très bien utiliser d'autres pronoms et accords que ceux de la tradition cissexiste (par exemple une femme cis qui utilise le pronom il ou un homme cis qui utilise elle, voire même des néopronoms). Ce n'est pas réservé aux personnes trans.

germanophone, ni férue de culture autrichienne et allemande au XX<sup>e</sup> siècle, j'ai dû lire *Les cahiers* dans une traduction française, et il est inévitable que des nuances textuelles et culturelles m'échappent. La traduction sur laquelle je base mon étude est celle de Maurice Betz, pour aucune raison particulière outre que c'est la seule à ma disposition actuellement, il y a donc peut-être de meilleures traductions (en particulier pour le passage qui constitue le point central de mon essai, celui des épisodes de Sophie).

Puisque le roman est largement considéré comme une autobiographie par la critique, il faut se questionner sur le rapport de Rilke à cet effet. Il convient de parler en l'occurrence d'une véritable occultation de cet aspect de l'œuvre, et donc de l'auteur·rice. Est-il possible que Rilke, ellui-même, soit une personne trans ? On peut se permettre de le figurer, mais pas d'en proposer une affirmation hors de tout doute, car il n'existe aucun modèle permettant de déterminer avec certitude si une personne est trans ou non.

Iel est effectivement un·e individu·e marginal·e qui ne correspond pas aux codes de la masculinité typiques de l'époque et iel éprouve un mal-être profond difficile à exprimer, et ce de manière consciente. Rilke, en 1897, alors âgé·e de 22 ans, a changé son prénom donné à la naissance de René pour Rainer, un prénom et un choix évoquant la renaissance de soi. Dans ses *Lettres à une amie vénitienne*, on découvre Rilke qui s'investit dans un amour romantique et asexuel. On retrouve ainsi une multitude d'éléments fondamentaux qui sont communs aux profils transidentitaires. C'est là une facette de l'auteur·rice qui est évidente si on connaît assez bien ses écrits ainsi que sa vie. Dans le roman, le·a personnage-narrateur·rice dit :

Nous nous rappelâmes qu'il y avait eu un temps où maman désirait que je fusse une petite fille et non pas ce garçon que, mon Dieu, oui, il fallait bien que je fusse. J'avais deviné cela, je ne sais plus comment, et j'avais eu la pensée de frapper quelquefois l'après-midi à la porte de maman. Quand elle demandait alors qui était là, j'étais tout heureux de répondre du dehors : « Sophie », d'une voix que j'amenuisais si bien qu'elle me chatouillait la gorge. Et lorsque j'entrais ensuite (dans mon petit vêtement d'intérieur aux manches relevées qui semblait presque un déshabillé de fillette), j'étais tout simplement Sophie, la petite Sophie de maman qui s'occupait dans le ménage et à laquelle sa maman devait tresser une natte pour qu'il n'y eût pas surtout de confusion avec le vilain Malte, si jamais il revenait. Cela n'était du reste nullement désirable ; il plaisait autant à maman qu'à Sophie que Malte fût absent, et leurs conversations — que Sophie poursuivait toujours de la même voix aiguë — consistaient surtout en énumérations des méfaits de Malte dont ils se plaignaient. « Ah oui, ce Malte », soupirait maman. Et Sophie ne tarissait pas sur la méchanceté des garçons, comme si elle en avait connu un tas. « Je voudrais bien savoir ce qu'est devenue Sophie », disait alors tout à coup maman au milieu de ces souvenirs. Et là-dessus

sans doute Malte ne pouvait pas la renseigner. Mais lorsque maman présumait que certainement Sophie devait être morte, il la contredisait avec entêtement et la conjurait de ne pas croire cela, bien qu'il ne fût nullement capable de prouver le contraire. (p. 90-91)

D'emblée, c'est un désir de la mère qui est mis de l'avant, or l'idée d'être Sophie vient de son propre gré, et n'a aucune péjorativité, iel y prend grand plaisir. Mais l'obligation d'être garçon prime, « ce garçon que, mon Dieu, oui, il fallait bien que je fusse ». Ce « mon Dieu » participe d'une mise en évidence de la binarité cis-normative imposée par l'Église et le récit biblique d'Adam et Ève, Rilke n'était pas croyant·e. C'est Malte qui est alors vu d'un mauvais œil, le « vilain Malte », et toute la « méchanceté des garçons », regroupant ainsi une idée générale, indésirable, de la masculinité (toxique). Ensuite, iel rassure profusément sa mère que Sophie est toujours bien vivante, bien qu'iel ne soit plus en mesure de le démontrer. Iel parle d'ailleurs de Malte à la troisième personne, comme s'il ne s'agissait pas d'ellui-même. Ce passage suggère en tous points qu'il est davantage préférable d'être Sophie pour le·a personnage-narrateur·rice. Je m'imagine bien qu'avec les années Malte ne pouvait plus amenuiser sa voix ni féminiser ses vêtements, mais qu'iel se considère toujours Sophie au fond, bien qu'iel ne puisse plus l'incarner, puisqu'iel aurait été interprété·e en tant que *crossdresser*.

L'indicible est un élément des plus importants de la poésie rilkéenne. Je ne peux m'empêcher de remarquer maintenant, en tant que femme trans ayant été poussée à ne pas parler de mon désir de devenir femme à cause de l'ostracisation et à me cacher, alors qu'on me prenait pour un garçon dans mes plus jeunes années, autour de sept à douze ans, que l'indicible n'est pas forcément une impossibilité de parler de quelque chose par faute du langage lui-même, mais que l'indicible peut être imposé par les impératifs sociaux. Impératifs sociaux qui peuvent se manifester sous forme de codes genrés, soit de l'hétérocisgenrisme, en l'occurrence. Bien sûr, aujourd'hui nous disposons d'un meilleur appareil langagier pour exprimer les réalités transidentitaires, mais on remarque aisément que même sans ces nouvelles manières de dire les choses il était autrefois possible pour les personnes trans de s'affirmer, avec ou sans langage par les mots.

C'est le cas avec le *crossdressing*, une pratique qui consiste à s'habiller avec les vêtements de l'autre genre que le sien. Il n'est pas étonnant que cette pratique, qui est essentiellement performative et fétichiste (ce ne sont pas tou·te·s les *crossdressers* qui sont fétichistes ou qui *performent*, je ne fais que relever le tabou), soit encore aujourd'hui confondue avec la transitude. Par ce manque de langage, les concepts de *crossdressing* et de transitude étaient réunis en un. Les

femmes trans étaient en même temps des *drag queens* mais le *drag* en tant que tel pouvait également être utilisé par les personnes cis sans distinctions, puisque les mots comme femme trans, personne non-binaire, genderqueer, etc., n'existaient pas. Il faut se rappeler que trans est utilisé dans un contexte qui est purement occidental de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, et que la vision du genre diffère beaucoup au niveau culturel et spatio-temporel. La distinction entre les deux est fort importante car pour nous personnes trans, qui puissions paraître des *crossdressers*, à travers le prisme du *cis gaze*, c'est qui nous sommes vraiment, c'est sérieux, alors que pour une personne pratiquant le *crossdressing*, c'est une mascarade, un jeu. Il en va de même pour le *drag*. C'est un art qui permet à certaines personnes trans de se découvrir et peut s'avérer très *empowering*, mais qui ne touche pas toutes les personnes trans. Le *drag* demeure quand même cis-dominé, et il est trop souvent patriarcal, misogyne, cissexiste, transphobe et putophobe. Ainsi, il est nécessaire pour tou·te·s de se défaire de l'idée que les vêtements sont binaires, soit qu'ils sont exclusivement destinés à un genre ou à un autre. Pour les personnes non-binaires comme moi, il est d'autant plus important de reconnaître que les vêtements n'ont pas de genre.

Dans un même ordre d'idée, pour m'exprimer sans l'usage des mots, car j'écris de la poésie et parfois je ressens le besoin de m'éloigner des mots, j'aime bien faire des maquillages de cloues sur mon propre visage, surtout tristes, et me costumer (voir annexe pour une sélection d'images). Mes designs ne sont jamais prévus à l'avance, lorsque je me maquille en cloune. Ma relation avec cette pratique est fondée sur l'exploration des profondeurs de mon être et une volonté d'exprimer l'indicible. Pour moi, les cloues n'ont pas de genre, et être cloune m'offre la possibilité d'afficher mon for intérieur comme bon me semble, ce qui me procure un grand sentiment de bien-être. Être cloune, c'est aussi me réapproprier la perception que les autres ont de mon apparence physique, une manière efficace de me démener du *cis gaze*. Un inconvénient est que la figure du cloune a des connotations culturelles fort péjoratives qui peuvent être très lourdes à supporter et elle est très souvent utilisée en tant qu'insulte. C'est aussi le cas de la transitude. Or, ce que j'accepte de moi-même ne peut être utilisé contre moi. Je suis trans, et je suis cloune. Voici deux parties de moi qui contribuent à renforcer le sens de mon identité de manière détachée de la perception que les autres en ont.

Rilke, ellui, exprime l'indicible en n'exprimant pas directement ce qu'iel pense, mais en le suggérant plutôt, iel fait de l'art de la suggestion une esthétique de l'indicible. Je suggère que ce qui motive ce choix esthétique, c'est qu'iel est

ainsi autorisé·e à contourner les impératifs sociaux, et même à les critiquer, sans quoi iel n'aurait probablement été ni lu·e ni publié·e. C'est un choix qui permet d'esthétiser le réel et les idées avec une liberté plus ample, au lieu de chercher à dire les choses telles qu'elles sont. Il s'agit de dire ce qu'on ne peut pas dire avec des mots, mais toujours en utilisant des mots. Cela se manifeste surtout, mais pas seulement, du côté de sa poésie. Il importe de noter que Rilke était absolument fasciné·e par les œuvres d'Auguste Rodin, donc par la sculpture, un art sans parole. En donnant à son·sa personnage-narrateur·rice un nom différent du sien, Rilke se prémunit contre les attaques personnelles. C'est un choix permettant un détachement de la perception de soi par les autres, et un détachement de la perception de soi par soi-même, comme ma pratique de cloune. Simultanément, c'est un rattachement à une identité de genre que l'on peut présumer très profonde.

Le récit dans *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* est fragmenté, et l'identité de Malte l'est également, on a ainsi une adéquation entre le fond et la forme du texte :

Aujourd'hui, en écrivant une lettre, j'ai été frappé du fait que je ne suis ici que depuis trois semaines. Trois semaines, ailleurs, à la campagne par exemple, cela semblait un jour, ici ce sont des années. Du reste je ne veux plus écrire de lettres. À quoi bon dire à quelqu'un que je change ? Si je change, je ne suis plus celui que j'étais, et si je suis autre que je n'étais, il est évident que je n'ai plus de relations. Et je ne peux pourtant pas écrire à des étrangers, à des gens qui ne me connaissent pas ! (p. 13)

Cela est manifeste d'une non-concordance entre l'identité profonde, perçue, et des parties du vécu, ce qui implique une forme d'oubli de soi (un soi non désiré), de rejet du passé. Il s'agit là d'une volition déjà articulée par Sophie à l'encontre de Malte. C'est une fragmentation et un ressenti de l'identité que je partage avec Rilke, ou du moins Malte/Sophie. Ayant vécu de nombreux traumatismes à travers ma vie et en refusant de me définir en rapport à cela, ainsi que face au refus de la société de reconnaître mon identité me poussant à la dépersonnalisation, il est préférable pour moi de concevoir mon identité au présent et de manière épisodique plutôt qu'en continu. À la campagne, donc en retrait de la société, Rilke a un rapport au temps qui est plus agréable qu'en ville. Dans le fragment où Malte se remémore ses épisodes en tant que Sophie, c'est aussi en retrait qu'iel était autorisé·e à être Sophie, puisque la société ne l'accepterait pas ainsi.

La figure 6, en annexe à ce document, est l'œuvre qui représente le mieux pour moi mon rapport à cette fragmentation de mon identité, de mon parcours de

vie. Elle date du 21 mars 2020, j'avais donc tout juste commencé mon hormonothérapie. Aucun titre ne pourrait englober ce que l'œuvre recèle de moi. Je n'attribue d'ailleurs jamais de titre à mes maquillages. Veuillez prendre note que l'explication de mon parcours et de l'œuvre ne sont en aucun cas totales. Dès l'âge de sept ans, j'étais déjà très vocale à propos de mon désir d'être une fille, mes parents n'ont pas su répondre à mes besoins, m'ont négligée, réprimandée et rejetée. Mes camarades d'école trouvaient cela ridicule. À dix ans, j'étais suicidaire et je faisais de l'insomnie chronique, c'est toujours le cas aujourd'hui. Je me suis toujours faite intimider à l'école parce que j'étais différente, je ne correspondais pas au modèle de garçon, ni à celui de fille, mais on me traitait quand même comme un garçon. J'avais toujours cette idéation suicidaire de me trancher la gorge pour en finir une bonne fois pour toute mais j'ai tenu bon et je suis heureuse d'être toujours en vie. J'ai quelquefois effleuré ma gorge avec des couteaux très jeune, et taillé d'autres endroits de ma peau, mais toujours de manière à ce que ça ne se voit pas. Elle me revient encore parfois, cette image de moi qui se tranche la gorge, c'est pourquoi j'ai un regard lucide, stoïque, contemplatif dirigé vers la plaie, qui montre ma résilience. Mais je ne veux plus être résiliente et en être glorifiée, je veux que les systèmes changent pour ne plus devoir être aussi résiliente. Tout au long de ma vie mon expérience subjective de la réalité a été invalidée par mes parents, par les thérapeutes, par les travailleuse·s social·e·s, par les enseignant·e·s, bref par tout le monde. À 12 ans, on m'a convoquée à rencontrer la psychologue de mon école secondaire parce que mes notes étaient faibles et je ne faisais pas mes devoirs, par ailleurs je n'avais aucune envie d'exister et je ne possédais pas le langage nécessaire pour exprimer mes émotions et mes besoins et je n'arrivais pas à poser un regard lucide sur le monde par tout l'abus que j'ai subi, alors cette psychologue, à laquelle je devais toujours répondre stupidement et affirmativement, m'a laissée partir en me forçant à dire *oui* au lieu de *ouin* tout le temps et à sourire (*thanks my depression is cured*), et je n'ai pas été jugée digne de recevoir plus d'attention : on m'a laissée tomber. À 15 ans, j'ai écrit une lettre à mes parents, exprimant ma volonté de m'enlever la vie. Iels m'ont emmenée à un centre de crise et m'ont forcée à participer à une séance avec une travailleuse sociale en leur présence, lors de laquelle iels m'ont dénigrée et invalidée davantage, disant que j'avais un toit sur la tête, des vêtements sur le dos et de la nourriture et que je n'avais pas à me plaindre, que je suis une ingrate, que je devrais être heureuse, etc. Je n'aurai pas terminé mon secondaire, jusqu'à ce que je retourne à l'école à 22 ans. J'ai sombré dans les drogues et les fêtes, perdre la tête c'est ce qui m'a gardée en vie

pendant longtemps. À 19 ans, je suis devenue sobre et *hikikomori*. J'ai recommencé, à partir de 22 ans, à sortir et à consommer jusqu'au 5 mars 2020, à 27 ans, le jour où j'ai enfin débuté mon hormonothérapie, et à ce moment-là j'ai pris la décision de me focaliser entièrement sur mon bien-être au long terme, de redevenir sobre. Ces souvenirs sont pour moi très flous et difficiles à parcourir par les traumatismes renfloués par d'autres traumatismes. Bien évidemment, on me prenait toujours pour un garçon, sinon un *femboy*, jusqu'à ce que je fasse mon *coming out* en 2020. La simplicité de la composition, par ses formes, ses thèmes et sa nudité, est réminiscente de la naïveté de l'enfance. Une enfance gâchée, la mienne. Il y a un fort rapport entre le maquillage, le masque, et moi qui est nue sous celui-ci : c'est le lieu de rencontre de deux antipodes. Une moi actuelle, celle du présent, et une moi virtuelle, celle du récit que je me fais de ma vie, en l'occurrence de mon enfance. Du regard que l'une pose sur l'autre, et vice versa. D'habitude, mes cloues tristes ont des larmes, mais j'ai voulu dénoncer notre culture qui ne permet pas aux jeunes garçons, puisque j'ai été élevée en garçon et que j'étais une grande pleurnicharde, ainsi qu'aux hommes de pleurer et d'avoir des émotions, ce qui contribue à la masculinité toxique, et qui a gravement contribué à ma mauvaise compréhension de mon moi. Se référer au moi passé en tant que garçon, c'est d'effacer tout mon bagage, toute ma souffrance d'être trans et d'avoir été (mal)traitée en tant que garçon cis. « Mais on te connaissait comme [morinom], un garçon avant? », me dit-on, pour justifier de me mégenrer ou de me morinommer, Oui, et maintenant on sait que je n'en ai jamais été un, et que ce nom n'a jamais été le mien. D'ailleurs je ne l'ai même pas choisi à la naissance, ce nom, comme mon genre et mon sexe. Il m'a fallu réapprendre à pleurer. Il est typique pour les cloues d'avoir des ronds sur les joues, ce dont j'ai fait fi pour la raison que je n'avais jusqu'alors absolument rien d'une personne heureuse et que ces ronds représentent traditionnellement la gaillardise. Je n'ai pas non plus de sourire ni de grimace, mais un nuage bleu, donc dans la couleur de la binarité associée au genre masculin, à la place des lèvres, pour afficher mon silence obligé, pour ne pas perturber l'ordre social. Le nez mauve, c'est mon rapport abusif avec les drogues, la volition d'échapper au réel éternellement insatisfaisant. À la figure 7, je me donne ces ronds sans même être maquillée en cloue, parce que je me sentais heureuse, à ce moment-là, qui coïncide avec la période où j'ai choisi mon prénom. Il y a une volonté de ma part d'exprimer ce que je peine à exprimer, dans cet art. De ce que j'ai eu peine à exprimer, et peine encore, pour toutes sortes de raisons.

## **La folle maigre**

*(ma réécriture de La fille maigre d'Anne Hébert :  
La fille trans maigre et dysphorique)*

Je suis une folle maigre  
Et j'ai de difformes os.

J'ai pour eux des haines attentives  
Et d'étranges pitiés

Je les cache sans cesse  
Comme de vieux métaux.

Les bijoux — de famille — et les fleurs  
Sont hors de saison.

Un jour je saisirai mon amant·e  
Pour m'en faire une peluche grotesque.

Je me pendrai  
À la place de son cœur absent.

Espace comblé,  
Quel est soudain en toi cet hôte sans fièvre ?

Tu marches  
Tu remues ;  
Chacun de tes gestes  
Pare d'effroi la mort enclose.

Je reçois ton tremblement  
Comme un don.

Et parfois  
En ta poitrine, fixée,

J'entrouvre  
Mes prunelles liquides

Et bougent  
Comme une eau verte  
Des songes bizarres et enfantins.

Il m'arrive de faire des designs purement superficiels, comme aux figures 2 et 3, car je n'y accorde aucune signification propre et ce qui m'a motivée à faire ce maquillage est le plaisir, tout simplement. À la base, c'est le plaisir esthétique pur qui m'a amenée à l'art clounesque, mais surtout le besoin de cacher mon visage endommagé par ma première puberté, par la testostérone. Mon visage je le cache par l'art et la science du maquillage comme des cicatrices, qui me rappellent toujours que personne ne m'a jamais acceptée ni perçue pour qui je suis véritablement, que mes parents m'ont failli par leur transphobie, sans quoi j'aurais eu accès à la puberté dont j'avais besoin pour mon bien-être, et mes os ne seraient pas difformes (voir le lien vers mon *gofundme* pour soutenir ma transition<sup>19</sup>). Je ne suis pas particulièrement talentueuse, il y a beaucoup d'imperfections comme tout est improvisé sur un mode un peu automatique, rien n'est prévu et tout est abstrait. Je suis encore débutante, ayant entrepris ce projet artistique en janvier 2020, sans aucune expérience préalable avec le maquillage, le *fashion* ou la photographie, ni objectif particulier, ni connaissance de *clown studies*. De plus, on ne m'a jamais vraiment appris à prendre soin de mon apparence, ni de ma psyché. On m'a seulement appris à me détester. Cet art m'aide beaucoup en ce sens (voir ma page *instagram* pour en voir plus et suivre mon parcours<sup>20</sup>). Maintenant, j'envisage d'élaborer une performance conjuguant poésie et clounerie, ce que la pandémie a beaucoup ralenti. Bien que j'aie en quelque sorte bénéficié du cis-hétéropatriarcat blanc, celui-ci m'a causé plus de torts et opprimée qu'autre chose. Mon art est queer, féministe et décolonial ; c'est dans cet alignement que je trouve ma raison d'être.

---

<sup>19</sup> <https://gofund.me/4dd4f9b0> Rien n'est couvert au Québec pour les transitions médicales des personnes trans sauf la vaginoplastie, la phalloplastie et la mastectomie, imposant ainsi un fardeau financier titanesque (allant souvent de 25 000 à 75 000\$+) à des personnes qui peinent à trouver et garder des emplois, à obtenir une éducation (décrochage scolaire à cause du transantagonisme et de la transphobie, de la détresse psychologique causée par la société non adaptée à nos besoins), et à faire partie de la société sans accès à ces soins.

<sup>20</sup> <https://www.instagram.com/corps.rompu/>

## Carrousel rouillé

je suis un trognon de pomme pourri  
pognée dans le trafic  
d'une fanfare irréfléchie  
tambours & trompettes  
carrosses, semelles & asphalte  
fracassent la flasque carcasse  
à chaque tic aux spasmes klaxoniques  
de l'horloge sismique  
congestion de gommes, mégots & confettis  
embrassent la carnation désembrassée  
consternation de pneus  
clairs vers l'abîme  
constellation de cennes noires  
sombres vers l'azur  
de la dernière sanglante secousse  
s'élève ma Graine  
vers les cieux souillés  
& ma soûle âme suit

L'effacement délibéré et inconscient des réalités transidentitaires à travers l'Histoire existe toujours, se fait toujours ressentir et pèse très lourd. Les générations précédentes de personnes trans et la mienne n'ont pas grandi avec le vocabulaire et l'éducation pour décrire qui nous étions. Incidemment, c'est toute la société qui venait avec, et son incompréhension, trop souvent entêtée, des réalités de la transitude est toujours désolante. Désormais, les enfants d'aujourd'hui ont accès à un vocabulaire et à une éducation adéquate, et c'est pourquoi il y a de plus en plus de nous qui faisons surface, qu'il n'y en avait vraisemblablement pas autrefois. Rilke n'est sans doute pas le seul·e écrivain·e dont la transitude a été occultée par la critique et ce sont toutes les personnes et représentations, d'apparences tant conformes que non conformes du genre, fictives que réelles, qui doivent être relu·e·s en ces termes, de manière à reconnaître l'unicité de chaque transitude.

Nos identités ont été passées, et le sont encore, pour du travestissement, de la mascarade, de la tromperie. Nos identités sont encore troublées par le *cis gaze*, par la nécessité imposée d'être *passing*, soit de ressembler aux personnes

cis, comme s'il était indésirable d'être et d'avoir l'air trans. Nos identités sont encore troublées par la transphobie. Par le manque de circonspection et de compassion à notre endroit au quotidien et par les mesquineries houleuses. Par les débats qui ne devraient même pas avoir lieu sur nos existences. Par les décisions sur nous qui sont faites en fonction et dans l'intérêt primordial de leurs impacts sur les personnes cis. Nos vies sont encore dévaluées, vidées de leur sens, de leur dignité, de leur vérité. Tant qu'il existera des lois anti-trans, comme dans les cas les plus extrêmes la *Trans Panic Defense* légitimant nos meurtres. Tant qu'il existera le *cis gaze* pour nous dégrader et nous enlaidir. Tant qu'il y aura des débats sur nos identités. Tant qu'il existera le *gatekeeping* de nos soins médicaux. Tant qu'il existera l'acceptabilité des approches non trans-affirmatives. Tant qu'il existera un manque de ressources pour nous et que nous serons poussé·e·s au suicide. Tant qu'il existera de la transphobie. Tant que nos identités seront pathologisées. Tant que les personnes cis ne feront pas les efforts pour s'éduquer et nous donner le respect que nous méritons de recevoir au même titre que tout être humain. Tant que tout cela n'aura pas été raisonnablement remédié, nous continuerons de souffrir plus qu'il ne le faut.

**Annexe**

**Fig. 1**

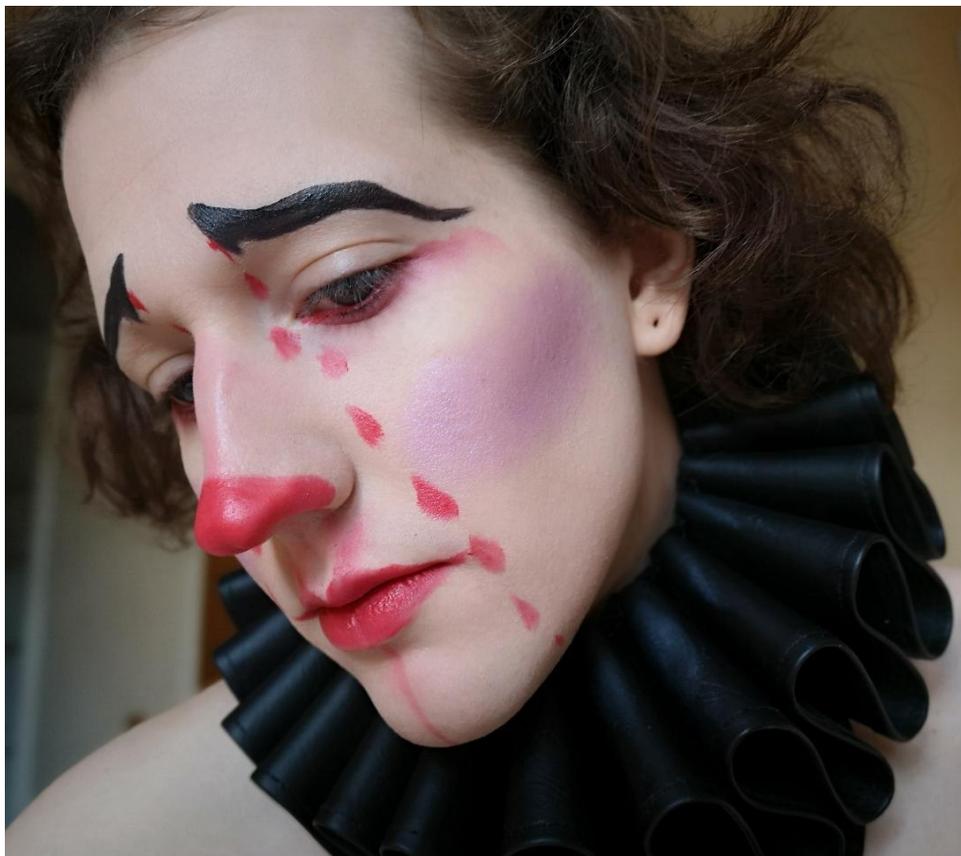


Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5

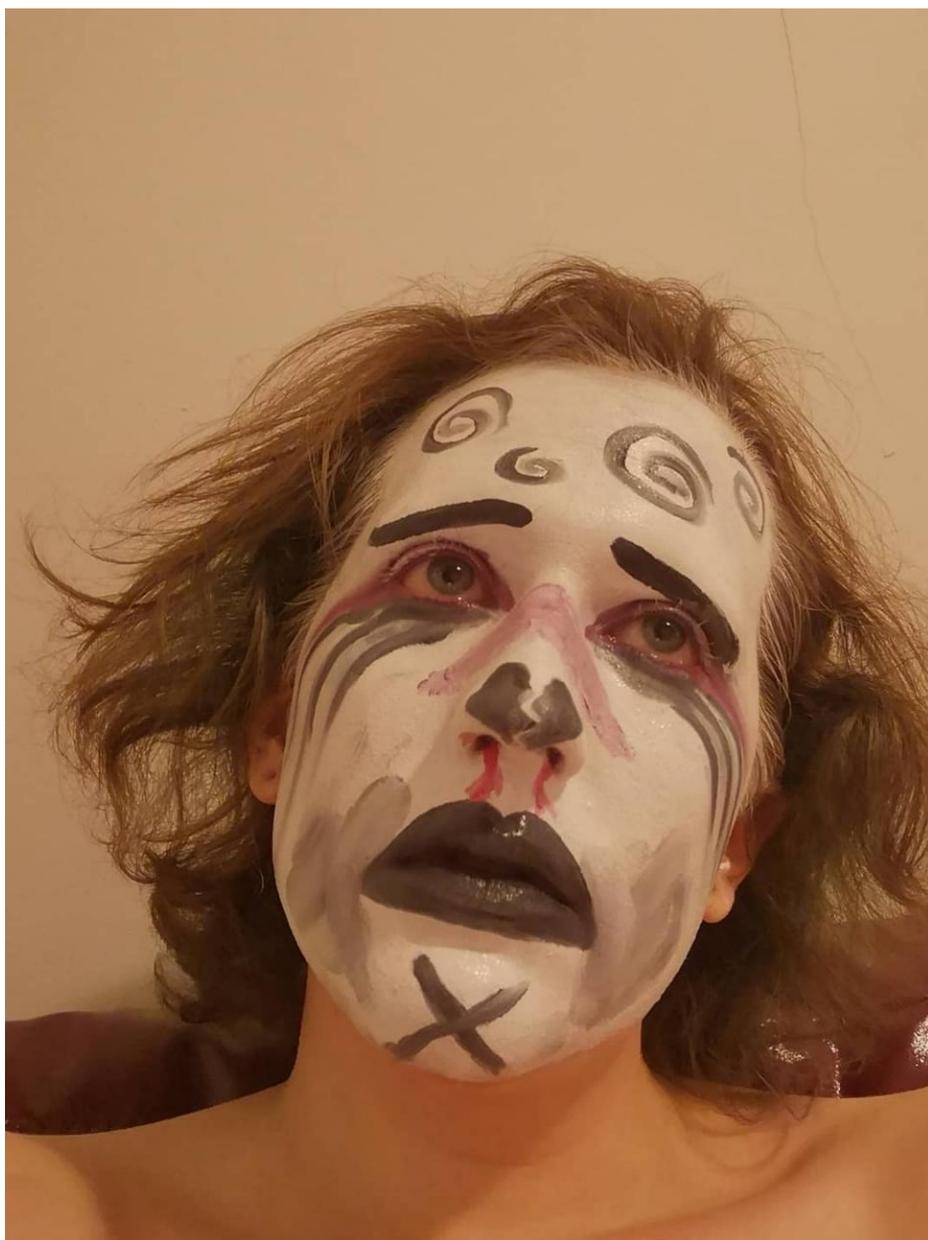


Fig. 6



Fig. 7



**Exister.**

## ***Normal People* ou la nouvelle éducation sentimentale ?**

Marie-Anne Morin

*Normal People*, *Des gens normaux* en français, est l'adaptation télévisuelle du roman irlandais éponyme. Le scénario s'inspire majoritairement du roman, deux fois primé, de l'écrivaine Sally Rooney qui en signe également la coscénarisation. Cette sublime production de *BBC Three* fut très peu abordée par la critique francophone, et ce, à tort et sans raison. C'est peut-être le risible doublage français ou encore l'accent irlandais affirmé qui a freiné les téléspectateur·rice·s autant que la critique... Malgré cette potentielle barrière linguistique, les deux jeunes acteur·rice·s, Paul Mescal et Daisy Edgar-Jones, réussiraient à vous convaincre facilement par leur jeu délicat et réaliste.

L'intrigue peut sembler simple à première vue : deux adolescent·e·s ressentent une attirance mutuelle et cette relation qui les unit leur apprend que l'amour n'est pas sans nuance ni déchirement. Les personnages de Connell Waldron et Marianne Sheridan nous offrent un duo classique *Will They or Won't They ?* Par cette valse-hésitation, les deux réalisateur·rice·s (Lenny Abrahamson et Hettie Macdonald) parviennent à transformer ce sujet banal en une véritable ode à la sensualité et la complexité amoureuse. Vont-iels ou ne vont-iels pas finir par être ensemble ? Cette question demeure sans réponse, mais une chose est sûre, nous fuyons les motifs saugrenus de ce type de relation télévisuelle clichée : nous n'avons qu'à penser à *Scandal*, *New Girl*, *Les aventures effrayantes de Sabrina* ou bien *Gossip Girl* à titre d'exemple.

C'est dans une petite ville irlandaise du nom de Sligo que l'on retrouve les deux protagonistes foncièrement différent·e·s. Nous sommes plongé·e·s dans une école secondaire où Marianne vit un rejet social constant et où Connell, joueur étoile, est respecté par ses pairs. Frondeuse, et encline à l'insubordination, Marianne cadre mal dans le système scolaire ; intelligente et mature, elle peine à connecter avec les autres. Quant à Connell, il brille par ses exploits sportifs et scolaires, mais s'avère hésitant, timide, anxieux et, surtout, à la recherche d'une constante approbation sociale. La mère de ce dernier, très bien jouée par Sarah Greene, est femme de ménage chez Marianne, ce qui leur permet de se côtoyer à l'extérieur de l'école, à l'abri des regards des amis-intimidateurs de Connell. Cette banale liaison, qui sera d'abord secrète à la demande de Connell, nous plonge dans les profondeurs des schèmes des personnages en les explorant à la fois avec douceur et incision. La situation s'inverse lorsqu'iels se retrouveront à

Trinity College où Marianne vivra une vie sociale épanouissante alors que Connell sera isolé.

Il est à souligner que nous ne sommes pas happé·e·s dès le premier épisode, mais il faut faire confiance à la série. Cette confiance se fonde autour d'un brillantissime réalisme qui n'avait pas trouvé d'égal depuis la série *Girls* de Lena Dunham.

Accompagné·e·s du froid irlandais, des souffles désireux et du piaillage d'oiseaux, nous observons la maladresse des premiers rapports intimes et la découverte de la sensualité des personnages. Cette maladresse adolescente se concrétise à travers des plans ultra-rapprochés et dénudés souvent de musique pour offrir des scènes d'un naturel et d'une bienveillance rares. Les gros plans, un choix esthétique constant des réalisateur·rice·s tout au long de la série, ne font pas exception pour les scènes de sexualité. Les visages jouissants des acteur·rice·s ne peuvent fuir aucun cadre, sans pour autant être dans un inconfortable *male gaze*. Il y a une parité étonnante dans l'approche des réalisateur·rice·s lors des scènes de sensualité : Connell et Marianne jouissent ensemble, mais on les voit tour à tour dans des plans égalitaires. La nudité est abordée de manière non objectivante : la première fois qu'on voit leurs corps, c'est lors d'une interruption pour discuter du consentement. Cette scène est particulièrement forte et rajoute au réalisme — que je n'arrête de souligner. L'émotion se dégageant de ces scènes se poursuit au fil du déroulement de leur jeune vie adulte, dont les aléas les rapprochent et puis les séparent sans arrêt.

*Normal People*, c'est scruter, en tant que téléspectateur·rice, une relation pour y découvrir l'inépuisable source de douleur que peut receler un geste, une parole ou les traces d'une histoire. L'intensité module très peu, elle se fait ressentir par une charge émotionnelle qui s'accroît à chaque épisode dont les dix dernières minutes marquent le climax. Celui-ci naît d'un sentiment ordinaire, puis un lien imprévisible et grandiose se dessine entre nous et les personnages ; comme si leur union, leur chimie débordaient vers nous. Les plans larges sont rares et les scènes extérieures sont brèves, cela crée un effet d'étouffement à certains moments. Par contre, lorsqu'il y en a, on reçoit l'émotion comme une claque. Une scène particulièrement évocatrice est la dernière de l'épisode dix quand Marianne choisit de mettre fin à une relation toxique. On la retrouve seule, à bout de souffle dans un décor hivernal et complètement silencieux. Le choix des réalisateur·rice·s d'éviter une surdose musicale est gagnant tout au long de la série, mais spécialement lors de cette scène. La musique habille accessoirement les raccords et n'empiète jamais trop sur l'émotion des personnages.

L'effet des gros plans s'amplifie grâce à un quasi-flou permanent de l'arrière-plan. On focalise constamment sur les protagonistes, on ne les quitte jamais. Il est ambitieux d'utiliser aussi souvent ce genre de plans dans la mesure où cela laisse peu de place à l'erreur pour l'acteur·rice. C'est pour cela qu'il nous importe de souligner ici le talent indéniable des acteur·rice·s, à la hauteur de la production et de l'audace de la réalisation. Parfois, certaines maladresses se profilent lors de répliques de Connell, mais elles sont pardonnées rapidement lorsque ce dernier nous chavire par son interprétation d'une virilité sensible. Par l'exploration de thématiques reliées à la santé mentale (trouble de panique, anxiété, dépression), le personnage de Connell nous offre une masculinité saine et moderne. Les scénaristes auraient pu choisir d'explorer ces thématiques à travers le personnage de Marianne qui vient d'un milieu cossu, mais dysfonctionnel (frère violent et intimidateur, mère absente émotionnellement et physiquement). À l'opposé, on découvre une inversion des stéréotypes télévisuels grâce au regard de type *female gaze*. En effet, on assiste à des expériences féminines et masculines qui jouent sur les codes d'inversion : la femme se renferme, mais réussit à s'accomplir et à surmonter ses difficultés via les études au moment où l'homme voit ses rêves se freiner par ses ambivalences et ses difficultés psychologiques qu'il tente de résoudre. Lors de l'épisode dix, un montage minutieux montre Marianne choisir des relations BDSM et ensuite les refuser pendant que Connell vit une période de stagnation à cause de sa dépression. Les plans égalitaires — sans plongées ou contre-plongées — via leurs entretiens *Skype* qui s'opposent aux scènes BDSM, nous permettent de saisir cet enjeu du regard féminin. L'épisode dix représente, à mon sens, le brio de cette série. Je n'affirme pas que la série répond sans faute au test d'Iris Brey concernant la théorie du *female gaze*, mais elle contribue sans doute à son évolution et cette réussite est peut-être attribuable à la coréalisation paritaire. Le bémol qui resterait à nommer découle de mon biais critique. Je suis une femme cisgenre, blanche, bisexuelle et privilégiée qui trouve cette production d'un réalisme inouï et dans laquelle je vois des échos de ma propre vie quant aux rendez-vous manqués vécus par les personnages. Par contre, est-ce que tous les téléspectateur·rice·s s'y retrouveront ? Se sentiront inclu·e·s ? Les ressorts narratifs me semblent universels, mais les archétypes qui les portent ne le sont pas. C'est à travers ces brefs douze épisodes que vous pourrez vous fixer du contraire.

Depuis la pandémie, peu de plaisirs peuvent nous procurer un délice aussi instantané que *Normal People*. Pour nous consoler, il ne nous reste maintenant

qu'à patienter pour découvrir l'adaptation du roman de Sally Rooney : *Conversations with Friends*. Pourquoi ne pas se procurer le livre en attendant ?

### **Pour aller plus loin**

- *Sex and the Series* d'Iris Brey, Paris, éditions de l'Olivier, 2016.
- L'épisode 56 du podcast *Les Couilles sur la table*, « Male gaze, ce que voient les hommes », par Victoire Tuillon.
- L'épisode 57 du podcast *Les Couilles sur la table*, « Female gaze, ce que vivent les femmes », par Victoire Tuillon.
- *Conversations entre amis* (*Conversations with Friends*), Sally Rooney, Paris, éditions de l'Olivier, 2019.

## ***OK Human de Weezer***

*Olivier Manno*

Si la dernière année peut être considérée comme éprouvante (si vous me permettez l'emploi de cet euphémisme), c'est nécessairement le cas de façon très marquée dans le domaine de la culture. Mais il est dans la nature de la culture de survivre, n'est-ce pas ? En tout cas, c'est dans ce contexte que le 29 janvier 2021, après près de trente ans d'existence, le groupe de musique rock Weezer a sorti son dernier album, *OK Human*. Weezer est le genre de groupe à perdurer.

Je ne cacherai pas que Weezer m'a accompagné dans certains moments intenses depuis mon adolescence. C'est encore le cas. Au secondaire, j'écoutais en boucle les premiers albums du groupe qui m'avaient été conseillés presque au hasard par un cousin ou un ami. Comme la plupart des gens, j'ai d'abord écouté leur album éponyme, le premier de leur carrière sorti en 1994 (qu'on connaît désormais sous le nom de *Blue Album*). Puis, je suis tombé sur *Pinkerton*, sorti deux ans plus tard et dont le son était malgré tout extrêmement différent. Dans *Pinkerton*, Rivers Cuomo, le cœur, la tête et surtout la voix du groupe, nous offrait ses insécurités et ses angoisses portées par sa voix vulnérable et par une musique très grasse caractérisée par peu d'instruments presque dissonants. Il n'en fallait pas plus pour que je sois fan. Rivers a une façon bien singulière de résonner avec les profondeurs de mon existence, et même, j'ose croire, de la nôtre.

Même si j'en connais davantage sur la vie de Rivers Cuomo que sur celles de certains membres de ma propre famille, je suis tout de même capable d'un semblant d'objectivité et de reconnaître ses insuccès qui ont eu lieu en trente ans avec des albums comme *Hurley* où il était plutôt question d'explorer un son *power pop*. Toutefois, *OK Human* est loin d'être un de ces échecs.

Alors que le groupe devait sortir un nouvel album, *Van Weezer*, en 2020, pour promouvoir leur tournée mondiale, la pandémie en a décidé autrement. Les mois ont passé. La sortie de l'album a été reportée pour une durée indéterminée. Les fans n'espéraient rien et le reste des gens non plus, pour tout dire. Et Rivers a surpris tout le monde.

*OK Human* nous rappelle d'emblée *OK Computer* du groupe Radiohead, sorti en 1997. Ce dernier nous présentait un monde dystopique, pas si loin du nôtre, ponctué par les machines et notre aliénation, notre perte d'humanité. *OK Human* se trouve dans ce monde et y cherche justement des traces d'humanité. Pour ce faire, l'album est constitué de douze morceaux pour une durée totale

d'environ trente-et-une minutes. Sa plus grande particularité s'entend dès la première note de l'album alors qu'il n'est plus question des instruments habituels de Weezer. L'album ne comprend aucune guitare par exemple, mais bien l'interprétation orchestrale des arrangements de Rivers. S'il est vrai que le groupe s'est parfois rapproché de la musique pop, en carrière et partiellement dans cet album (pensons à *All My Favorite Things* pour ses propos peu recherchés et sa suite d'accords relativement simple), il ne s'est jamais complètement éloigné de ses racines issues de la scène métal favorisant des mélodies et des progressions d'accords plus complexes, plus riches, comme c'est le cas ici. Toutefois, loin d'embrasser un son *hardcore*, l'orchestre, notamment par le timbre de ses violons, s'agence mieux avec les harmonies vocales et les mélodies accrocheuses de Rivers. Il suffit de bien prendre le temps d'écouter des pièces comme *Playing My Piano* dans laquelle Rivers se livre sans compromis (avec son piano, bien entendu) dans une construction riche où les violons pleurent avec le chanteur, où le tempo et la tonalité changent, mais surtout, où tout y est. Le dernier album du groupe est un de ceux qui s'écoulent d'un bout à l'autre sans interruption (je vous encourage aussi à l'écouter en boucle, mais ce n'est peut-être que l'adolescent en moi qui l'ose). Sa fluidité musicale provient de sa maîtrise de la progression qui se manifeste évidemment dans des morceaux complexes comme *Playing My Piano*, mais aussi dans une simple chanson comme *Everything Happens For A Reason*, de quelques secondes à peine, qui fait le pont entre deux autres pièces.

Bien que ses qualités musicales soient remarquables, il me semble que ce qui distingue le plus *OK Human* d'autres albums réside dans ses propos. Comme je l'ai mentionné plus tôt, Rivers cherche la place de l'humain·e dans l'état actuel du monde. Son album parvient à traiter de la pandémie mondiale sans tomber dans le cliché, le lieu commun ou la lourdeur. Bien entendu, chaque morceau ne traite pas explicitement des événements de la dernière année, mais le tout reste une trame de fond et une piste de lecture. Par exemple, il y aurait moyen de se questionner sur le titre d'*Everything Happens For A Reason* : une perspective optimiste qu'on entend peu depuis un an et qui caractérise une chanson plus douce, sans paroles, annonçant la fin de l'album. Toutefois, on n'échappe d'aucune façon à la réalité du monde d'aujourd'hui dans des chansons comme *Playing My Piano* (j'en parle assez que vous allez bien l'écouter un jour, j'espère !) ou bien *Screens*. La première débute doucement avec ces paroles annonçant le titre, mais surtout l'entrée du piano dans une grande envolée musicale :

My wife is upstairs  
My kids are upstairs  
And I haven't washed my hair in three weeks  
I should get back to these zoom interviews  
But I get so absorbed and time flies  
I just can't let go  
When I'm playing my piano

La puissance de la voix et l'authenticité du texte reflètent alors une scène quotidienne pour bien des gens : la famille confinée, réduite à une vie en ligne et pour qui le temps et l'hygiène perdent graduellement de leur sens. Il y a bien entendu d'autres moments forts de l'album qui traitent de cet enjeu. C'est le cas de la chanson *Screens* dans laquelle Rivers aborde un monde qui se meurt, où chacun·e regarde un écran et il se questionne sur les répercussions dans notre avenir. Je pourrais tâcher de brosser un portrait plus complet de l'œuvre musicale qu'est *OK Human* notamment en lien avec la pandémie, mais je ne crois pas pouvoir éviter la lourdeur avec autant d'adresse que Cuomo. S'il faut retenir une chose de l'album, c'est qu'à la manière de *Pinkerton*, le groupe a décidé d'explorer de nouvelles sonorités pour offrir au monde une sensibilité des plus remarquables et c'est un succès. Bien sûr que le groupe a connu des moments plus faibles, dans d'anciens albums et même sur un petit pourcentage des chansons de celui-ci, mais ce n'est pas une raison d'ignorer le talent et la force créative qui émane d'un tel groupe, d'une telle œuvre.

## **До Свидания (2020) (Au revoir) de IC3PEAK**

*Ophélie Dénommée Marchand*

IC3PEAK est un groupe de musique électronique expérimentale russe fondamentalement influencé par le *witch house*, ainsi que les esthétiques occultes et marginales. Il s'agit du projet en duo de Anastasia Kreslina et de Nikolay Kostylev. IC3PEAK a connu un important essor mondial au cours des dernières années. Il est difficile de classer leurs projets dans des catégories précises, puisqu'ils sont à l'avant-garde. Aucun membre n'a de formation musicale reconnue, mais ils ont une culture contemporaine et classique très riche. Ils connaissent les codes, et excellent à les déjouer.

J'ai effectué des études russes à l'Université Laval en 2017 ; c'est ma lecture de *Бедные люди (Les pauvres gens)* de Dostoïevski qui m'a amenée là-bas. J'admire énormément les projets artistiques de IC3PEAK, que je suis depuis l'avoir découvert en 2019 en faisant des recherches personnelles sur la culture *underground* russe. En tant que personne trans, j'apprécie beaucoup et trouve très inspirantes l'expression queer et la critique de la queerphobie, présentes dans plusieurs œuvres, ainsi que l'ethos excentrique, spectaculaire et vitriolique d'une grande sensibilité émotive tout en restant lucide qui ne craint pas d'être soi-même, de foncer et de s'en prendre à toute la société et ses travers.

Le duo a réussi à créer et maintenir un sentiment d'appartenance dans ce monde chez des individu·e·s qui ne se sentent nulle part à leur place, notamment car le reste de la société ne veut pas les accepter tel·le·s qu'ils sont en refusant de reconnaître la valeur de la différence. Nastya et Nick y parviennent grâce à leur maîtrise soutenue des procédés artistiques qui imposent une refonte symbolique des traditions, des normes, des conventions. Ils se considèrent des *terroristes audiovisuel·le·s*, ce qui est de toute évidence pour eux une manière de se moquer des autorités russes qui les considèrent comme un danger pour la jeunesse. Selon le gouvernement russe, ils poseraient un danger pour la société car ils font la promotion de l'usage de drogues, du sexe et de la protestation. En 2018, leurs concerts sont annulés de force, ils sont interdits de voyager et ils se font traquer par le Service fédéral de sécurité de la fédération de Russie. La chanson *TRRST* sur *До Свидания*, que l'on peut lire sans équivoque comme *terrorist*, sert d'exutoire à ces événements traumatiques. La dimension protestataire est en effet importante dans leurs procédés de création, mais pour ce qui est du sexe cela ne s'applique pas vraiment, et pour ce qui est des drogues on

pourrait en débattre : il n'y a qu'une vidéo où Nastya et Nick fument quelque chose, et on ne sait pas s'il s'agit de tabac, de cannabis ou autre. Il y a une critique de la société très frappante que l'on peut retrouver dans pratiquement toutes leurs chansons. Déjà avec le single *Kawaii / Warrior* (2016) iels remettent en question la légitimité du cishétéropatriarcat. IC3PEAK se démarque à cet effet de manière plus ample depuis l'album *Сладкая жизнь* (2017) (Douce vie), notamment avec le titre *Грустная Сука* (Pauvre Chienne), qui subvertit l'idéal traditionnel de la femme russe. C'est surtout avec la chanson *Смерти Большие Нет* (La mort n'existe plus) que la tension monte, de l'album *СКАЗКА* (2018) (Conte de fée), et le single *This World Is Sick* (2018) (Ce monde est malade), dont le titre est très évocateur par lui-même. C'est alors que le groupe fait l'objet de la campagne de censure excessivement violente appuyée par le gouvernement russe.

Pour apprécier pleinement ce nouvel album, il est incontournable de visionner les vidéos. Nastya et Nick s'investissent autant dans la création visuelle que sonore. Beaucoup de leurs chansons sont conçues en fonction de la théâtralité dont la vidéo autorise la mise en place. Les vidéos permettent de mieux comprendre le sens des paroles et aussi des effets sonores, comme c'est le cas avec *Марш* (Marche) et la basse exagérée au point du tremblement très distinct, voire de l'assourdissement, qui est en l'occurrence associée aux tirs de chars d'assaut et à l'explosion de grenades, et qui ne va pas sans rappeler *Увертюра 1812 года* (Ouverture 1812) de Tchaïkovski et son utilisation foudroyante du canon militaire en tant qu'instrument de musique. Utiliser des objets qui ne sont pas d'habitude des instruments musicaux fait partie de la pratique artistique d'IC3PEAK depuis ses débuts. Dans la vidéo de *Марш* (Marche) on retrouve notamment des soldats qui lancent des grenades et tirent à la mitraillette sur des symboles LGBTQ+, dénonçant d'une manière polysémique fort riche la posture véhémentement pro-guerre de la Russie (et ailleurs) ainsi que la violence queerphobe. Leur style vestimentaire est original, sombre et s'apparente à la mode alternative, aussi appelée plus communément *alt fashion* en anglais, il est donc non-conformiste et difficile à classer, comme leur musique. Iels incarnent véritablement leur art, et risquent leurs vies pour mettre leur art de l'avant. Même quelqu'un·e qui ne connaît pas du tout la langue russe peut apprécier et reconnaître la puissance de leur art. On peut trouver du très bon sous-titrage sur YouTube ou des traductions amatrices des paroles sur le web avec des explications des symboliques plus difficiles à remarquer pour ceux qui ne sont pas familier·ère·s avec la culture russe, qui n'est pas aussi éloignée de la culture occidentale qu'on nous le laisse parfois croire.

IC3PEAK a pris une tournure davantage mélancolique avec son album *До Свидания*, le son est de manière générale moins agressif que précédemment. Le groupe n'abandonne toutefois pas son projet esthétique déjà établi, les effets d'agression et d'inconfort sonore sont toujours au rendez-vous, et, malgré la campagne de peur du gouvernement, la critique sociétale aussi. Ces choix esthétiques relèvent d'une volonté assumée de déranger et de provoquer. Le titre de l'album a apeuré des fans qui l'ont interprété comme un adieu ; le chanteur·euse assure cependant que cela n'est pas le cas du tout. C'est la première fois qu'ils collaborent avec des artistes américains, au grand réjouissement des fans, les rappers Ghostemane et ZillaKami. Malgré cela, ceux qui espéraient entendre davantage de rap de la part de Nastya seront probablement déçus·es, cariel chante dans la vaste majorité de l'album. Des thèmes très présents sont la nostalgie de l'enfance, la société qui étouffe les individu·es dans leur épanouissement personnel, les exactions de la guerre, l'isolement social et les troubles psychologiques. Iels exploitent de nouveaux effets, notamment à l'aide de la juxtaposition de plusieurs bandes sonores chantées par Anastasia Kreslina sur plusieurs tons pour créer des effets de profondeur sonore et d'amplification. Par exemple, dans *Плак-Плак* (Boo-hoo) on retrouve la juxtaposition d'une bande dans laquelle Anastasia chante avec une voix très claire et sereine puis une autre qui est troublée par la distorsion et le grésillement, ou alors une qui murmure et une qui crie, il est même parfois difficile de les compter. Il y a ainsi deux esthétiques opposées qui peuvent se côtoyer en simultané : l'obscur et le clair, le bonheur et la tristesse, la folie et la lucidité. De plus, on retrouve davantage de sons qui proviennent d'instruments ordinaires que dans les albums précédents, qui côtoient quand même de la musique électronique loin d'être ordinaire. L'exploration et l'exploitation de nouveaux sons et techniques sont bien senties, et plus particulièrement si on connaît les projets antérieurs du groupe. IC3PEAK n'a pas cessé d'évoluer et s'impose toujours en tant que pionnier qu'on ne peut raisonnablement ignorer.

# Manifeste de l'étudiante à bout

*Camille St-Germain*

J'ose penser mes propos assez fondés pour m'exprimer au nom de ceux ayant étudié, ou étudiant encore à ce jour. La pandémie actuelle aura fait bien des ravages, et elle aura confirmé que le système d'éducation n'est pas à la hauteur des besoins et attentes des étudiant·e·s. Entre deux cours, j'ai songé au tout début de mon éducation, et me suis indignée de certaines compétences que chaque élève se doit de développer pour réussir.

Le primaire, bien qu'il m'ait occasionné de beaux souvenirs de jeunesse, instaure déjà l'idée que la réussite est primordiale. En effectuant six ans au primaire, nous aurons tou·te·s appris à écrire, à lire, à compter, à baragouiner l'anglais et à survivre au ballon-chasseur. Certain·e·s auront eu des semblants de cours d'art et de musique, et d'autres auront acquis quelques connaissances en histoire. Or, les meilleur·e·s sont ceux qui auront appris à retenir sans nécessairement comprendre. Il faut être brillant·e pour réussir à comprendre une équation, mais il est possible de l'être moins et de réussir encore mieux, simplement en sachant ingérer et recracher au moment opportun.

Lors de notre entrée au secondaire, certaines portes supplémentaires s'ouvrent. Les sciences, l'art, et même l'éthique et la culture religieuse viennent s'ajouter aux matières requises pour notre perfectionnement. Le système de notation demeure omniprésent, et commence à causer des ravages psychologiques sur ceux qui croient naïvement que dans vingt ans, leur B- en biologie leur permettra encore la vie. Or, cette fixation de l'élève sur une simple note alphabétique n'est pas à blâmer, puisqu'au final, c'est tout ce qui compte vraiment, la note. Les efforts mis dans une dictée, les heures passées à tenter de comprendre un problème mathématique, et la peur constante de se manger un ballon de soccer en plein visage ne sont pas comptabilisés. La vie d'un·e étudiant·e aux multiples facettes, goûts, valeurs, émotions et accomplissements ne se résume qu'en une seule lettre : A, B, C, D, ou E. Le reste est superflu. En français, je suis un A. En mathématique, un C. Je suis aussi imaginative, curieuse, travaillante et brillante, mais ces qualités n'ont pas leur place dans le bulletin. Nous devons exceller, nous devons réussir, nous devons nous dépasser. La réussite, encouragée par l'entremise d'une fausse volonté toute faite d'accomplissement et de persévérance, est tout ce qui importe véritablement. L'échec, qui nous enseigne beaucoup plus que le succès au premier essai, est

pourtant mis à mal. Nous souhaiterions que l'échec soit perçu tel qu'il est : instructif, et propice à la leçon.

Que l'on aspire à être journaliste, avocat·e, chirurgien·ne ou dentiste, il nous faut à tout prix réussir nos cours de français, de mathématiques, et dépasser le quatrième palier au test navette. Les onze premières années scolaires semblent conçues dans le but de nous encarcanner dans le moule de l'étudiant·e parfait·e ; celui qui connaît ses tables de multiplication par cœur ; celui qui sait comment conjuguer ses participes passés ; celui qui sait la seule chose arrivée en 1534 ; et surtout, celui qui a compris que pour réussir, il ne faut pas nécessairement comprendre, mais obéir, et se ranger. Nous ne désirons plus nous épanouir tou·te·s de la même manière. Nous revendiquons l'évolution propre et unique à chaque étudiant·e. Chaque individu·e mérite de tracer son propre chemin, et façonner son propre moule.

Ce n'est qu'en terminant le secondaire qu'une multitude de choix s'offrent à nous. Les portes des arts, de la sociologie, de la philosophie, de l'Histoire (autre que celle du Canada), des cultures et de l'environnement s'ouvrent à nous simultanément. Nous demeurons pantois·e·s face aux choix que nous n'avions jamais eus auparavant. L'excitation gagne son plein, et encourage plusieurs à poursuivre leurs études. Pour d'autres, la fin du secondaire signifie la fin du calvaire. On dira d'eux qu'ils n'étaient pas fait·e·s pour l'école, et qu'étudier n'est pas pour tout le monde. En effet, l'aptitude à demeurer assis·e huit heures par jour, à retenir tout ce qu'on nous lance, et à vomir le tout à la fin de l'année, ce n'est pas donné à tou·te·s les jeunes, nous dit-on. Or, le système, lui, ne semble jamais fautif. Au cégep, l'ambiance de compétition vient s'installer. La note n'est plus assez pour évaluer nos compétences. En plus d'exceller, il faut s'élever au-dessus de tou·te·s les autres, pour se démarquer parmi les milliers d'étudiant·e·s aspirant au même métier que nous. En sortant d'un cours, on se demande mutuellement, avec un ton qui ne se veut pas hypocrite (mais qui l'est bien sûr), quels sont nos résultats. Le soulagement coupable qui nous envahit lorsqu'un·e ami·e obtient une mauvaise note est un signe que l'humanité est en baisse ; et la compétition, en hausse.

J'ai longtemps pensé à la raison qui poussait certain·e·s d'entre nous à continuer d'étudier. Néanmoins, je réfléchis davantage aux solutions qui en pousseraient bien d'autres à ne pas abandonner. Pour faire naître la soif d'apprendre et encourager la curiosité :

1. Supprimons l'obligation d'exceller dans tous les domaines. Trouvons une autre utilité aux lettres. Exploitions-les pour écrire de beaux mots, pensés avec intérêt, un intérêt né du désir d'apprendre par pur plaisir.
2. Éradiquons la compétition et la réussite. Les temps où l'on zieutait la copie de l'autre pour se réjouir de son échec sont révolus. Apprenons plutôt à se tenir la main, et à s'aider mutuellement à se relever.
3. Applaudissons ceux qui rêvassent, et laissons-les travailler leurs idées en silence, peut-être sont-ils en train de concevoir la huitième merveille du monde.
4. Donnons autant de crédit aux arts qu'aux sciences. Personne ne souhaite entendre une millième fois les commentaires des autres soulignant que des études en littérature ne mènent à rien.
5. Applaudissons la désobéissance, car elle mène aux plus grandes innovations, ou aux plus grands apprentissages sur soi.
6. Brisons le moule, débarrassons-nous de ce modèle qui ne prend pas en compte nos diverses origines, aspirations, craintes et souhaits les plus chers.
7. Apprenons pour le simple et pur désir de le faire, sans la nécessité de réussir, sans la peur d'échouer et sans l'obligation d'exceller. Apprenons pour le plaisir, faisons naître une passion, et laissons-la grandir.

# Un jour tu écriras

*Camille St-Germain*

Lorsqu'il est temps de s'atteler à un travail écrit et exigé dans le cadre d'un cours, elle se lance dans la rédaction sans hésiter. Même qu'il n'est pas rare qu'elle rédige son texte en avance, trop emballée de voir une création naître de ses mots. Les idées entassées dans son esprit, parfois depuis plusieurs années, se réjouissent d'enfin pouvoir jaillir d'elle, pour doucement se déposer sur le papier. Son esprit se libère, et laisse place à de nouvelles idées, qui grandissent, changent, se développent et s'effacent avec le temps. Elles s'agglutinent à nouveau, et espèrent pouvoir être libérées rapidement. Or, sans obligation, sans une certaine pression, sans cadre et indications précises, il ne se passe rien. Seule dans sa chambre, elle n'écrit pas. Pas sans avoir à le faire, pas sans qu'on le lui ait demandé. Si elle achète quotidiennement de jolis cahiers, ce n'est que pour nourrir l'espoir d'un jour se mettre à écrire. L'été, lorsqu'elle scrute sa bibliothèque, à la recherche d'un livre qui attend d'être lu, elle constate qu'elle a encore échoué. Elle enlève la couche de poussière s'étant accumulée sur tous ses cahiers, et tente d'ignorer le pincement qu'elle a au cœur.

Pourtant, n'est-ce pas la première chose qu'elle se fait demander lorsqu'elle avoue étudier en littérature ? « Oh ! Tu veux devenir écrivaine, c'est ça ? » Pas tout à fait, monsieur, mais l'écriture a quelque chose d'attirant, autant dans l'action d'assembler des mots, que dans la lecture même du travail d'assemblage d'un·e autre *compair·e*<sup>21</sup>. La littérature n'est pas nécessairement synonyme d'écriture, qu'elle tente d'expliquer à ceux qui lui rétorquent qu'il est presque impossible de percer comme écrivain·e. Chaque fois qu'une situation dans le genre survient, elle se met sur la défensive, se tasse dans un coin de son esprit, et tente de nier son désir d'un jour publier ses écrits. Sans le montrer, elle pense à ces écrivain·e·s encore enseigné·e·s aujourd'hui. Plusieurs d'entre elleux, malgré leur succès, croulaient sous les dettes, et peinaient à vivre de leurs écrits. Elle pense à Balzac, qui écrivait jour et nuit, et qui est mort de fatigue. Ainsi, lorsqu'on lui demande si elle souhaite devenir écrivaine, elle répond toujours non, et explique que ses études peuvent lui ouvrir plusieurs autres voies. Les gens acquiescent, satisfaits de sa réponse raisonnée, et la laissent tranquille. Tapie dans l'ombre, je la regarde, déçue de sa résignation. En général, elle déteste

---

<sup>21</sup> NDÉ : Néologisme inclusif s'inspirant du terme « compère ».

parler de son domaine d'étude à qui que ce soit, gênée de s'être dirigée vers une voie considérée marginale et peu concrète. Elle est réticente à expliquer son amour de la lecture, et souvent craintive à l'idée que son entourage se crée des attentes vis-à-vis son champ d'expertise. Elle a peur de devoir expliquer pourquoi les livres la fascinent, alors qu'elle-même, elle n'arrive pas à comprendre d'où vient cet intérêt pour les mots. Elle a peur qu'on suppose qu'elle est une experte de la littérature, qu'elle lit même sous la douche, et que si elle ne lit pas, c'est forcément qu'elle est en train d'écrire. La vérité, c'est qu'elle craint de décevoir les gens. Alors elle ne divulgue que le minimum, elle change de sujet, et s'échappe de la situation qui la met mal à l'aise. Même sur papier, elle refuse de laisser s'échapper tous les mots qui lui remplissent l'esprit et qui ne demandent qu'à en sortir. Malgré cette peur incontrôlable de décevoir tous ceux autour d'elle, le sentiment d'une possible réussite demeure tapi en elle. Elle me décrit une impression qui lui vient parfois, comme si elle se tenait sur le bord d'un précipice. Les mots qui fleurissent dans son esprit la poussent à sauter et voler de ses propres ailes, mais son corps résiste. Ses talons se plantent dans le sol, et s'écorchent à force de tenter de freiner son élan vers le vide. Parfois, je la surprends, distraite, en train de tâter son dos. Elle n'a pas d'ailes, me dit-elle, elle ne s'envolera pas, elle en est certaine. Peut-être ses mots ne sont-ils pas assez, peut-être ne lui permettront-ils pas de voler. Pourtant, elle se sent si lourde à force de les garder en elle. Les libérer lui permettrait peut-être de prendre son envol. Or, c'est un risque, un énorme risque à prendre. Elle préfère la lourdeur à la chute potentielle.

J'imagine qu'il faut un peu d'innocence, pour se livrer à une feuille de papier. Il faut ensuite beaucoup d'audace pour accepter que celle-ci soit lue par d'autres que soi-même. Il faut prendre du recul pour observer le monde, pour l'étudier et tenter de le comprendre. Or, le travail d'introspection est également nécessaire pour pouvoir s'étudier soi-même, et pour trouver un sens aux mots qui s'accumulent dans un désordre incompréhensible dans notre esprit. Elle me demande souvent comment font ceux qui écrivent pour réussir à doser leur proximité à leur intérieur et leur recul face à eux-mêmes, leur permettant ainsi de réfléchir au monde, de manière détachée et critique. Elle se situe souvent à un extrême, soit parfaitement consciente du fonctionnement du monde dans lequel elle gravite, soit envahie par ses pensées et émotions, si bien qu'elle est aveuglée par un brouillard de larmes, d'angoisses, de joies et de questionnements. Comment baisse-t-on le volume de sa voix intérieure, pour continuer d'observer le monde autour de soi ? me demande-t-elle. C'est quelque chose qui vient à force

d'écrire, je crois. Comment le saurais-tu, tu n'écris pas. Elle me pousse à nouveau loin d'elle, dans un tiroir rempli de crayons et de gommes à effacer de toutes sortes de couleurs. Elle aura beau me cacher, me rejeter, me nier jusqu'à sa mort, je serai toujours là. Nous sommes indissociables. Grâce au petit trou qui sert de serrure à son tiroir, j'arrive encore à l'entendre ruminer. Elle compare la montagne d'idées flottant dans sa tête à un océan. Le problème n'est pas qu'elle manque d'inspiration, c'est qu'elle ne sait pas par quoi commencer. Ses idées se sont accumulées pendant de longues années, et maintenant elle en a trop pour elle. Elle souhaiterait pouvoir en donner à ceux qui en ont moins et qui ont le courage d'écrire, mais ses idées lui sont chères, car elles la ramènent à des moments précis de sa vie. Elle aimerait être celle qui les révélerait au grand jour, mais elle peine à démêler les bonnes idées des mauvaises. Lorsque je flâne dans les couloirs où s'entassent ses idées, j'ai l'impression d'être envahie par celles-ci, comme lorsqu'on plonge dans l'eau, et que la mer nous enveloppe. Sous mes pieds se trouve le néant, si profond et vaste qu'il m'effraie. Elle en a caché une infinité d'autres dans les bas-fonds, là où j'ai trop peur d'aller, où je crains de me perdre. Je crois qu'elle aussi a peur de plonger dans les profondeurs de son esprit, et d'y découvrir des idées issues de souvenirs douloureux, des idées médiocres, ou pire, de merveilleuses idées qui se sont fanées, avec le temps qu'elle aura mis à les retrouver.

Lorsqu'elle me sort enfin du tiroir à crayons, elle s'est calmée. Elle me laisse grimper sur son épaule, pour l'observer dans sa tentative d'écriture. Elle me dit avoir peur. Peur de tout. Se dévoiler et s'ouvrir aux autres sont des concepts qui la terrifient. Elle se craint elle-même, et refuse, lorsqu'il est temps de le faire, de creuser en son for intérieur pour y puiser des émotions qui feraient jaillir des textes extraordinaires. Son essence et sa poésie la rebutent, elle n'y croit pas une seconde. Je la sens hésiter dans ce qu'elle tente d'écrire, craignant que ses mots sortent mollement. On dirait un·e peintre qui n'ose pas mettre les couleurs qu'il désire sur une toile, de peur que les couleurs ne s'agent pas, et qu'elles virent rapidement au brun. Le premier coup de pinceau fait toujours peur. C'est lui qui tache la toile à jamais, c'est lui qui lance le bal, alors il se doit d'être parfait, me dit-elle. La beauté avec les crayons à mine, c'est que tu peux effacer, si ce n'est pas à ton goût. Elle demeure sérieuse. Elle a peur de faire de ses mots un beau gâchis. De tout rater. Et si c'était ça, son essence ? Du brun ? Du laid ? De l'inexprimable ? Ou pire, et si tout ce qu'elle écrivait s'avérait être fade ? Sans couleur, blanc comme la page de son cahier ? Impossible, je lui rétorque. Crois-moi, si je suis là, dans ta tête et dans ton cœur, c'est que tu l'as

en toi, le talent. Elle secoue la tête, et retourne dans un coin obscur de son esprit, loin de moi. Je la regarde résister à la feuille vierge devant elle. Je vois comment sa main qui tient son stylo tremble, et se refuse à tacher la blancheur du papier. Elle hésite, et je sais pourquoi. Elle considère la page de son journal comme la dernière feuille vierge sur la terre. Elle ne se donne pas le droit à l'erreur, et ne vise que la perfection du premier coup. Et si tu ne l'atteignais pas, cette perfection, qu'arriverait-il ? Alors toutes ces années, passées le nez dans un livre, ou à s'exercer à rédiger des essais, des poèmes, des contes, des pièces de théâtre, des critiques culturelles et des nouvelles vont droit à la poubelle. Toutes ces années ne m'auront pas enseigné à écrire, me dit-elle. Je souris, amusée. Si tu n'écris jamais, de peur de constater que tes études ont été une perte de temps, qu'arrivera-t-il ? Elle n'a besoin que d'une seconde pour comprendre où je veux en venir. Elle soupire, et avoue que toutes les années qu'elle aura passé à apprendre à écrire n'auront, dans ce cas aussi, plus aucune valeur. Ça aura toujours une valeur si c'est ce que tu désirais faire. Ça n'en aura plus lorsque tu décideras de laisser tomber tout ce que tu aimes, seulement parce que tu as peur d'échouer, lui dis-je.

Il lui arrive d'écrire impulsivement. Lorsqu'elle est envahie par un sentiment qui l'empêche de dormir ou de se concentrer sur quoi que ce soit, elle écrit. Elle vomit les mots qui la torturent et s'en débarrasse temporairement, en attendant de pouvoir régler ce qui ne va pas. Or, cette transe qui caractérise certain·e·s écrivain·e·s emporté·e·s par leurs écrits, elle ne la vit jamais. Même lorsqu'elle s'adonne à l'écriture pour se soulager de ses maux, elle ne peut s'empêcher de se surveiller. Elle continue à brider son esprit, comme elle le fait lors d'un travail écrit, et s'empêche de s'envoler sur les possibilités infinies que lui offre la page de son cahier. Je sens la peur en elle, le malaise qu'elle éprouve à réellement se coucher sur papier, et s'observer elle-même en lisant ses propres mots. Elle préfère s'éviter et demeurer formelle, académique, rangée. Elle craint de se laisser aller, et de découvrir que tout ce qu'elle ressent de plus puissant perd tout son sens et sa couleur, une fois étalé sur une page blanche. Je vois bien qu'elle me perd de vue, qu'elle m'oublie et ne pense qu'à la peur d'échouer. Déjà juchée sur son épaule, je me permets de m'approcher tout doucement de son oreille, pour lui chuchoter une histoire.

\* \* \* \* \*

Il était une fois une petite fille, à peine âgée de six ans, qui fut ma rencontre. Elle avait l'habitude d'aller au marché Jean-Talon avec ses parents. Ceux-ci aimaient beaucoup aller à Montréal, et se fondre dans un environnement très différent du leur. Le marché enchantait toute la famille, par la qualité des fruits et des légumes, par la convivialité qui se dégageait de la place, et par les couleurs et par l'ambiance, beaucoup plus agréables que celles d'une épicerie. La petite fille avait l'habitude de gambader dans les allées du marché, jamais trop loin de ses parents, pour s'imprégner des odeurs, pour s'émerveiller de toutes les couleurs, et surtout pour se permettre de goûter à tout ce qui était en dégustation. À peine assez grande, elle se mettait sur la pointe des pieds et étirait son bras au maximum pour pouvoir atteindre le plateau qui offrait des poires, des prunes, des concombres ou des oranges. Un jour, alors qu'elle commençait tout juste à apprendre à lire, elle se mit à ralentir sa cadence. Elle voulait se concentrer et arriver à comprendre ce que disaient chacune des pancartes des commerçants. Tenant la main de sa maman, elle pointait une pancarte, et lisait du mieux qu'elle pouvait. Lorsqu'elle arrivait à prononcer « bleuets », « tomates » et « asperges », elle était plutôt satisfaite d'elle-même. Or, elle poussait un réel cri de joie lorsqu'elle arrivait enfin à lire « champignons », « topinambours » et « framboises ». Lorsqu'elle en eut fini avec toutes les pancartes, sa maman se mit à lui donner des mots au hasard, que la jeune fille devait écrire dans son carnet. Comprendre comment 26 lettres peuvent s'agencer et former une infinité de mots la fascinait. Elle prit d'ailleurs beaucoup de plaisir à voir les phrases s'assembler sous ses yeux, et éventuellement créer des histoires. Elle apprit toutes sortes de mots, et quelques années plus tard, se mit à écrire ses propres histoires. Elle les lisait à ses amis durant la récréation. Lorsqu'elle était à court de ses propres récits, elle racontait des livres qu'elle avait lus tant de fois qu'elle en avait mémorisé l'histoire complète. Au secondaire, elle dévorait tous les livres sur son passage, et se réjouissait lorsque l'enseignant annonçait que c'était jour de dictée. Elle prenait plaisir aux productions écrites, et s'adonnait aux lectures obligatoires avec religion. C'était simple, elle adorait écrire et lire. Elle n'hésita pas une seconde à s'inscrire en arts et lettres au cégep, où ses cours ne furent qu'axés sur la littérature. Elle en apprit davantage sur les différentes formes d'écriture, et apprit à décortiquer ses lectures avec soin et minutie. Or, ce qu'elle préférait, c'était les projets d'écriture ; la création d'une revue littéraire ; d'un recueil d'essais ; et la rédaction d'un conte en équipe. Malgré son immense amour pour les mots des autres, elle aimait le sentiment de créer elle aussi de belles histoires, de faire réfléchir, et d'émouvoir. L'émotion qu'elle ressentait à

la fin d'un long processus de création était indescriptible, trop puissante pour pouvoir être expliquée par de simples mots. Lorsqu'elle s'inscrit en littérature à l'université, elle ressentit un doute pour la première fois. Elle ne se sentit plus complètement à sa place. Les mots avaient toujours été ce qu'elle aimait le plus. Or, avec les études, les ami·e·s, la famille, le sport et les tonnes de livres auxquels elle ne pouvait résister, elle avait perdu de vue sa précieuse écriture, celle à laquelle elle s'adonnait toute petite, pour elle et ses ami·e·s. Elle avait perdu l'écriture libre. Alors que je grandissais en elle, je la voyais également me filer entre les doigts. Elle avait écrit durant tout son parcours scolaire, mais elle avait oublié d'écrire pour elle. Avec le temps, et avec les multiples notions littéraires qu'elle avait acquises, une peur s'était développée en elle, comme une tumeur sournoise. Elle s'était tapie dans la tête de la jeune femme, attendant le bon moment pour se réveiller. Lorsque la jeune étudiante entreprit des études supérieures, la tumeur se réveilla doucement en elle, insinuant que l'écriture libre ne lui était plus permise. Elle lui fit croire que pour exceller, le temps libre qu'elle avait devait être consacré à étudier davantage, et à lire et analyser chacune des œuvres au programme. N'avait-elle pas appris qu'il fallait du talent, du travail et de la chance pour réussir à pondre un chef-d'œuvre ? Elle travaillait fort à l'école, mais n'était pas spécialement chanceuse, et sûrement pas talentueuse. Pas comme Baricco, pas comme Woolf, pas comme Beckett.

Ces écrivain·e·s que tu admires, tu me les décris comme des êtres souvent torturé·e·s. Iels écrivaient sur l'absurdité et la cruauté du monde. Selon toi, iels pouvaient des chefs-d'œuvre, mais iels en payaient le prix par leur conscience douloureuse de l'ironie de vivre. Tu m'as déjà demandé s'il fallait être malheureux·se pour écrire un chef-d'œuvre. Je crois qu'il y a une nuance à faire. Iels n'étaient pas malheureux·ses dans le but d'écrire. Iels écrivaient dans le but de comprendre et exprimer leur désarroi. L'écriture est toujours motivée, par des questionnements, par un désir de faire réfléchir, par une envie de raconter, ou par une soif de comprendre. Ce que tous les écrivain·e·s ont en commun, c'est moi. Je suis dans chacun·e·s d'elleux, et je suis en toi aussi. Tu as tout ce dont les écrivain·e·s ont besoin pour écrire. La passion. Je suis l'étincelle qui est née en toi lorsque tu as mis le pied dans le marché Jean-Talon. J'étais là lorsque le monde des lettres t'a ouvert ses portes, et que tu t'es laissée emporter par tous les mots qui croisaient ton regard. Je suis la flamme qui grandissait en toi, lorsque tu entamais tes premiers livres, et que des histoires se créaient dans ta tête. Je suis le feu de joie qui s'est accroché à toi durant tes études collégiales et universitaires, et qui continue de se nourrir de chacun des livres que tu lis. Je suis avec toi depuis

le tout début, je te regarde, je t'épaule, je te suis peu importe où tu vas. Je suis la raison pour laquelle tu gardes tous ces cahiers dans ta bibliothèque. Je suis celle qui te pousse vers le précipice que tu redoutes tant. Je suis les ailes invisibles que tu aimerais toucher. Je suis ton carburant à idées, et je suis certaine qu'une fois mises sur papier, elles fleuriront d'elles-mêmes. Je suis la seule raison qui peut réellement te faire surmonter ta peur, cette peur qui te fait craindre le regard des autres, qui te convainc chaque jour qu'écrire est voué à l'échec, et qui t'amène à te fuir toi-même, et faire semblant d'être une autre. Je suis ta seule et unique raison qui peut toujours et à jamais te faire voler. La chute potentielle est un risque à prendre, et je préfère prendre ce risque que de me laisser mourir dans un coin de ton esprit. L'été prochain, quand tu jetteras un coup d'œil à ta bibliothèque, et que tu verras tes cahiers tout poussiéreux, pense à moi, et écris.